

Carlos Bernardo González Pecotche
RAUMSOL

COLLECTION DE LA
REVUE
Logosofie



Tome 2

EDITORA LOGOSÓFICA

“ C’EST AU CŒUR DE L’AMÉRIQUE
QUE SE CONSTRUIT LE FUTUR DE L’HUMANITÉ. ”

RAUMSOL

DE L'AUTEUR

Intermedio Logosófico

Intermède Logosophique, 216 pages, 1950 ^{(2) (4)}

Introducción al Conocimiento Logosófico

Introduction à la Connaissance Logosophique, 494 pages, 1951 ^{(2) (4)}

Diálogos

Dialogues, 212 pages, 1952 ⁽²⁾

Exégesis Logosófica

Exégèse Logosophique, 110 pages, 1956 ^{(1) (2) (4) (6) (8)}

El Mecanismo de la Vida Consciente

Le Mécanisme de la Vie Consciente, 125 pages, 1956 ^{(1) (2) (4) (6)}

La Herencia de Sí Mismo

L'Héritage de Soi-Même, 32 pages, 1957 ^{(1) (2) (4)}

Logosofía. Ciencia y Método

Logosophie. Science et Méthode, 150 pages, 1957 ^{(1) (2) (4) (6) (8)}

El Señor de Sándara

El Señor de Sándara, 509 pages, 1959 ^{(2) (4)}

Deficiencias y Propensiones del Ser Humano

Déficiences et Propensions de L'Être Humain, 213 pages, 1962 ^{(1) (2) (4)}

Curso de Iniciación Logosófica

Cours d'Initiation à La Logosophie, 102 pages, 1963 ^{(1) (2) (4) (6) (7) (8)}

Bases para Tu Conducta

Bases pour Ta Conduite, 55 pages, 1965 ^{(1) (2) (3) (4) (5) (6)}

El Espíritu

L'Esprit, 196 pages, 1968 ^{(1) (2) (4) (7)}

Colección de la Revista Logosofía - Tomos I ^{(1) (2)}, II ^{(1) (2)}, III ⁽²⁾

Collection de la Revue Logosophique (tomes I ^{(1) (2)}, II ^{(1) (2)}, III ⁽²⁾), 715 pages, 1980

Colección de la Revista Logosofía - Tomos IV ⁽²⁾, V ⁽²⁾

Collection de la Revue Logosophique (tomes IV ⁽²⁾ et V ⁽²⁾), 649 pages, 1982

(1) En français

(2) En portugais

(3) En espéranto

(4) En anglais

(5) En catalan

(6) En italien

(7) En hébreu

(8) En allemand

Carlos Bernardo González Pecotche

RAUMSOL

COLLECTION DE LA

REVUE

Logosofie



Tome 2

1^{ère} édition – 2017
EDITORIA LOGOSÓFICA

Titre original

Colección de la Revista Logosofia
Carlos Bernardo González Pecotche RAUMSOL

Traduction

Héloïse Morvan

Projet Graphique

Carin Ades

Production Graphique

Adesign

Dados Internacionais de Catalogação na Publicação (CIP)
(Catalogação na fonte)

González Pecotche, Carlos Bernardo, 1901-1963.
Collection de la revue Logosophie, tome 2 / Carlos Bernardo
González Pecotche (Raumsol) ; [traduction Héloïse Morvan] –
1. ed. – São Paulo : Logosófica, 2017.

Titulo original: Colección de la Revista Logosofia
ISBN 978-85-7097-129-6

1. Logosofia I. Titulo

CDD-149.9

Índices para catálogo sistemático:

1. Logosofia : Doutrinas filosóficas 149.9

Copyright da Editora Logosófica

www.editoralogosofica.com.br

www.logosofia.org.br

Fone/fax: (11) 3804 1640

Rua General Chagas Santos, 590-A – Saúde
CEP 04146-051 – São Paulo – SP – Brasil,

da Fundação Logosófica
em Prol da Superação Humana

Sede central:

Rua Piauí, 762 – Bairro Santa Efigênia
CEP 30150-320 – Belo Horizonte – MG – Brasil

Voir représentants régionaux à la dernière page.



EDITORA AFILIADA

Collection de la Revue Logosophie

TOME 2

Table des matières

1. L'amitié (Février 1941 – page 25)	1
2. Définition de concepts face aux diverses formes adoptées par la pensée commune (Avril 1941 – page 19)	5
3. Un dilemme de conscience : La liberté comme expression d'un monde civilisé (Août 1941 – page 11)	7
4. Les différentes vies de l'homme (Octobre 1941 – page 9)	11
5. Concept logosophique de la volonté (Octobre 1941 – page 27)	15
6. Le pouvoir des stimulants (Novembre 1941 – page 3)	17
7. Variations symptomatiques du tempérament humain : Mouvements mentaux qui dessinent des profils psychologiques intéressants (Novembre 1941 – page 9)	23
8. Caractères particuliers de la psychologie humaine (Décembre 1941 – page 13)	27
9. La susceptibilité : États du tempérament – perturbations psychologiques causées par des actions réflexes (Décembre 1941 – page 17)	31
10. Le despotisme : Étude critique de l'intempérance humaine (Mars 1942 – page 11)	35
11. La vérité sur le mot pouvoir : Concept logosophique (Avril 1942 – page 3)	39
12. Ce que la Logosophie nomme champ expérimental (Mai 1942 – page 3)	45
13. La patience comme facteur de réussite (Mai 1942 – page 17)	49

14. La confiance dans son expression éthique (Mai 1942 – page 19)	51
15. L'innocence en tant que facteur de bien (Juin 1942 – page 7)	55
16. Observations scientifiques sur la psychologie humaine (Septembre 1942 – page 3)	59
17. Le capital n'existe pas : Estimation de l'effort et somme du produit humain pour l'évaluation du travail (Novembre 1942 – page 5)	81
18. Concept de la religion et des impératifs de la conscience : Le temple de la connaissance (Février 1943 – page 9)	89
19. Étude sur les questions et l'action de poser des questions (Mars 1943 – page 3)	95
20. Conception logosophique des mots : Acception du mot CROIRE (Avril 1943 – page 15)	101
21. La quintessence de la pensée originale : Avant le Verbe fut la mente (Mai 1943 – page 9)	105
22. Conception logosophique des mots : Acception du mot ÉGALITÉ (Mai 1943 – page 13)	109
23. Conception logosophique des mots : Acception du mot SENSIBILITÉ (Juin 1943 – page 15)	115
24. Le verbe logosophique et son caractère unique (Juillet 1943 – page 5)	119
25. Conception logosophique des mots : Acception du mot HUMILITÉ (Juillet 1943 – page 9)	123
26. Particularités basiques de certaines réactions : L'amour-propre (Juillet 1943 – page 13)	127
27. La culture : Ses trois phases dans la vie de l'être : la supérieure, la moyenne et l'inférieure (Août 1943 – page 3)	131
28. Comment les êtres humains peuvent devenir prophètes (Août 1943 – page 13)	135
29. Le doute : Son équivalent moral et rationnel (Novembre 1943 – page 7)	141

30. Le divin et l'humain (Novembre 1943 – page 11)	145
31. Conception logosophique des mots : Acception du mot SYMPATHIE (Novembre 1943 – page 11)	149
32. La jeunesse pour le futur des peuples (Décembre 1943 – page 3)	153
33. Richesses de la nature humaine : Les expressions du visage (Avril 1944 – page 7)	159
34. L'art d'enseigner et la volonté d'apprendre (Mai 1943 – page 3)	163
35. Le pouvoir d'adaptation (Mai 1944 – page 9)	169
36. La personnalité idéale, l'archétype et l'édification du concept (Juin 1944 – page 3)	171
37. Le fatalisme : Réflexions que suggère le concept logosophique (Juin 1944 – page 9)	175
38. La vie interne et la vie de relation (Octobre 1944 – page 9)	179
39. Le verbe de l'esprit et le verbe de la matière (Novembre 1944 – page 7)	183
40. Suggestion concernant le mot souhait (Mars 1945 – page 25)	185
41. Aspects de la psychologie humaine : La sympathie (Mars 1945 – page 31)	187
42. La loyauté (Mars 1945 – page 33)	189
43. Les hautes finalités de l'observation (Avril 1945 – page 23)	191
44. L'esprit et le spirituel (Mai 1945 – page 3)	195
45. Orientations concernant l'expérimentation de la connaissance logosophique : Le bonheur (Mai 1945 – page 15)	199
46. Conception logosophique des mots : La gratitude (Juin 1945 – page 15)	203

47. La liberté, principe et fondement de la vie (Juillet 1945 – page 3)	205
48. Deux tendances qui découlent de la psychologie humaine (Juillet 1945 – page 5)	207
49. Le sentiment, force existentielle de la nature humaine (Septembre 1945 – page 3)	209
50. Vérité et sagesse (Septembre 1945 – page 15)	211
51. La responsabilité en tant qu'expression des valeurs humaines (Octobre 1945 – page 3)	213
52. L'indécision en opposition au libre arbitre (Novembre 1945 – page 11)	215
53. Déficiences du tempérament humain : Inclination à la gêne (Décembre 1945 – page 9)	217
54. Les deux raisons (Mars 1946 – page 25)	219
55. La crise des concepts – La vérité comme objectif (Avril 1946 – page 13)	223
56. La gratitude (Mai 1946 – page 13)	229
57. La collaboration, base d'un futur meilleur (Août 1946 – page 3)	233
58. Où commence et où se termine le temps (Septembre 1946 – page 3)	235
59. La conscience, essence de la vie (Octobre 1946 – page 3)	239
60. Les valeurs réelles de l'homme (Décembre 1946 – page 15)	241
61. Concepts sur la politique (Juillet 1947 – page 7)	245
62. Particularités psychologiques : Le sens critique – connaissance marginale (Août 1947 – page 3)	249
63. Le mécontentement (Novembre 1947 – page 5)	253

L'AMITIÉ

L'amitié ! Ô sublime mot dont l'évocation fait disparaître les ombres qui éloignent l'esprit humain de l'éclat diaphane éclairant les affections les plus pures et sanctifiant le sentiment qui, par la force du lien, unit les vies dans la plénitude de la confiance, du respect et de l'indulgence mutuelle !

Éminente expression qui réaffirme dans la conscience la conception merveilleuse du principe substantiel stimulant notre existence.

L'homme qui n'a pas voué un culte à l'amitié a pu vivre comme une créature rustre mais absolument pas comme un être humain.



L'amitié, telle qu'elle est dans son fond et dans sa simplicité, équivaut à l'affection qui naît dans le cœur des êtres humains et s'émancipe de tout intérêt et mesquinerie, en grandissant et en élevant la pensée ainsi que le sentiment des hommes.

Il n'est pas possible de concevoir l'amitié sans qu'elle soit présidée par le trio sympathie-confiance-respect, indispensable pour nourrir le sentiment qui la constitue. Si on admet que la haine est mue par des esprits en discordance, dont les forces du mal profitent pour étendre leur abomination, il faudra admettre avec encore plus de conviction que l'amitié, en incarnant l'esprit de solidarité par la compréhension de l'affection, peut déplacer des forces beaucoup plus puissantes que celles du mal. En effet, elle représente un grand point d'appui sur lequel reposent les plus grands espoirs du monde.

C'est sous le signe de l'amitié que s'unissent les hommes, les peuples et les races, et c'est sous ses auspices qu'aura lieu la paix sur terre.

S'il y a bien quelque chose dans la nature humaine qui montre de la façon la plus tangible la capacité de prévision du Créateur suprême quand il lui a donné son souffle de vie, c'est sans aucun doute la propension de tout être rationnel à étendre son affection vers son semblable ; car c'est de cela, on peut le dire, que dépend la conservation ou la perpétuation de l'espèce humaine. La force que l'amitié insuffle de façon réciproque chez les êtres soutient la vie à travers toutes les adversités et la perpétue, malgré les cataclysmes subis par le monde.

L'amitié entre les hommes parvient à réaliser ce qu'aucune autre chose ne peut faire, quelle que soit son importance. On peut tout à fait affirmer qu'il s'agit de l'une des seules valeurs d'essence supérieure restantes dans l'homme, qui l'élèvent et lui donnent de la dignité tout en le rendant généreux et altruiste.

Quand ce sentiment sublime cesse d'exister en tant que levier de l'entendement, l'humanité s'effondre sur la pente de la destruction. Nous le voyons aujourd'hui en Europe. La colère remplace fréquemment l'amitié si celle-ci n'est pas profondément enracinée dans l'âme de l'être, en étant consacrée comme une partie inaltérable de la propre vie.

Celui qui profane une amitié forgée de manière loyale dans le creuset des preuves multiples et mutuelles portant le sceau de la sincérité commet un très grand péché que, tôt ou tard, il devra purger avec des châtements mérités.

On ne viole pas impunément les préceptes naturels qui rendent la cohabitation humaine possible. Toute amitié sincère est présidée par Dieu même ; celui qui trahit cette amitié est coupable, par conséquent, d'une offense inqualifiable envers le Juge suprême de nos actes.

S'il est certain que tout le monde ne peut pas inspirer ni même vivre une véritable amitié par manque de sentiments qui ne dénatureraient pas le sens de son mérite indéniable, ou parce que, généralement, des caractéristiques mentales ou psychologiques adverses les en empêchent, on peut tout à fait admettre que ces gens ont la possibilité, en dépassant leurs conditions personnelles, d'atteindre la grâce d'une amitié voire même de plusieurs. Les gens entêtés, synonyme d'insensés, hypocrites, vaniteux et cyniques ne créent que des inimitiés.

Mais il y a quelque chose que ceux qui détruisent de nobles et franches amitiés ne savent pas : le courant d'affection altruiste que rompent brutalement les personnes qui lèsent leur semblable trouve toujours des points solides d'appui dans le cœur des autres, de ceux qui étaient les plus proches de cette amitié.

En général, les hommes oublient dans quelles circonstances est né ce sentiment et comment il a augmenté petit à petit, jusqu'aux limites d'une estime maximale. De sorte que, également, apparaît dans l'âme de ceux qui la brisent sans aucune justification le stigmate si méprisable de l'ingratitude.

Il est ainsi facile de déduire de tout ce qui a été exposé que l'humanité cessera d'exister en tant que telle si l'amitié s'éteint complètement dans le cœur des hommes.

DÉFINITION DE CONCEPTS FACE AUX DIVERSES FORMES ADOPTÉES PAR LA PENSÉE COMMUNE



Depuis longtemps, on peut dire depuis que l'homme a commencé à ressentir de l'intérêt concernant les raisons de sa propre existence, l'être humain a toujours cherché à trouver ou à découvrir la parole maîtresse, qui guiderait l'entendement vers les plus hauts sommets du savoir, au-dessus des sciences et des croyances admises. Cette parole en viendrait à devenir la science mère des hommes et sa fonction primordiale serait d'ouvrir à l'intelligence humaine les portes donnant accès à la connaissance des vérités suprêmes.

L'homme intelligent, qui ne s'est jamais résigné à renoncer à une telle prérogative, a toujours cherché partout l'occasion providentielle de rentrer en contact avec une telle science, même lorsqu'il ignorait son existence ou qu'il pensait être loin de pouvoir la comprendre. En effet, dans toutes les époques sont apparus des penseurs audacieux qui ont tenté cette entreprise et, même si presque la totalité a échoué, il faut reconnaître que leurs efforts n'ont pas été vains, car ils ont inspiré, par leurs décisions et leurs enthousiasmes, de nombreux succès dans les recherches qui ont été ensuite poursuivies à ce sujet.

Cette science universelle et illimitée a été nommée Philosophie, car il fallait bien pouvoir l'appeler d'une façon ou d'une autre quand on y faisait allusion.

La réflexion naissante de ces jours n'a pris en compte, en choisissant ce nom, que le caractère familier de son sens, dont l'influence dans l'estime de ses contemporains a favorisé sa consécration définitive.

Quant à nous, nous pensons que la Philosophie n'est pas précisément la science mère, mais qu'il est possible de la considérer comme la science qui relie cette dernière aux communes, et nous allons vous dire pourquoi.

La Philosophie n'établit pas les principes de l'être et du savoir. Elle ne détermine pas non plus quelle est la raison de l'ordre dans la création ni ne présente l'origine des lois régissant l'espace, le temps et toutes les formes de l'existence contenues dans l'Univers. Elle a dû recourir fréquemment à la Logique pour l'aider dans certaines circonstances. Selon nous, la Logique est la science du bon sens.

Ainsi, par exemple, quand la Philosophie a essayé de pénétrer dans le champ des combinaisons mentales ou des opérations de l'intelligence humaine, elle s'est toujours retrouvée limitée par l'absence de notions concernant le mécanisme dominant de l'esprit, en étroite relation avec les lois suprêmes qui établissent, dans chaque cas, le mérite de leurs applications. En outre, ces lois suprêmes, étant indépendantes de la nature de nos pensées, sont l'expression la plus vivante des règles absolues régissant l'entendement et touchent toutes les pensées qui agissent au sein de la mente.

Il est indubitable que lorsque les hommes de l'Antiquité ont nommé Philosophie la grande science qui devait englober toutes les connaissances, ils n'ont pas pensé qu'il pouvait exister des hiérarchies de connaissances se trouvant hors du contenu de ce mot.

UN DILEMME DE CONSCIENCE

La liberté comme expression d'un monde civilisé



Nous n'avons pas encore parlé de la notion que possèdent la majorité des personnes à propos de la liberté. Être libre n'est rien d'autre pour elles que faire ce qui leur plaît ; que ce soit bien ou mal fait ne rentre pas en compte tout comme elles ne tiennent pas compte des moments où elles ont envie de ne rien faire.

La liberté se différencie du libre arbitre en ce que la première s'exprime dans l'externe tandis que le deuxième le fait en interne.

La liberté de culte, de parole, de commerce, tout comme la liberté politique, sociale ou économique, sont des produits d'une manifestation qui transcende la sphère interne de l'homme. Cette liberté est requise par une nécessité logique de cohabitation humaine et, à la fois, est indispensable pour que les facultés de l'individu rencontrent un champ plus favorable à leur développement et mission. Obliger une personne à supporter une oppression qui la prive de sa liberté équivaut à la soumettre à un abrutissement virtuel.

Étant donné que le libre arbitre ne transcende pas vers l'externe, il ne peut être abordé ni supprimé. L'homme peut être privé de sa liberté si on l'empêche de bouger à volonté, mais le libre arbitre continuera d'agir en interne, puisque personne ne pourra entraver l'activité des pensées dans sa mente. L'exemple de Cervantes, quand il a conçu et écrit en prison cette œuvre célèbre dans laquelle il a réuni une grande partie de ses observations sur la psychologie humaine et par laquelle il s'est immortalisé dans l'âme de ses semblables, montre de façon évidente qu'il n'avait pas été privé du libre usage de ses facultés mentales.

Néanmoins, le libre arbitre, ou l'exercice de la raison en relation directe avec les autres facultés du système mental, peut être éclipsé, c'est-à-dire réduit à son minimum voire même annihilé, si on prive l'homme depuis l'enfance de toute promotion du libre jeu des fonctions relatives à son intelligence ; en effet, cela l'oblige à fermer sa mente à toute réflexion utile, ce qui entraîne, nous le répétons, une atrophie de ses facultés et l'affaiblissement de la raison jusqu'à son anéantissement. Nous l'avons vu en Europe, chez ces générations qui sont nées exclusivement pour servir un seul but : devenir soldat et mourir au combat. Elles n'ont eu aucune liberté ni libre-arbitre, étant donné que ces derniers ont été supprimés, sans aucun doute parce que cela convenait aux plans de ces États qui les envoient aujourd'hui dans les plus horribles des massacres.

Depuis des temps, on peut dire, presque immémoriaux, la société humaine a mis en place dans l'ensemble de ses lois, pour empêcher les délits, la privation de liberté. Seule la délinquance, généralement identifiée dans la criminalité, a été punie par une suppression de toutes les prérogatives de l'individu concernant l'usage et la jouissance de la liberté.

Cela dit, les nations et peuples dominés par l'oppression de ceux qui les soumettent par la force des armes connaissent le même sort que ceux qui commettent une faute. L'innocence et l'honneur reçoivent le même traitement. Pour le conquérant, le peuple vaincu est qualifié de délinquant. Ce dernier cesse de jouir de ses droits et, à l'instar de ceux qui sont envoyés en prison pour avoir été coupables de graves infractions à la loi, il doit subir les souffrances les plus importantes, pour des fautes qu'il n'a pas commises.

C'est un continuel paradoxe que ceux qui sont à l'origine des crimes les plus sanglants en temps de guerre se trouvent en liberté tandis que ceux qui auraient préféré mourir plutôt que de causer le moindre tort à leurs semblables – et il y en a des millions– se retrouvent dans la situation qu'auraient dû connaître les premiers.

Est-il possible, dans ces conditions, d'établir un ordre permanent dans le monde ? Par ailleurs, le fait de chercher à imposer une conduite unique à l'humanité équivaut à vouloir mécaniser l'esprit et réduire l'homme à la catégorie d'un automate ; en d'autres mots, cela le plongerait dans l'inconscience la plus téméraire et dangereuse.

La liberté humaine au sein de la structure des lois qui reposent sur la conscience de l'individu est la conquête la plus précieuse de la civilisation actuelle. Le dilemme est clair et catégorique : soit on accepte le triomphe de la barbarie, c'est-à-dire que les peuples se déclarent coupables de toutes les agressions commises par la délinquance et, par conséquent, deviennent captifs de leurs propres délinquants, soit on proclame le triomphe de la civilisation, qui est celui du bon sens, et on prend toutes les mesures nécessaires pour contrecarrer le mal et revenir à la raison, ce qui suppose la conquête du monde par le biais de la réduction des attributs qui coûtent le plus cher à la dignité humaine.

On peut penser que le choix est déjà fait, à en juger par le déroulement des événements. Les jours futurs diront si les pages que l'histoire consacrerà à notre époque seront écrites sous la contrainte de la force ou si elles seront dictées par la raison des consciences libres.

LES DIFFÉRENTES VIES DE L'HOMME



Peut-être est-il nécessaire d'expliquer au lecteur ou, tout du moins, de lui signaler qu'en écrivant le titre de cet article, nous avons eu, probablement, la même pensée que lui, c'est-à-dire que nous n'avons pas pu nous empêcher de nous référer à cette particularité si célèbre attribuée aux chats : celle de posséder sept vies. Mais, laissons tranquilles ces félins domestiques, qui n'ont rien à voir avec les différentes vies de l'homme, pour démontrer maintenant l'existence de celles-ci par le biais d'études sérieuses et profondes.

On entend très souvent quelqu'un dire : « dans ma vie scolaire, j'ai fait ceci », ou « dans ma vie d'étudiant », ou « de célibataire », ou « d'homme marié », ou « de soldat », ou « de marin », etc. Eh bien, cela nous donne la première confirmation de notre sujet.

L'homme reconnaît, presque implicitement, que son existence physique se divise en plusieurs vies dont il se souvient et auxquelles il attribue, parfois avec une certaine émotion, une signification particulière et différente du reste de ses jours. En effet, ces moments ou périodes sont, en vérité, comme des vies vécues au sein de l'espace qui remplit l'existence. Et ces vies sont si spéciales qu'elles possèdent même une caractéristique définie, à l'instar de la vie même dans son ensemble de circonstances et d'évènements propres à l'individu.

Jusqu'à présent, il est facile d'observer ce fait chez la majorité des personnes.

Examinons maintenant le nombre de types de vies différents que l'être connaît au cours de ses jours.

Si nous réalisons une discrimination minutieuse des faits vécus, c'est-à-dire du caractère de chaque circonstance survenue dans le cadre de l'existence, concernant ce qui a occupé le temps et l'attention individuelle, on observera que de nombreux évènements sont reliés

entre eux, tandis que d'autres, de par leur type ou leur nature, forment plutôt des chapitres à part qui, d'une certaine façon, se coordonnent avec les autres. Il convient donc d'effectuer une classification parmi la succession des images qui, depuis la naissance, ont occupé et enrichi le cadre dont nous venons de parler. Par ailleurs, le lecteur doit comprendre que les images, du point de vue logosphique, représentent toutes les situations ou scènes vécues ici ou là, à un certain moment ou à un autre.

Si chacun se plaçait comme spectateur de ses propres faits, il remarquerait qu'il a été le protagoniste d'un nombre infini d'épisodes, dont la majorité d'entre eux n'ont aucun lien avec les autres ; c'est comme s'ils étaient des enchaînements tronqués ou des motifs capricieux qui ne possèdent pas, dans la plupart des cas, de justification ou de raison d'être et, dans d'autres cas, n'ont aucun sens, tandis qu'ils ne sont pas le fruit de la volonté ou du libre jugement de celui qui a promu de tels événements dans son patrimoine historique.

Prenons l'exemple d'un homme qui s'occupe quotidiennement de ses affaires. Les scènes se succèdent alors avec une corrélation, au sein de l'espace de temps dédié à ces tâches ; les images sont coordonnées et une vie se dessine dans ce type d'activités. Puis cet homme, durant son temps libre ou à la fin de sa journée de travail, se retrouve avec des amis et occupe son temps à d'autres choses ; il y en a tant qu'il suffit d'en énumérer quelques-unes pour s'en donner une idée : jeux, bals, repas, voyages, tout comme des occupations de type intellectuel ou spirituel. Ainsi, dans les images qui se succèdent au sein de ces autres activités, l'être est relié à des personnes, des lieux, etc., ce qui enrichit le flot des souvenirs. Si ces scènes se répètent fréquemment et régulièrement, comme dans le cas des affaires, elles forment ou tissent, on peut le dire ainsi, une vie assurément très distincte en substance ou en contenu de l'habituelle. Si elles s'interrompent, elles restent alors sous la forme de fragments de tel ou tel type de vie, sans aucun lien avec les autres, même si elles peuvent se réactualiser dans certains cas, lorsque le protagoniste reprend le fil de ces passages vécus ; comme, par exemple, le joueur qui cesse de jouer puis, un beau jour, revient pour retrouver l'ambiance des salles de jeu. Dans ces cas, l'union des temps est nocif et, par conséquent, mauvais pour l'être, car il connecte de nouveau les images semblables d'épisodes qui, même s'ils sont apparemment

agréables, finissent toujours par entraîner un affaiblissement moral. Il existe également le cas de vieilles amitiés qui sont apparues comme reliées à des faits ou circonstances en lien avec les personnes. Que ce soit par une rencontre accidentelle, ce qui est le plus courant, ou par le biais d'autres amitiés, elles se réunissent de nouveau en établissant un nouveau courant de sympathie ou d'affection qui commence à faire partie de la vie familière, c'est-à-dire de cette vie de relation circonscrite à la sphère des expériences humaines.

La vie de la famille, celle qui concerne directement les responsabilités intimes, comprend un autre type de vie dans laquelle se lient les affections, les devoirs et les préoccupations d'ordre domestique exclusivement. L'homme dispose d'un temps et d'un espace d'existence qu'il consacre à sa famille, ce qui finit par représenter à son tour une vie dans laquelle les images vécues ou à vivre sont d'une nature différente des autres, mais similaires à celles qui sont propres à cette sphère.

Prenons les images survenues et projetées dans la vie d'un homme politique, d'un militaire, etc. : elles revêtent toutes un ensemble d'aspects identiques, étant donné que chaque fait, dans n'importe laquelle de ces vies, est caractérisé par sa singularité inhérente et particulière. L'homme politique parle, écrit et se déplace au sein du champ de ses activités, absorbé par tout ce qui concerne la politique ; c'est exactement pareil pour le militaire, le professionnel ou toute personne se consacrant à une occupation déterminée qui concentre la majeure partie de son attention quotidienne.

Mais ces personnes dédient également une partie de leur temps, comme nous l'avons déjà évoqué dans les paragraphes précédents, à des études et divertissements, en fonction, d'une part, des aspirations et, d'autre part, des désirs.

Veillez remarquer que nous avons pris pour exemple des êtres possédant une culture et une discipline qui rentrent dans un cadre de vie plus ou moins régulier. Même ainsi, nous voyons qu'ils présentent deux, trois, quatre types de vie, ou plus, dans lesquelles ils interviennent directement en tant qu'acteurs.

Ils prennent également part à celles que nous pourrions appeler les « petites vies » lorsque, pour des raisons propres ou étrangères à leur

volonté, ils se voient obligés de pénétrer dans des champs pour lesquels ils ne présentent pas de prédilection particulière ou, s'ils en présentent, desquels ils sont restés éloignés pour diverses raisons. C'est pour cela qu'ils se retrouvent reliés, dans de nombreux cas, à des épisodes isolés¹, à des images qui restent dans le souvenir et apparaissent, parfois, dans des instants de remémoration mentale, mélangées à la fumée d'un cigare ainsi qu'à d'autres permettant d'empêcher, dans les moments de réflexion, la répétition des moments qui n'ont pas été agréables.

Tous ces morceaux de vie qui, comme la vie même, possèdent un début et une fin, ont mérité une étude à part dans laquelle la Logosophie découvre des mystères apparemment insondables pour l'intelligence humaine. Nous reparlerons de ce sujet dans des éditions ultérieures car il présente un grand intérêt et une grande valeur pour la connaissance de tous.

¹ Il est fait référence aux processus annexes, traités dans d'autres publications de la bibliographie logosophique.

CONCEPT LOGOSOPHIQUE DE LA VOLONTÉ



Le mot volonté est l'un de ceux qui ont été le plus utilisés pour exprimer la conduite que chacun adopte face aux problèmes qui se présentent ou aux circonstances qui, dans un sens ou un autre, le poussent à l'action. Ce mot jouit également, si on veut, d'un prestige rare dans le lexique de la morale courante ; mais, combien sont ceux qui possèdent réellement une volonté propre et mènent par eux-mêmes leur vie physique et spirituelle ?

Celui qui ne connaît pas la façon d'agir des pensées et ne sait pas différencier les pensées étrangères des pensées propres ne peut pas, selon nous, prétendre qu'il est maître de lui-même et, par conséquent, de sa volonté ; en effet, sa mente sera toujours régie en partie – et nous n'irons pas trop loin en disant que, dans certains cas, elle est totalement dominée – par des pensées qui ne sont pas les siennes.

Pour être réellement maître de sa volonté, il est nécessaire, tout d'abord, d'être maître de sa propre mente. Nous en avons un exemple très clair avec celui d'une maison qui abrite ses résidents et ceux qui la fréquentent : les parents, amis, etc. Le maître de maison est celui qui permet l'entrée et le séjour de ces derniers ; il veille à ce que règnent dans la maison bien-être et harmonie. Il n'admettra en aucune façon qu'une personne récemment arrivée prenne le contrôle et dispose à sa guise des lieux, meubles, objets de valeur, etc., qui s'y trouvent. Comme nous l'avons vu, personne dans la vie courante ne tolérerait une telle situation ; néanmoins, en ce qui concerne la « maison mentale », presque tous la tolèrent et même avec une certaine complaisance.

De nombreuses personnes vivent en étant soumises à de véritables tyrannies exercées par des suggestions provenant de l'environnement.

Elles confondent en effet les diktats de ces pensées étrangères, presque toujours indésirables, avec des décisions provenant de leur volonté, dont elles prônent la fermeté avec emphase à chaque occasion. Parfois, ces tyrannies sont dues au « qu'en dira-t-on », un terrible blocage moral qui opprime le libre arbitre dans le sens de la responsabilité individuelle.

Quand l'homme montre-t-il qu'il possède véritablement une volonté ? Quand tous ses mots et actes sont reliés et harmonisés entre eux, quand il n'y a pas d'interruptions, d'incongruités, de contradictions ou, simplement, d'éléments discordants au sein de l'ensemble des activités et pensées qui constituent sa vie.

LE POUVOIR DES STIMULANTS



Rien n'a plus d'influence sur la vie de l'être et rien n'échappe plus aux prétentions humaines que le stimulant.

L'homme avance, on peut le dire ainsi, à tâtons dans le monde, comme le bateau qui sillonne les mers, sans but, ou comme les nuages qui errent dans le ciel. Sauf rares exceptions, il passe ses jours plongé dans la plus grande désorientation. On l'entend constamment se plaindre de son manque de chance ; il est déprimé et ne prend même plus goût aux divertissements. On pourrait dire qu'il ne trouve pas dans la vie la justification de son existence. Et si, par moments, son esprit peut être comblé de bonheur, il s'agit uniquement d'un instant par rapport à toute la durée de sa vie.

L'inconnu l'attire, car tout est mystère pour lui. Sa connaissance est infime en comparaison avec toute la Sagesse qui l'entoure et que, en raison de ses limites, il ne perçoit pas. Néanmoins, il expérimente, de manière inconsciente, une nécessité intime de pénétrer dans et de découvrir, pour sa propre tranquillité, tout ce que ne discerne pas son entendement, tout ce que sa raison et son intelligence ne peuvent juger et tout ce qui, par un dessein naturel, excite et assaille constamment sa nature en l'invitant à prendre part à la vie universelle qui s'écoule de toute la Création ; cette vie à laquelle l'homme reste étranger, en ignorant son existence ou même en la méprisant dans son intempérance totale, comme une preuve exacte et irréfutable de son inconscience.

Tout le malheur de l'être humain provient, précisément, de son incapacité à organiser la vie et à faire face aux problèmes de l'existence comme il convient à sa position hiérarchique.

On peut remarquer que, alors que le stimulant produit instantanément un effet édifiant au point de raviver un enthousiasme peu commun chez l'individu, ce dernier se préoccupe très peu de s'en rapprocher pour expérimenter les réactions saines que le stimulant offre à son âme. On pourrait dire que le stimulant est comme une force vive qui interpénètre l'être et le sature de nouvelles énergies ; mais peu, très peu, sont ceux qui savent profiter de cette force vive et garder le plus longtemps possible la réaction bénéfique du stimulant, en conservant l'enthousiasme qu'il génère.

Quand l'être se sent animé par les meilleures aspirations et qu'il entreprend un travail agréable et propice à son évolution, il doit veiller à ne pas baisser dans l'intensité de ses désirs ; à maintenir le rythme de ses activités, en s'efforçant d'empêcher qu'elles ne déclinent ni ne diminuent, pour ne pas expérimenter les conséquences défavorables de l'inertie mentale ; car il est bien connu qu'elle entraîne l'indolence, l'indifférence et l'abandon.

L'activité mentale² doit représenter pour l'être humain l'unique champ favorable au plus grand développement de ses facultés. L'amélioration de chacun peut être obtenue par le biais de l'intensité de l'activité et de la persévérance dans la poursuite des objectifs. Nous pouvons en conclure que la capacité de production sera d'autant plus importante que l'effort sera grand et la volonté de produire sera ferme.

La connaissance de ce que chacun a l'intention de faire permet de garantir l'efficacité des actions et d'assurer la réussite.

L'activité est un indice du bon état mental. Quand l'homme travaille, il ne présente pas d'agitations mentales nocives ni de mauvaises pensées. Loïsiveté favorise le virus du non conformisme et génère des idées plus étrangères à la morale et au sentiment humains.

L'activité mentale crée de nouvelles nécessités pour l'intelligence, et cette dernière, à son tour, stimulée par la justesse de la raison, répand sa lumière, s'occupe de et résout les nouvelles situations qui se présentent, en permettant une activité encore plus intense.

² *Études, recherches, initiatives, exploration de la connaissance transcendante, perfectionnement, etc.*

Tout travail constructif de l'esprit génère des stimulants dont l'être doit profiter pour organiser de manière constante ses énergies internes. Mais, on peut remarquer que, pour la majorité des personnes – et cela peut être attribué, sans aucun doute, au manque de connaissances de base comprises dans le schéma de la vie même –, ces stimulants ne sont pas recueillis par l'entendement, ce qui induit, dans la plupart des cas, une baisse de l'enthousiasme, un découragement et même, si on veut, une démoralisation.

En général, les gens attendent que les stimulants soient fournis par des tiers ou que la chance – un facteur dans lequel beaucoup de personnes placent leur confiance de manière naïve – se charge de les leur prodiguer généreusement. Mais cela implique, bien entendu, de courir le risque de se voir encore et encore trompé dans ses espoirs et illusions.

Cette majorité de personnes à laquelle nous faisons référence ne sait pas – et nous disons ne sait pas parce que si elles l'avaient su, elles l'auraient déjà mis en pratique – qu'il faut créer ces stimulants et savoir comment on peut s'en servir pour élever la propre vie au-dessus de toute adversité, en la haussant jusqu'aux confins mêmes du dépassement humain.

Créer des stimulants afin qu'ils constituent une source d'énergies plus fécondes, voici le secret. Il est nécessaire que la force s'écoule en permanence depuis l'interne pour satisfaire les exigences de l'externe. Le sommeil par exemple, peut remédier à une partie de la fatigue ou de l'énergie dépensée pendant le travail de la journée, mais il n'offre pas à l'être de nouvelles énergies ni, surtout, celles qui remplissent l'esprit de joie et d'enthousiasme. Le stimulant a cette fonction. C'est la vie qui se résout dans le problème même de son existence.

Les stimulants possèdent leur propre dimension et caractère, il est même possible de les classer comme positifs ou négatifs.

L'homme qui travaille et sème le bien s'entoure de stimulants positifs ; c'est tout le contraire pour celui qui se comporte mal et se consacre uniquement à l'oisiveté, car les stimulants sont alors négatifs. L'employé qui fait des efforts pour accomplir son devoir reçoit le stimulant de la compensation de son patron en termes de salaire et de promotion ; c'est également le cas pour l'étudiant ou le militaire, dans leurs carrières respectives. L'affection crée le stimulant de l'affection et de la sympathie ;

l'honnêteté et la bonne conduite d'un jeune créent le stimulant de la confiance ; la lettre d'amour celui de la réponse ; le travail du savant celui de la gloire de ses découvertes.

Il est important d'observer jusqu'à quel degré alarmant les gens se découragent et subissent les situations pénibles induites par leur inconstance parce qu'ils manquent totalement de stimulants. Ils sont comme la batterie d'une vieille voiture qu'il est nécessaire de recharger fréquemment pour poursuivre le trajet.

La Création, sage et parfaite, est la source suprême de toutes les inspirations humaines. Elle montre à l'homme le pouvoir des stimulants afin qu'il les utilise au bénéfice de sa propre évolution ; mais comme il semble que ce dernier ne le remarque pas, il attend toujours des autres ce qui lui-même ne sait pas s'offrir.

La nécessité représente souvent, dans tous les cas, le grand aiguillon qui pousse à créer des stimulants afin qu'ils soient à l'origine d'impulsions moteurs de la volonté et que l'on puisse ainsi faire face à des activités que l'on éludait par peur de l'échec. Mais comme la vie est une lutte et que la lutte, d'une certaine façon, peut entraîner le pessimisme ou la défaite, tout comme l'accomplissement par la vie même de son objectif d'évolution, personne ne doit être surpris que, fréquemment, dans les moments d'urgence et d'angoisse, surgissent des perspectives de stimulants que l'homme n'aurait pas été capable de créer tout seul dans les moments de calme.

Tout effort fécond génère toujours des stimulants qui renforcent l'état d'âme et assurent la solidité des engagements. Il est dommage de voir tant de personnes sans stimulants, alors qu'elles les sollicitent constamment pour avoir une motivation sur laquelle pourraient reposer leurs espoirs. Il leur manque, précisément, ce qu'elles peuvent trouver partout.

L'abandon, la négligence, si communs, les empêchent de pouvoir profiter des délices de l'optimisme basé sur la raison des appréciations justes, qui sont, sans aucun doute, des stimulants non négligeables.

Une activité interrompue brusquement peut briser de nombreux stimulants et jusqu'au processus même de l'évolution vers un meilleur destin.

L'offense qu'une personne commet envers une autre crée un stimulant adverse, négatif, car au lieu d'avoir la vertu d'être positif, en

encourageant l'être et en lui faisant concevoir des jours plus heureux, il le déprime et l'attriste.

Ceux qui suivent les études logosophiques auront pu découvrir facilement l'importance de ces connaissances et combien elles soulagent les affections dues au manque d'expérience en remplissant l'âme de bien-être.

Les collections de la revue « Aquarius »³, dans les années 1935 et 1936, renferment des enseignements très précieux qui éclairent encore davantage ce qui vient d'être exposé. Nous ajouterons, pour finir, que le pouvoir des stimulants a une influence décisive sur les possibilités humaines de dépassement intégral.

³ Publication des années 1931 à 1939 qui a diffusé les connaissances logosophiques.

VARIATIONS SYMPTOMATIQUES DU TEMPÉRAMENT HUMAIN

Mouvements mentaux qui dessinent des profils psychologiques intéressants



Conformément à notre objectif de publication des études que la Logosophie a effectuées sur les divers aspects et complexités de la psychologie humaine, nous allons vous présenter ici l'une des nombreuses observations réalisées dans le vaste champ expérimental de celle-ci, comprise parmi les nombreux points traités par cette nouvelle science du savoir qui aborde et découvre les états d'âme les plus curieux et variés pouvant survenir au cours de la vie de l'être.

Pour l'observateur commun, et même pour le logosophe non expérimenté, il est difficile d'explorer et de comprendre, dans leurs portées effectives, tous les mouvements mentaux⁴ qui composent un état d'âme déterminé, parmi tous ceux qui caractérisent la psychologie humaine. C'est pour cette raison que les changements – par rapport à la conduite antérieure – d'attitude, de position et même d'intelligence d'un être avec lequel on a entretenu une étroite amitié surprennent.

Les mésententes survenant sans signe annonciateur entre des personnes animées par une affection sincère et la plus grande cordialité sont toujours presque inexplicables. En effet, il existe, outre les paroles prononcées et les attitudes que l'on montre sous la suggestion de ce qui peut provoquer ces mésententes, des mouvements mentaux que seul celui qui connaît à fond le système mental compliqué ou qui

⁴ La Logosophie appelle mouvements mentaux ces gestes imperceptibles qui expriment très clairement la pensée qui se dissimule pour éviter que notre semblable ne sache ce que nous pensons réellement ainsi que nos véritables intentions.

s'est familiarisé de façon intime avec les connaissances de base relatives à ce dernier est capable de découvrir et d'interpréter sans peur de se tromper. Ainsi, par exemple, il arrive que deux personnes ou plus entretiennent une très bonne amitié ; une amitié que l'on peut considérer, pour le cas qui nous intéresse, comme découlant de liens familiaux, de communion d'idées, de vocation identique ou d'affinités de type mental, spirituel ou artistique. Lors d'une ou de plusieurs circonstances survenues pour des raisons étrangères à la volonté de ces personnes, l'une d'entre elles, légèrement au début puis avec plus d'intensité par la suite, expérimente une sorte de réaction intime, motivée par un état de susceptibilité déjà prononcé, qui se manifeste par des gestes imperceptibles de contrariété. (Nous sommes en train d'envisager un épisode de la vie psychologique humaine dans lequel les attitudes de l'être étudié n'ont aucune justification, même s'il semble le prétendre ; bien au contraire, elles sont très éloignées du champ franc et sincère du bon sens.)

À partir de ce moment, l'amitié, auparavant étroite et cordiale, subit les premières atteintes causées par des restrictions affectives ; la camaraderie et la loyauté diminuent petit à petit, remplacées par l'hostilité, laquelle est cachée par les prérogatives que l'amitié avait accordées. C'est le rouge de l'énerverment que l'être veille soigneusement à dissimuler afin qu'il n'enflamme pas son visage dans des bouffées de colère.

Les situations se combinent souvent de manière si extraordinaire qu'elles finissent par ôter de la mente de celui qui a été pris dans le filet subtil de la susceptibilité jusqu'à la moindre pensée de doute concernant les conclusions auxquelles il est parvenu par rapport à ses amis ; ce qui consolide ainsi une animadversion marquée qui l'amène à être convaincu du bien-fondé de ses mouvements mentaux et attitudes. En effet, tandis que tout ceci survient, sans qu'il y ait d'explications pour les autres personnes, dans la mente du dissident, comme une conséquence des changements d'attitude auxquels nous avons fait référence au début, surgissent petit à petit des inquiétudes et méfiances qui, même si elles peuvent céder face aux protestations d'amitié que les personnes peuvent se donner mutuellement à l'occasion, montent en recrudescence dès qu'elles sont suscitées par n'importe quelle circonstance dans laquelle l'intervention de l'un ou de l'autre accentue en apparence cet état des choses déjà sensible.

Certaines paroles cachent des mouvements mentaux déterminés. Les plaisanteries en font partie quand on n'y remarque pas le désir pur d'expansion spirituelle, de joie commune à laquelle tout le monde a le droit, aussi bien celui qui les fait que celui qui les reçoit. Des mouvements mentaux, également, ne se manifestent pas par la parole, mais ce n'est pas pour autant qu'ils ne laissent pas apparaître la prédisposition et l'état de leur auteur, scruté par l'observation aiguisée de celui qui a approfondi la connaissance logosophique à ce sujet.

Il est facile pour un être de nier les pensées qui l'animent ou l'ont animé dans certaines circonstances parce qu'il ne les a pas mises en évidence par la parole ou l'action ; mais ce n'est pas vrai, car il survient généralement une infinité de situations qui font varier les appréciations formulées par la raison sur telle ou telle chose, sans que l'on puisse réfuter, néanmoins, que de tels mouvements ont existé.

Nombreux sont ceux qui, par ignorance de ces connaissances, oublient totalement le processus suivi dans un fait qui, durant un temps, les a affectés directement et essaient de se positionner toujours dans la meilleure situation, comme s'ils avaient continuellement agi de manière chevaleresque, avec justice et équité.

Les mouvements mentaux sont, dans la majorité des cas, les symptômes caractéristiques d'une réaction interne qui peut être de l'approbation ou de la désapprobation, de la joie ou de la contrariété, de l'accord ou de la violence, comme des symptômes précurseurs d'une maladie ou ceux qui annoncent sa guérison.

Pour le logosophe qui s'est perfectionné dans les études pratiques de la psychologie humaine, il est très intéressant d'observer ces variations symptomatiques du tempérament, qui se reproduisent si souvent dans la vie courante, car elles confirment sans équivoque ce que cette science du savoir humain enseigne à propos de la complexité du système mental.

CARACTÈRES PARTICULIERS DE LA PSYCHOLOGIE HUMAINE



L'une des raisons pour lesquelles l'homme ressent chaque jour avec de plus en plus d'intensité la nécessité de changer sa vie est l'épreuve continuelle à laquelle il est soumis par l'adversité. Il est sincèrement incompréhensible pour lui qu'elle le frappe sans cesse et que toutes les choses, même celles pour lesquelles il fait de son mieux, finissent mal. Il veut changer de vie, d'environnement et même de physionomie, car il lui semble parfois que même l'expression de son visage est peu sympathique pour les autres.

Ce désir de l'homme, ardent chez beaucoup de personnes, ne se réalise jamais, parce qu'il pense que tout doit se faire de manière instantanée et simultanée. S'il passait d'un monde à un autre où personne ne le connaît, cela serait facile, mais comme tous restent dans le même, il est difficile pour celui qui essaie de changer de disparaître en tant que tel de la vue des autres.

Néanmoins, des personnes ont tenté, de diverses façons et en suivant différentes méthodes, de réaliser ces changements ; elles ont abouti, avec leurs attitudes ridicules, au discrédit le plus complet. Il est impossible de convaincre quelqu'un que le caractère, la conduite et la façon d'être d'une personne a changé fondamentalement juste parce qu'elle le dit. Il est nécessaire de le prouver. Et c'est là que réside la difficulté.

Dans son élan d'enthousiasme pour accomplir un tel objectif, l'être s'efforce d'apparaître différent de ce qu'il est et il est surpris que les autres ne le remarquent pas, qu'ils ne fassent même pas attention à lui. Cela le perturbe, l'exaspère et il en veut à ceux qui ne le voient pas comme il le voudrait. Aveugles ! – se dit-il avec rancœur – Ils ne comprennent pas que je ne suis plus le même qu'avant ! Et comme si c'est uniquement de cela que dépendait son désir de changer de vie et d'attitude, il râle et se plaint amèrement d'être incompris ; puis, blessé

dans son amour-propre, il revient de son état apparent à son état antérieur en criant sa colère sur tous les toits.

Nous allons par conséquent déterminer où et en quoi réside l'erreur de ceux qui ont essayé de réaliser une telle transformation sans la connaissance nécessairement requise pour l'exécution d'un travail interne aussi important.

L'erreur primordiale est de suivre des méthodes arbitraires d'auteurs anonymes qui n'ont aucune responsabilité ; il n'est pas difficile de remarquer, si on les suit un petit peu, que ces méthodes, même si elles subjuguent par leur promesse, produisent un égarement et des troubles par leurs mauvaises pratiques et leurs conseils, encore pires. D'autre part, c'est également une erreur de penser qu'une telle chose puisse être réalisée sans avoir une connaissance claire et même spécifique, si on veut, de ce que l'on a l'intention de faire.

La Logosophie, en donnant les bases et en enseignant, par la technique et la pratique, le moyen le plus efficace et unique, on peut le dire, de réaliser une véritable dépassement intégral, protège, précisément, ceux qui appliquent ces connaissances de la réalisation de tels écarts ; et, en établissant comme norme fondamentale un réajustement progressif de la vie, en ce qui concerne l'usage que l'on en faisait et sa conduite, elle met en évidence la juste appréciation des valeurs mises en jeu tout en préparant l'intelligence à une activité qui exige chaque jour plus de précision et d'attention. Les conditions humaines ainsi mises au service de l'œuvre interne que l'être souhaite mener à bien peuvent apporter des bénéfices insoupçonnés.

L'évolution consciente commence à partir du moment où on entreprend ce travail et où on observe la progression promue par l'effort constant grâce à de hautes et nobles aspirations.

Rien ne se fait brusquement et la logique conseille de se situer toujours sur un plan de bon sens qui rende impossible toute tendance éloignant la raison de sa fonction stricte d'équité.

Certains ne le comprennent pas ainsi, à en juger par la conduite divergente qu'ils adoptent au détriment de leurs propres nécessités psychologiques et morales. Les inclinations fortement enracinées sont souvent la cause de l'échec de nombreuses personnes dans leurs

objectifs de dépassement effectif. Il est indispensable de procéder patiemment à leur destruction, afin de ne pas nuire aux bourgeons du nouvel arbre humain greffé à l'aide de l'exemple et des leçons de ceux qui ont donné les meilleurs fruits à l'humanité.

Nous concluons en rappelant le principe logosohique qui conseille le plus grand sérieux et la plus grande sagesse lorsque l'on marche sur le seuil du savoir, si on ne veut pas trébucher fréquemment sur des difficultés qui peuvent parfois s'avérer insurmontables.

LA SUSCEPTIBILITÉ

États du tempérament – perturbations psychologiques causées par des actions réflexes



Dans l'étude que nous allons présenter, la recherche logosophique a découvert un nombre infini de cas similaires qui se sont répétés chez de nombreuses personnes, en fonction de l'intensité des réactions provoquées par certains états du tempérament.

Il est bien connu que quand l'être est tranquille et en paix avec sa conscience, il est en soi tolérant. Ce même calme, circonstanciel si on veut, lui fait extérioriser une certaine douceur, qui l'amène à pardonner généreusement les erreurs et même les abus de confiance liés à des plaisanteries et blagues qui ne sont pas toujours de très bon goût.

Néanmoins, il semblerait que tout ceci laisse en lui un sédiment corrosif qui commence à faire apparaître, faiblement d'abord, puis avec une certaine persistance, un malaise interne présentant par la suite toutes les caractéristiques de l'un de ces états du tempérament. Il passe ainsi rapidement, sans aucune cause apparente qui puisse le justifier, de l'état paisible que nous avons décrit à celui de l'intolérance et de l'irascibilité. La sympathie que, dans ses bons moments, il inspirait à ses semblables, se transforme en méfiance, et il se montre alors plutôt comme un être antipathique.

C'est ainsi qu'est apparu en lui ce que l'on appelle la susceptibilité.

Rien ne prédispose davantage aux altérations du tempérament que la susceptibilité, et rien n'incite autant qu'elle à la réalisation d'erreurs d'appréciation et de jugement, que nous regrettons ensuite avec beaucoup de peine. La susceptibilité sera d'autant plus importante que le lien ou l'affection qui nous unit spirituellement ou moralement à notre proche est grand.

Elle envahit tout d'abord la raison, comme si elle l'enivrait de « vinaigre aromatique ». Pour l'être qui se retrouve dans cet état, tout est fait dans le but de le contrarier ou de le mettre en colère. L'amour-propre, jusqu'à présent réduit à son niveau indispensable pour permettre la cohabitation avec les autres personnes, gonfle au maximum. L'être se place alors petit à petit, de manière insensible, dans une position de plus en plus inaccessible, comme si d'un coup, ou, tout du moins, avec une extraordinaire rapidité, il aurait gravi des échelons dans la hiérarchie qu'il prétend faire respecter.

Cependant, étant donné que personne ne voue de culte à quelque chose qui n'existe pas pour sa raison ou ses sentiments, une telle attitude, logique chez ceux qui n'ont pas remarqué ces postures psychologiques, entraîne un énervement progressif ; un ressentiment qui s'agrandit de jour en jour, tant que rien d'imprévisible ne secoue fortement cet état dans lequel, avec une facilité surprenante, l'ordre des pensées se retrouve subverti et l'être subit des attaques constantes de bêtise.

Combien d'amitiés loyales et sincères ont été perdues à cause de la susceptibilité ? Combien de regrets a-t-elle laissés dans son sillage ?

Nous pouvons ainsi facilement déduire de ce que nous venons d'exposer que l'état de susceptibilité doit être assimilé à celui de la convalescence. Dans les deux cas, la faiblesse prédispose à réagir pour le moindre motif, si les prescriptions données, dans ces circonstances, au patient ne sont pas suivies ; une situation qui n'existe pas quand on est en bonne santé.

La susceptibilité représente également, dans beaucoup de cas, une sorte de convalescence psychologique. Nous avons vu fréquemment, par exemple, que suite à un état de ressentiment entre des amis ou parents, même après la réconciliation, l'état d'âme reste pendant un temps sensible à une recrudescence de l'état antérieur, méfiant et soupçonneux, ce qui a fait échouer plus d'une fois de nombreux efforts de rapprochement affectif ou spirituel.

D'autre part, la susceptibilité apparaît, comme nous l'avons vu au début de cet article, soudainement, comme un élément perturbateur de la bonne harmonie. Prenons l'exemple de deux amis habitués à échanger des plaisanteries, ils les acceptent de bon cœur et tolèrent de nombreuses gênes avec la plus grande bienveillance. Puis, suite à un

incident sans aucune importance, brusquement tout type de tolérance et de complaisance disparaît, et l'un ou l'autre exige immédiatement de son ami un respect et des égards empêchant la poursuite de cette relation amicale et insouciant qu'ils cultivaient.

C'est alors que, après l'incident qui les a séparés, on remarque l'apparition de la susceptibilité qui fait voir à celui qui se sent le plus offusqué une double intention dans tous les mots, gestes et attitudes de l'autre.

Dans cet état, l'être est si susceptible que nous avons l'impression que jusqu'à l'air même l'offense et lui porte atteinte. Nous avons déjà vu de nombreuses personnes vociférer quand le vent emporte leur chapeau, comme s'il l'avait fait dans l'intention de les importuner, ou quand il ferme la porte d'un coup au moment précis où elles avaient l'intention de la traverser, ou quand un tourbillon d'air dépose sur un vêtement neuf un tas de feuilles sèches pleines de terre.

Une personne sous l'emprise de la susceptibilité s'imagine beaucoup de choses, comme on le dit communément. Dans toutes les conversations auxquelles elle participe, elle trouve des allusions qui l'exaspèrent ; elle prend tout ce qu'elle entend pour elle, comme si ses semblables n'avaient rien d'autre à faire que de s'occuper d'elle.

Dans ces conditions, on fait beaucoup de choses qui, directement ou indirectement, blessent ou offensent d'autres personnes ; mais celui qui se conduit ainsi ne pense jamais que c'est lui, justement, qui crée les conditions pour que l'on qualifie, directement ou indirectement, sa conduite d'inexplicable.

Il arrive que l'être susceptible le soit tellement qu'il devient presque intraitable. De plus, celui qui se trouve dans cet état ne comprend pas que les autres, en commençant par ses propres amis, lui ôtent la confiance qu'ils lui avaient accordée auparavant. Et ils la retirent, précisément, parce que, à partir du moment où il a adopté, volontairement ou involontairement, ces manières ou attitudes discordantes, il est devenu un être distinct de celui qu'ils avaient l'habitude de fréquenter avec familiarité.

La susceptibilité est très proche de la bêtise. Personne ne peut offrir l'hommage d'une amitié sincère à une personne qui, après s'en être réclamée, perd tout bon sens.

Cela dit, si chacun se rendait compte de la façon dont ces états de susceptibilité – généralement dus au tempérament – peuvent nuire à l'image que les autres ont de lui, il est certain qu'il essaierait d'éviter d'être considéré différemment de la manière dont il le mérite compte tenu de ses conditions personnelles.

Étant donné, donc, l'anomalie psychologique que représente la susceptibilité dans l'étude que nous venons de réaliser, nous pensons que celui qui lit ces lignes fera de son mieux pour ne pas offrir aux autres une caractéristique aussi remplie de soupçons, uniquement capable de provoquer des mécontentements et contrariétés qu'il est préférable d'éviter.

LE DESPOTISME

Étude critique de l'intempérance humaine



Ceux qui étudient de manière approfondie la psychologie humaine savent déjà que le germe du despotisme cherche à se manifester chez l'homme dès ses premiers jours, c'est-à-dire, à partir du moment où il balbutie à peine ses premiers mots. L'excès d'affection et de tolérance que, même avec ses faibles moyens, il remarque chez ses parents et sa famille lui fait éprouver du plaisir à imposer ses exigences, chaque jour plus extrêmes, jusqu'à ce qu'elles deviennent des caprices qui finissent par être intolérables.

Mais il est vrai que si nous prenons l'exemple d'enfants ayant reçu une éducation plus ou moins rigide, chez lesquels une telle tendance a été combattue, presque avec rigueur, nous observerons également que ce despotisme inné reste en latence, en attendant le moment propice pour se manifester.

Si nous suivons la ligne ascendante, depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse, nous trouverons des jeunes qui essaient d'imposer à leurs amis ce qui, selon eux, est supérieur à ce qu'ils pensent, qu'il s'agisse d'idées, de jugements ou de critiques sur des études ou professeurs.

Nous arrivons ainsi à l'homme qui entre dans la vie, étranger à tout ce qu'elle signifiera pour lui dans sa conduite future et qui ne voit pas du tout venir, bien entendu, tous les coups, tromperies et revers que lui infligera l'adversité, toujours à l'affût et jamais inactive.

Il arrive par conséquent que la créature humaine pénètre dans le monde où elle doit forger son destin sans autre défense que sa candeur et ses nécessités, lesquelles, justement, apaisent l'esprit et aiguillonnent l'ingéniosité pour contrer les assauts de l'infortune.

Il est étrange d'observer que, chaque coup que l'être reçoit à cause de sa négligence, chaque secousse que son âme expérimente en raison de son manque de prévision et d'attention stimulent encore davantage ses désirs de revanche, c'est-à-dire, de devenir un despote ou, en d'autres mots, la même adversité pour frapper à son tour ses semblables et s'acharner sur eux. C'est la pensée même de l'étudiant qui désire secrètement devenir professeur pour déclarer à ses élèves qu'ils ont échoué, non pas par justice, mais pour le plaisir de faire ressentir aux autres les angoisses qu'il a expérimentées et qui sont dues, en général, à ses fautes et à son incapacité. Elle se manifeste également chez l'employé qui rêve d'être chef pour exercer son autorité de manière despotique en faisant ce qu'il a tant de fois réprouvé, ainsi que dans toutes les sphères comprenant une hiérarchie. Il est logique que cette tendance exaltée monte en recrudescence également dans le domaine de la politique, où chaque aspirant aux hautes fonctions publiques porte déjà en lui le virus du despotisme.

C'est peut-être pour cette raison que l'on élit toujours un citoyen d'âge mûr pour régir le destin d'un pays, car on espère que cette tendance s'est endormie, même s'il arrive souvent que les collaborateurs entourant l'élu l'avivent ou l'exercent eux-mêmes dès que l'occasion se présente.

Néanmoins, grâce à son propre esprit de conservation et d'initiative, une autre tendance apparaît chez l'homme : celle qui concentre ses efforts dans la poursuite d'idéaux de liberté. Voici les deux tendances opposées qui, durant des siècles, ont été les protagonistes des plus grandes luttes que l'espèce humaine ait dû livrer.

De nos jours, face aux courants puissants du despotisme qui se sont si bien développés en Europe, se dressent les forces de la liberté non moins gigantesques, dans un duel à mort sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Par exemple, nous avons vu comment les gouvernements et peuples ont réagi en condamnant de manière claire et formelle le despotisme, la tyrannie et l'agression ; nous avons vu avec quelle ferveur des institutions respectables regroupant des milliers voire des millions d'âmes ont protesté et nous avons vu également, à l'instar des eaux déchaînées par la tempête qui se retirent des terres inondées, s'apaiser la furie des passions humaines quand les faits ont franchi la limite de tolérance du monde.

En effet, le caractère arbitraire des pouvoirs omnipotents ne conduit jamais les peuples à la grandeur et à l'union. Il est bien connu que le despote est idiot par excellence et fait de sa raison la seule lumière qui juge et châtie sans appel. Il n'admet aucune critique ni contradiction de qui que ce soit ; c'est pour cette raison qu'un despote entraîne généralement un retour quelques siècles en arrière, avec la perte des progrès accomplis par la civilisation.

Dans ces heures d'épreuve, nous pouvons observer de nombreuses choses très intéressantes pour nos futures études, car l'enseignement logosophique, qui n'a rien à voir avec ceux qui font de leur foi une devise d'absolutisme despotique, prend en considération tous les points d'étude pouvant concerner l'homme, en l'aidant à cultiver son esprit dans un objectif de dépassement. Les droits si précieux permettant à chaque être libre de consacrer son temps à l'élimination de ses défauts et à la découverte de hautes vérités de la connaissance afin d'être utile et efficace à la société dont il fait partie intégrante et dont il est inséparable, ne doivent jamais être rognés si on souhaite conserver la pureté des manifestations de l'esprit individuel, qui sont, en définitive, des expressions culminant dans l'œuvre commune d'élévation et de progrès humains.

LA VÉRITÉ SUR LE MOT POUVOIR

Concept logosophique



Selon l'acception courante, considérée comme le sens commun, on attribue à ce mot la prérogative de la domination. Ainsi, par exemple, quand on le mentionne, on l'associe ou on le relie automatiquement à l'idée de commandement. Dans notre pays, on désigne les plus hautes autorités par le terme de pouvoir exécutif, sachant qu'il existe également le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire, lesquels, même s'ils représentent des champs de domination différents, ont des facultés limitées ou restreintes par le caractère quasi absolu du premier. Apparaissent ensuite le pouvoir militaire et le pouvoir économique, tous deux étant, comme les précédents, assujettis au pouvoir exécutif. Enfin, se trouve le pouvoir constitué par les forces morales, auquel il faut avoir recours en dernière instance, comme nous l'avons vu dans le cas des nations qui ont connu la guerre actuelle, car soit elles avaient perdu les autres pouvoirs, soit ceux-ci étaient affaiblis de manière alarmante.

Nous avons ainsi présenté l'usage courant du mot pouvoir. Nous allons maintenant examiner ce que le jugement commun, par le biais d'une consultation individuelle, semble considérer comme applicable à sa propre conduite.

Les personnes qui étudient et sont intelligentes perçoivent, dans leur préparation, les signes évidents de leur amélioration intellectuelle et morale ; celle-ci leur permet de faire face à la vie, avec des avantages indéniables sur ceux qui, peu enclins à l'étude et avec de faibles capacités mentales, se retrouvent dans l'impossibilité d'agir de manière efficace et, par conséquent, risquent de gaspiller leurs possibilités de triompher dans chaque entreprise qu'ils pourraient mettre en œuvre. Dans le premier cas, l'homme sent qu'il peut se suffire à lui-même, que sa capacité lui permet

d'aborder avec succès la vie ; et même s'il l'ignore, il n'en est pas moins pour autant certain qu'agit en son sein un agent générateur de puissance qui, même à une échelle infime, lui fait expérimenter une sensation d'assurance et de confiance, tout en ayant la certitude qu'il peut réaliser, avec les avantages décrits, les objectifs animant son esprit. Dans le deuxième cas, l'impuissance est manifeste : l'homme se rend compte qu'il ne peut pas réaliser ce que d'autres peuvent faire.

Le commerçant débutant, fréquemment, connaît des moments de faiblesse face aux situations créées par sa propre inexpérience. Il n'arrive à surmonter cette dernière que lorsque, grâce à ses observations nécessaires, il découvre des détails et prend connaissance de façons d'agir qui acquièrent une importance fondamentale lorsqu'ils sont pris en compte dans ses futures affaires au sein de ce qui devient petit à petit sa spécialité : le commerce.

N'avons-nous pas remarqué souvent qu'un jugement bien exercé rapporte autant de bénéfices que le capital même ? L'expert financier ne possède-t-il pas un contrôle apparemment privilégié sur les fortunes qu'il gère ? L'employé qui, grâce à ses qualités, devance ses collègues jusqu'à obtenir en peu de temps le poste de chef, ne montre-t-il pas qu'il possède de meilleures ressources mentales et morales ? Et, en général, tous ceux qui présentent un cadre de compréhension plus fécond que la moyenne ne se trouvent-ils pas dans une meilleure situation en raison de la différence de leurs conditions (éducation, culture, etc.) ?

Il aura facilement été possible de comprendre à travers cet exposé que l'essence du pouvoir est la connaissance ; nous faisons référence au véritable pouvoir, et non pas au faux transformé en omnipotent, arbitraire et absolu, qui pervertit le concept d'autorité et plonge le sentiment de dignité humaine dans la boue. Ce faux pouvoir est, justement, celui qui séduit la majorité des hommes : commander avec toute la rudesse du despote, du libertin et du sanguinaire ; se faire obéir par tous et intensifier le plaisir diabolique en obligeant les personnes qui, dans tous les sens du terme, se trouvent au-dessus de leur condition à se soumettre. Voici les manifestations les plus honteuses de l'égoïsme, de l'égotisme et des désirs sinistres d'humilier le semblable jusqu'aux expressions les plus aiguës de la raillerie ; voici en quoi consiste le souhait de beaucoup de gens qui recherchent partout « les pouvoirs » leur permettant, par miracle, d'occuper ces positions si convoitées.

Par chance, il semblerait que seulement dans des cas exceptionnels les hauts desseins consentent aux prétentions de ces malheureux qui portent dans leurs entrailles le stigmate de l'horreur. Ce sont ceux présents dans les peuples qui doivent être châtiés pour leur dépravation.

L'absolutisme du tyran y trouve un champ propice pour exercer toutes les fonctions de ses inclinations perverses. Et pourquoi ne saisirait-il pas cette opportunité si tentante, pourquoi n'aurait-il pas l'ambition la plus développée et pourquoi ne serait-il pas le plus déplorable, misérable et téméraire si le peuple même a déjà succombé à l'influence néfaste de l'ébriété concupiscente ? Peut-on être surpris qu'un tel individu assume ainsi la direction d'un pays qui, dans une décadence manifeste, a perdu tout sens moral, et qui montre, sans aucun scrupule, l'abîme de ses passions comme s'il s'agissait d'un cratère ouvert dans les entrailles du monde, par lequel sortent les déformations les plus effrayantes de l'intelligence mélangées avec les conséquences de son état d'ivresse psychique ? Ce tyran est celui qui préside, par la suite, à ses dépens, le dernier instant, toujours suprême, dans lequel resuscitent les fibres endormies de l'âme et le genre humain réclame, empreint d'une ferveur de dépassement élevée, la place de respect et d'affection qu'il a occupée au sein de son espèce et que, dans son inconscience, il avait abandonnée. Après avoir expérimenté les malheurs de l'obscurité et avoir succombé aux tentations des faux reflets de la perversion, le fils prodigue réintègre la grande famille humaine qui a reçu la lumière de Dieu.

Nous avons esquissé jusqu'ici à grands traits ce qu'il est possible de comprendre communément sur le mot pouvoir dans sa relation intime et directe avec les ambitions de l'homme. Nous allons par la suite exposer la conception logosophique du pouvoir, tel que devrait l'envisager l'intelligence humaine dans sa conception la plus ample et claire.

Pour la Logosophie, le pouvoir est inséparable de la connaissance. Cette dernière, quel que soit son niveau, est une expression de pouvoir et, en tant que telle, la manifestation d'une force. La force résume la vie dans ses trois caractères essentiels : physique, moral et spirituel. La force morale et la force spirituelle résident dans la conscience ; la force physique peut être considérée comme une force brute même si elle peut être intelligemment entraînée.

Le pouvoir, le grand et véritable pouvoir qui rend possible l'existence des autres en tant que puissances auxiliaires de l'entendement, l'unique,

l'insurpassable et éternel, est celui qui dessine dans l'âme les traits sublimes de sa grandeur, et c'est, en définitive, celui qui se forge dans les grands arcanes de la connaissance.

L'un des premiers pouvoirs que l'homme doit cultiver est celui de la réflexion. C'est celui-ci qui, par son action d'équilibre et de modération, assure l'efficacité des autres. Il conduit à examiner sans mesquinerie les propres agissements, à corriger les défauts et erreurs ainsi qu'à améliorer la conduite dès que nécessaire. Il amène les pensées sur le sentier de la sagesse et du bon sens, en faisant en sorte que celles-ci définissent leurs portées dans la pratique, dans ce qui est faisable et réalisable, ce qui permet, en les éloignant discrètement de la fiction, de l'illusion et de l'abstrait, d'obtenir le très grand bénéfice, indubitablement, de ne pas décevoir la confiance propre ni les espoirs fondés sur elles.

Le pouvoir de la réflexion freine les actions impétueuses et les légèretés, toujours arbitraires, parce que celles-ci se produisent en marge de la raison et, par conséquent, de tout jugement serein. Il possède en outre la vertu de rendre l'homme prudent dans ses résolutions et conscient de ses responsabilités.

Quand l'homme a-t-il pu ressentir un plus grand bonheur que dans l'instant où il a su qu'il pouvait faire ceci ou cela avec la connaissance de ce qu'il veut faire ? Il arrive souvent que cette connaissance soit possédée à moitié, mais si celui qui l'emploie sait profiter des éléments apportés par l'expérience, il parviendra, avec un peu de retard, mais il parviendra à atteindre l'objectif recherché.

La pénétration, sous les auspices et avec l'aide de la volonté, en s'individualisant dans l'observation et la perception, représente un autre pouvoir de valeur indéniable. L'observation aplanit et facilite le chemin de la perception ; mais celles-ci doivent participer à un seul et unique résultat : la certitude. Si ces deux facultés sont entraînées de manière convenable dans un exercice constant et méthodique, elles ouvriront au service de l'intelligence la voie de communication la plus directe avec les points visés.

Le pouvoir de pénétration reçoit la grâce de sa force de l'immanence même de la connaissance agissant comme agent causal. Personne d'esprit sain ne partirait en mer sans s'être d'abord préparé au voyage et

sans connaître son objectif. On ne pénètre pas non plus dans la forêt vierge sans d'abord savoir comme il faut y entrer, qu'est-ce qu'il faut y faire et comment il faut se protéger des dangers qui nous y guettent.

Il doit toujours exister une cause qui oriente la direction de nos pensées.

Un ingénieur pénétrera avec beaucoup plus de facilité que les autres dans les secrets d'un pont ou d'une machine, parce que sa pénétration bénéficie de la participation des nombreuses connaissances techniques qu'il possède. Tous ceux qui ont cultivé une spécialité profitent des mêmes avantages.

Sur le terrain de la psychologie, la situation est identique, à la différence, et il faut en apprécier l'importance fondamentale, que les connaissances nécessaires sont d'un autre type. Il est nécessaire de savoir ici et de savoir beaucoup ; nous faisons référence au changement de hiérarchie que connaît la pénétration quand elle devient un pouvoir. Et elle en est un car elle permet à celui qui s'est mis en condition de l'exercer de pénétrer dans les recoins les plus inaccessibles de la mente humaine, là où les autres ne peuvent aller.

Nous pourrions parler encore longtemps si nous voulions traiter dans ce travail des nombreux pouvoirs se trouvant à la portée des possibilités humaines, mais nous reviendrons sur ce thème, car nous connaissons bien l'intérêt tout particulier qu'il éveille chez nos lecteurs.

Nous nous permettons néanmoins d'ajouter que toute force est fidèle à son origine et que son pouvoir consiste en l'unité de son volume. Quand on essaie de dénaturer son caractère et son essence, la force entre dans une franche décomposition, entraînant le chaos là où devraient exister la raison et la vie.

CE QUE LA LOGOSOPHIE NOMME CHAMP EXPÉRIMENTAL



Avec bonne foi, en général, et nous le définissons ainsi pour exclure d'un coup ceux qui le font en étalant leur science et avec une mauvaise intention, les gens ont compris de manière erronée, voire même déformée, le sens juste que la Logosophie a attribué à l'expression champ expérimental, dont le concept, pour son application pratique, doit être unique et incontestable.

Beaucoup ont cru que lorsqu'il est fait référence au champ expérimental et aux expériences nécessaires pour un véritable processus d'évolution consciente, ces expressions correspondaient à des phénomènes ou pratiques d'un autre genre, comme ceux dont ont tant abusé les fanatiques du spiritisme et les menteurs adeptes de ce que l'on nomme occultisme. Dans les mains de gens sans scrupules, ignorants et prétentieux, le phénoménisme se déforme, se dénature et se transforme en supercherie ; dans les mains de la science officielle, il prend une autre forme et s'étudie sous le contrôle rigoureux du procédé logique afin qu'il n'échappe pas à la réalité que l'on souhaite explorer.

Dans le champ expérimental de la Logosophie, éminemment scientifique, il n'y a pas de place pour les préoccupations d'ordre phénoménal, dont nous venons de parler ; et bien plus encore, il est formellement interdit au disciple et à tous ceux qui cultivent l'enseignement logosophique d'avoir la moindre pensée à ce sujet. Cela ne veut pas dire que les phénomènes appelés naturels, tels que les phénomènes biologiques, psychologiques, etc. n'ont pas une importance spéciale pour le chercheur logosophique qui s'emploie à déterminer logosophiquement leurs causes et ce qui a de la valeur à des fins d'investigation.

La Logosophie nomme champ expérimental la vie même et tout environnement que chacun fréquente, étant donné qu'il ne faut rejeter

aucune occasion d'exercer l'observation et l'investigation propres. Tout ce qui existe et prend contact avec la conscience doit constituer un motif d'étude sereine et discrète. Les conclusions auxquelles on parvient par ce biais servent ensuite de base pour d'autres observations plus importantes. Les connaissances se cultivent par le biais de l'application de l'entendement, avec l'intervention directe de la raison, dans les processus de compréhension et d'assimilation du fruit mental que l'on souhaite intégrer au patrimoine personnel ; mais, à cet effet, afin qu'une telle pratique puisse se réaliser en tant qu'objectif supérieur et sans les inconvénients de l'inexpérience, la Logosophie institue, précisément, comme base inamovible de ses fondements et principes, l'expérience personnelle, afin que se vérifie dans la conscience la conclusion finale : la connaissance.

Cette science invite chaque être humain à réaliser une étude complète de sa psychologie. Mais, comprenez bien, nous avons dit une étude complète : caractère, tendances, pensées, qualités ainsi que tout ce qui, directement ou indirectement, entre dans le jeu des facultés et concerne les états de l'esprit.

L'expérience dans le champ personnel commence à partir du moment où l'être célèbre sa première rencontre avec la propre réalité. Généralement, les humains sont très généreux dans l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, au point qu'il n'est pas difficile d'observer sur les visages de ceux qui ont été trop loin dans leur appréciation leur surprise face à la piètre opinion que les autres ont en général de leur personne.

La préparation logosophique sur la connaissance du monde mental est indispensable aux fins de perfectionnement humain. Mais, ne croyez pas que ce monde mental auquel nous faisons référence est une abstraction ou quelque chose qui relève du domaine de la métaphysique. Il n'est rien de tout cela ; tout au contraire, il est si proche de nous et tant à notre portée que nous agissons et participons à tout mouvement intelligent ayant lieu au sein de ce monde. C'est le monde des idées, des pensées, de la raison, de l'intelligence et du jugement. Ni l'âme qui vit, ni la vie qui palpite dans chaque cellule de la Création ne peuvent en être exclues.

Quand l'homme apprend à connaître ses pensées, il expérimente immédiatement les premiers symptômes du développement psychique, en fonction de ses facultés et sous le contrôle de la conscience. Nous

disons « sous le contrôle de la conscience » parce que c'est uniquement à cet instant qu'il commence à être véritablement conscient de ce qu'est sa vie, alors qu'il individualise les pensées ayant exercé la plus grande influence au cours de son existence et qu'il examine avec attention chacune d'entre elles ; un processus lui permettant de découvrir avec un discernement clair le rôle que, en particulier, elles ont joué dans les événements survenus et dans les épisodes, agréables ou désagréables, qu'il a pu vivre. C'est à ce moment qu'il se rend compte pour la première fois qu'il existe une réalité à laquelle il était resté étranger et qu'il expérimente, par une réaction naturelle, les bénéfices de cette connaissance.

Il effectue alors une étude rigoureuse et sereine des pensées, en classant certaines parmi les bonnes et utiles et d'autres parmi les mauvaises et inutiles. Il recherche la collaboration de celles qui lui serviront avec la plus grande efficacité, tandis qu'il élimine celles pouvant nuire à sa propre conduite ou entraver le développement libre de ses facultés dans son effort de dépassement, et il organise sa vie sur des bases différentes, plus solides et disponibles.

Il est intéressant d'observer la série d'expériences par lesquelles l'être passe quand il se rend compte que, pendant beaucoup de temps, il a été le jouet de ses pensées ou, plutôt, des pensées qui régissaient sa mente et exerçaient, comme nous l'avons dit, une influence décisive sur son caractère. Nous ne voulons ni ne cherchons à diminuer les valeurs de l'intelligence, mais nous remarquons que l'homme est généralement un simple instrument d'entités mentales qui influencent sa volonté en occultant totalement sa raison. Toutefois, ce n'est pas le cas de celui qui possède un contrôle et une autorité sur ses pensées. Généralement, les personnes possédant une grande culture et une éducation approfondie ont toujours un bon nombre de pensées et d'idées à leur service ainsi qu'utilisent leur propre discernement, tout en continuant d'écouter le conseil des autres, qu'elles considèrent comme des éléments de jugement très intéressants pour leur comportement personnel.

Le champ expérimental est illimité pour les recherches de ce type. La richesse des éléments prodigués à l'entendement formé dans la discipline logosophique est telle qu'il faut être aveugle pour ne pas les voir. Néanmoins, il est indispensable de les voir et d'en profiter en les

sélectionnant constamment, afin de les réunir dans le patrimoine intime et d'en disposer au service de l'œuvre propre, qui représente la réalisation particulière des aspirations de l'homme.

Le genre d'expérimentations auquel nous faisons référence n'a pas encore été intégré dans les recherches de la science officielle. Même si nous sommes d'accord sur le fait que l'expérimentation biologique, à l'instar de celle qui concerne la psychologie commune, doit être effectuée dans des corps étrangers, en procédant tout d'abord aux essais sur des animaux, puis sur des malades, parmi tous ceux qui fréquentent les hôpitaux, la situation est différente, nous l'affirmons haut et fort, dans le champ fécond de l'expérience interne, laquelle répond, nous le répétons, aux exigences d'un véritable processus d'évolution consciente.

Dans ce cas, la parole possède l'intelligence de l'acte qui promeut l'intervention directe de la raison, afin de juger la vérité expérimentée à l'aune de la valeur de la connaissance que représente l'expérience, dans laquelle le chercheur doit devenir un expérimentateur volontaire. C'est également dans l'observation de l'expérience d'autrui que l'on peut recueillir d'abondantes connaissances d'une valeur indiscutable, car tout doit contribuer à un même objectif : se remplir de connaissances pour rendre possible et amener à la réalité la transformation souhaitée, en devenant l'un des plus purs interprètes de la grande pensée qui anime la raison d'être de l'existence universelle.

LA PATIENCE COMME FACTEUR DE RÉUSSITE



Personne n'ignore que le tempérament humain est en soi impatient. Il s'agit même de l'une des déficiences de caractère qui empêchent l'homme de mener à bien ses meilleurs objectifs d'amélioration.

Il est nécessaire de comprendre que la patience, considérée comme un facteur de réussite dans les emplois utiles de l'effort, ne doit pas se limiter dans son expression dynamique quand on souhaite obtenir par son biais ce qu'exige chaque circonstance comme tribut de temps. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas assimiler la patience à une vertu quand elle se présente sous la forme de la passivité. La patience inactive ne conduit à rien, car elle est dépourvue du souffle causal qui anime cette vertu. Conçue comme une force, la patience doit créer le stimulant du pouvoir sur la résistance de l'obstacle.

Celui qui se recroqueville sous l'impression d'impuissance et de découragement annihile, sans le savoir, ses propres forces. Dans ces conditions, la lutte devient dure et il arrive fréquemment que l'homme tombe vaincu et se plonge dans le désespoir le plus complet. C'est ce qui attend les impatientes, ceux qui n'ont pas su coordonner leurs forces internes pour faire face à l'adversité, qui offre à chaque instant un nouveau terrain de lutte.

Nous avons dit que la patience doit être active, et nous ajouterons à cela que pour qu'elle soit active, il est nécessaire qu'un ordre soit établi dans le contrôle des réalisations, étant donné que la création d'un plan doit être suivie de la conduite patiente et intelligente de l'effort. La patience doit accompagner l'être jusqu'au résultat final, car elle doit être la force active qui soutient l'engagement jusqu'à son accomplissement.

La patience passive est celle dans laquelle l'être se limite à attendre que les choses se résolvent toutes seules, en espérant que la chance lui sourit

et que ce qui devrait être le fruit de l'effort et de la raison lui arrive comme récompense de sa constance à attendre sans rien faire.

Nous avons dit à une autre occasion que la patience crée l'intelligence du temps, sachant, bien entendu, que nous faisons référence à la patience de celui qui sait attendre. Il est indubitable que plus on comprend la valeur de la patience, plus on peut se servir du temps avec efficacité, en ayant une sérénité d'esprit que ne possède pas l'impatient.

Celui qui est patient, sous l'influence bénéfique de sa conscience, sait que rien n'est fini pour lui ; à l'inverse de ce qui se passe pour celui qui, avec son impatience, met fin à des choses qu'il ne devrait pas exclure de ses possibilités. En ce qui concerne le premier, chaque chose peut continuer, car il existe pour sa raison tout le temps nécessaire à l'accomplissement de son objectif : le résultat souhaité ; ce n'est pas le cas pour le second, chez qui cesse toute continuité.

En effet, et on peut dire que c'est un secret digne d'être pris en compte, les meilleurs succès que l'homme a pu avoir dans la conquête du bien sont dus à cette patience active mise en évidence dans sa persévérance, son travail ininterrompu, son dévouement ainsi qu'à cette foi consciente qui s'enracine petit à petit dans l'âme grâce à ses propres constatations.

On déduit de ces considérations que l'un des grands défauts de l'homme est son inconséquence. Plutôt que de rechercher un développement ferme et significatif de ses facultés, il se préoccupe de mille choses puérides, en montrant ainsi le peu de valeur qu'il attribue à sa propre vie. Ce type de personnes est celui qui préfère suivre ses impulsions instinctives à la poursuite des lumières fallacieuses de l'irréalité.

C'est avec raison que l'on pourrait inclure dans l'art d'enseigner les normes supérieures de conduite, de patience compatissante, car, à la tâche ardue qu'il implique, s'ajoute un sentiment naturel de tolérance et de commisération.

Le jour où se déchirera le voile de cette énigme qui maintient l'humanité dans l'ignorance de ce qu'elle pourrait être plus tard, on aura effectué le pas définitif de la transition vers une espèce supérieure au genre humain dans sa configuration psychologique et mentale.

LA CONFIANCE DANS SON EXPRESSION ÉTHIQUE



Du point de vue de son expression éthique, la confiance est le terrain moral qui, en partant de notre intimité, s'étend jusqu'à entourer ce qui forme l'ensemble de notre être. Par conséquent, l'esprit, l'âme, la mente et le corps se retrouvent imprégnés de cette essence morale qui constitue, en résumé, le fond caractéristique de toute individualité.

En tempérant l'état d'âme avec l'expérience et en jugeant les valeurs de l'intelligence dans des actions sans équivoque, nous gagnons la confiance en nous-mêmes. Il est nécessaire de percevoir avec une stricte netteté notre propre manière d'être et de préparer notre connaissance aux exigences de l'effort. En un mot : il faut atteindre, à un degré maximum, la certitude d'être capables d'effectuer ce que nous pouvons faire.

La confiance en soi-même doit être le fruit d'une estimation juste ; le culte des conditions et de la capacité sans tomber dans un narcissisme nocif.

La confiance qu'inspire l'amitié sincère, similaire à celle de la famille, se base sur la réciprocité de l'affection et de la connaissance personnelle. De la simple connaissance au véritable ami, il existe toute une échelle de degrés concernant le lien qui rapproche les gens ; un lien susceptible de se modifier pour n'importe quelle raison, alors que l'on ne manifeste pas de l'estime et de la considération comme une affirmation de l'opinion que chacun a de l'autre. La confiance est, ainsi, le produit d'une garantie morale que chacun s'accorde.

La situation est mauvaise quand on déforme ou dénature le fond noble et sain de tout ce qu'englobe le mot confiance. C'est de là que surgissent les abus qui affectent tant la dignité et l'intégrité humaines, outre les préjudices qu'ils entraînent généralement.

On observe très fréquemment des personnes qui, sans aucun égard, s'arrogent une confiance qu'on est loin de leur attribuer. C'est un aspect

de la psychologie humaine qui ne cesse de nous étonner. On constate, en général, cette tendance, qui provoque souvent des incidents désagréables, chez les êtres possédant peu de culture ou d'éducation. Il arrive également que des personnes commettent un abus de confiance parce qu'elles en ont eu l'occasion.

On remarque aussi souvent que, parmi deux personnes de positions sociales différentes, la personne supérieure, à certaines occasions et dans un esprit de camaraderie, se rend facilement accessible, en confondant sa position hiérarchique avec celle de la personne inférieure, de bonne foi, ce qui ne permet pas à cette dernière de faire usage de cette confiance éventuelle qui lui a été accordée. Pour la personne inférieure, celui qui est plus haut dans la hiérarchie doit toujours être considéré comme tel ; elle doit toujours conserver du respect et de la considération pour lui, si elle ne souhaite pas que la personne supérieure lui retire sa confiance, car il est bien connu que le fait d'en profiter envahit l'autorité de celui qui l'offre et provoque la réaction décrite. En revanche, lorsque la personne inférieure se comporte correctement et sait garder ses distances ainsi que faire en sorte que la personne supérieure garde une bonne opinion d'elle, elle est ensuite récompensée par l'amplitude des attributions qu'elle reçoit et l'augmentation de la confiance qui lui est accordée.

Il existe également des gens habitués à donner leur confiance avec une largesse apparente pour ensuite obtenir en rétribution celle de leur semblable. De terribles intentions se cachent généralement derrière une telle prodigalité et ceux qui acceptent un tel tempérament en accueillant une confiance en réalité étrangère à l'idiosyncrasie de celui qui la prodigue risquent d'être surpris par des exigences qu'ils ne pourront pas toujours satisfaire. Et, d'autant plus, il arrive parfois qu'ils se retrouvent, de manière naïve, embarqués dans des situations embarrassantes dont ils ne parviennent à s'échapper qu'avec beaucoup de difficultés et de mécontentement.

Indubitablement, la variété des aspects qui surgissent lors de l'approfondissement de cette étude sur la confiance dans ses formes éthiques est éminemment intéressante. C'est ce que nous voyons quand, par exemple, le blagueur, étant allé trop loin et n'ayant pas fait attention à observer les effets qu'il produit sur l'état d'âme de ses semblables, voit

que petit à petit on le reçoit avec méfiance parmi ses amis et demande alors qu'on ne l'exclut pas complètement. Ce type de blagueur blesse la sensibilité et dérange la pudeur commune.

Au contraire, la blague émise avec hauteur, délicatesse et des fins nobles est très agréable à l'esprit, car elle égaie l'atmosphère et transforme les réunions entre amis en une récréation spirituelle attrayante. La blague élevée, aimable et saine est acceptée par tous ; on l'apprécie et on la recherche même. C'est celle qu'il faut cultiver avec bon sens et, surtout, en sélectionnant les thèmes qui serviront de sujet.

Il est nécessaire pour l'homme d'être circonspect et fin dans ses agissements, afin que ceux-ci soient heureux ; et il est nécessaire pour lui d'être prudent et rigoureux dans les moyens d'observation et de réalisation de sa propre culture, afin de ne pas subir les conséquences inattendues qui portent atteinte à son image quand il ne sait pas se comporter dans sa vie de relation, c'est-à-dire, avec la société à laquelle il appartient et qu'il fréquente.

Voici un autre aspect de la confiance que la Logosophie utilise pour révéler les déficiences et mettre en avant une conduite qui élève et honore l'être, tout en étant une garantie de cohabitation harmonieuse et agréable.

La confiance qu'un peuple accorde à son dirigeant en centralisant chez une personne la volonté de tous est une preuve de morale publique, mais si elle est bafouée, cette même morale réagit et l'usurpateur perd la confiance de son peuple.

Nous ajouterons que la confiance, du point de vue de son expression éthique, doit représenter le fondement de toute organisation morale, politique et sociale.

L'INNOCENCE EN TANT QUE FACTEUR DE BIEN



S'il y a bien quelque chose qui reste avec beaucoup d'insistance dans l'âme de l'être au fur et à mesure que les années défilent sur le sentier de la vie, c'est le désir de conserver éternellement le parfum ineffable et frais de l'enfance ; nous faisons référence à la sublime candeur de l'enfance, où les images se gravent de façon incroyablement vive dans le cœur humain, avec une telle exubérance de nuances et de couleurs qu'un seul souvenir entraîne par la suite un nombre infini de réminiscences agréables et que nous nous attendrissons même devant la grâce de l'enfant dans ses premiers échanges avec le monde.

L'homme se conduit tant de fois comme un enfant et il lui est même agréable de revenir à ses bêtises de gamin, mais il oublie qu'il a perdu l'innocence et que de telles attitudes, même si elles montrent un état d'âme enjoué, ne rentrent pas dans le cadre des règles de conduite d'un homme mûr. De telles manifestations sembleraient inopportunes si on ne les considérait pas comme des imitations amusantes, tant qu'il s'agit de plaisanteries heureuses qui donnent à l'atmosphère une touche divertissante et joyeuse.

L'innocence, quand elle est vue et appréciée dans sa véritable signification, est l'une des expressions les plus significatives de la pureté. Lorsque l'être humain l'a perdue, peut-il la récupérer ? Nous n'irons pas trop loin en disant que oui, qu'il peut à nouveau l'incorporer en lui-même en tant que contenu essentiel de sa vie. Mais, pour cela, il ne faut pas chercher à tromper la loi qui, à cet effet, interviendra dans le processus de restauration.

Les premières contaminations qui se produisent à l'âge tendre de l'enfance et qui ont tant d'influence sur l'état d'âme, la morale et les instincts de l'être, ont lieu dans la mente. C'est dans la mente que

prennent forme et s'imposent les pensées qui, par la suite, influent considérablement sur le genre de vie que l'être choisit, à la grande satisfaction de celles-ci.

Il est facile de comprendre, par conséquent, que, pour éliminer toutes pensées nocives et impures, celles qui rongent l'entendement, il est nécessaire d'effectuer un nettoyage mental rigoureux. C'est primordial, fondamental, si on souhaite libérer petit à petit l'éclat diaphane de l'innocence.

Il est essentiel de savoir que l'innocence chez l'homme doit être le fruit d'une condition supérieure. La bonne intention, comme la bonne foi, l'altruisme, le sens du bien, du beau et du juste sont des signes caractéristiques de hauteur morale. C'est là qu'apparaît la candeur de tout le bon qu'il est possible de rassembler en tant que manifestation d'une vie gentille, aimable, douce et consciente de sa nature inoffensive et loyale. Et si vous aviez un doute à propos de cela, n'existe-t-il pas des êtres que personne n'oserait accuser d'avoir formulé ne serait-ce qu'une seule pensée ayant nui à un semblable ? Et ne peut-on pas dire, alors, qu'ils sont complètement innocents ?

On pourrait nous objecter que, dans d'autres aspects, ils ne le sont pas. Nous répondons alors : est-ce au moment où les yeux s'ouvrent à certaines duretés d'ordre instinctif, ce qui arrive généralement pendant l'adolescence, qu'il faut considérer qu'un être a perdu son innocence ? Ce serait une erreur d'affirmer cela, une erreur qui risque, si ce n'est pas déjà le cas, de se transformer en un concept chronique, déformé et dépourvu de toute valeur convaincante.

Étant donné que ce n'est pas le cas, on en arrive à la même conclusion que la Logosophie ; sans quoi, il faudrait admettre qu'il existe des chemins fermés aux possibilités humaines et que l'esprit humain n'a que peu ou aucune occasion, selon les situations, de reprendre le fil de son existence, de reconstruire la vie sur des bases et des caractères plus propices aux fins d'une évolution puissante et féconde, ainsi que de renouveler autant de fois que nécessaire l'entendement dans une révision totale des appréciations, jusqu'à atteindre les lignes définitives de la raison.

En constatant ainsi d'où provient ce concept complexe et erroné sur la perte de l'innocence, nous pouvons voir sans aucun effort qu'il est

possible d'y revenir, c'est-à-dire, de revenir à la pureté dans le fait de penser, de sentir et d'agir, et, nous ajouterons également, dans la relation que nous avons avec nous-mêmes. Et nous disons « avec nous-mêmes » parce qu'il faut savoir qu'il existe une vie de relation propre, une vie intime qui appartient de manière unique et particulière à chacun. C'est là, dans ce lien intime entre la conscience, le cœur et la mente, que nous nous trouvons face au jugement qui nous interroge et où chaque être décide de la nature et de la portée de ses décisions. C'est, justement, dans cette vie de relation propre qu'il faut cultiver la pureté fertilisante et active qui purifie le champ mental, en permettant la naissance des pensées les plus éminentes et fécondes, capables d'effectuer de véritables prodiges dans l'interne de l'être, comme de le conduire à des objectifs insoupçonnés de la connaissance.

Si la Vérité, mère de toutes les vérités, est une source inépuisable de pureté et de savoir, il est tout à fait logique que l'homme cherche à plonger sa conscience dans cette source et se remplisse de ce principe éternel qui inspire de la modération et de la douceur, si nécessaires au tempérament humain.

Combien de physionomies, en nettoyant la mente, se débarrassent de ces expressions de malice et combien de regards malicieux et intrigants deviennent inoffensifs, en dissipant la méfiance du prochain sous l'influence de pensées saines et élevées dont la cohabitation transforme la vie en de beaux exemples de bien ! Ces personnes deviennent ainsi invulnérables et grandissent devant la raillerie de l'idiot. Laissons ce dernier, qui ne sait pas distinguer le culte de l'inculte, le grand du petit, le savoir qui rend les êtres prudents de l'ignorance qui les rend imprudents. Laissons-le secouer la tête devant notre conduite et comprenons que, si nous contemplons l'état commun de l'humanité, l'homme a perdu son innocence mais conserve intacte sa naïveté.

OBSERVATIONS SCIENTIFIQUES SUR LA PSYCHOLOGIE HUMAINE



S'il y a bien quelque chose qui a causé beaucoup de soucis aux scientifiques dans leur tentative de démêler les problèmes présentés par l'ensemble de la nature humaine et qui a provoqué le plus de désarroi dans le domaine même de la science, c'est, sans aucun doute, tout ce qui touche à la psychologie humaine. Habitué par des normes solides et rigoureuses à schématiser, avec une vérification immédiate, tout effet qui rentre dans le champ scientifique, dans le but de suivre sa trace jusqu'à découvrir la cause, ils ont dû faire face, bien malgré eux, étant des matérialistes affirmés pour certains, et des abstentionnistes pour d'autres, à rien de moins qu'à une réalité inconnue ; celle-ci, cependant, étant réelle, les a laissés perplexes devant l'évidence de manifestations qui, tout comme dans le champ biologique, soulignent l'existence d'une multitude de variations et de différences nécessitant une étude et insufflant le besoin, impérieux si on veut, de les connaître, afin d'établir avec des jugements justes des conclusions précises sur le caractère et l'importance de la recherche psychologique.

Il est curieux d'observer la série d'analyses qui ont été effectuées pour explorer ce sujet, dans lequel rentrent, comme des parties intégrantes inéluctables de l'ensemble psychologique, la conscience, la raison, l'intelligence, la volonté, le cerveau, la pensée, l'âme, le système nerveux, (l'esprit ?), et toute la gamme de mentions typiques du lexique scientifique. Nous disons qu'il est curieux d'observer cette série d'analyses non seulement parce que les scientifiques ne se sont pas mis d'accord, mais également parce qu'il y a des raisons plus que suffisantes de penser qu'ils ont été de contradiction en contradiction au travers des opinions les plus répandues. J. Segons a publié à Paris, en 1930, un traité sur la psychologie dans lequel il érige en tant que principe fondamental l'unité psychophysiologique de la vie.

« Les activités spirituelle et corporelle, dit-il, expriment la même réalité, la même force fondamentale et sont les deux aspects homogènes d'une pensée identique qui cherche à s'extérioriser ».

Dans l'intégralité de son exposé à propos des problèmes qui affectent la psychologie humaine, il ne nous dit rien sur la mente, si ce n'est en la présentant comme une partie d'un ensemble de facultés, apparemment sous la forme d'une simple coïncidence différentielle ajustée à un lien psychique inséparable sans grandes fonctions.

Carrel, qui a si délibérément tenté de franchir les portes empêchant l'accès libre au plus profond de l'être dans son monde psychique complexe, a à peine réussi à obtenir un point de référence, douteux s'il en est, concernant le véritable rôle psychique de l'homme. Il déclare, avec une certaine déception, que « la civilisation n'a pas réussi à créer un environnement approprié aux activités mentales. La faible valeur intellectuelle et spirituelle de la majorité des êtres humains est due en grande partie aux déficiences de l'atmosphère psychologique. ».

L'auteur de « L'Homme cet inconnu » ne semble même pas avoir soupçonné la proximité des vérités fécondes que la Logosophie a petit à petit révélées à l'entendement humain. Il l'avoue en disant : « L'esprit n'est pas aussi robuste que le corps. La psychologie se trouve au même stade que la chirurgie quand les chirurgiens étaient barbiers. Les médecins sont absolument incapables de protéger la conscience contre ses ennemis inconnus. Les symptômes des maladies mentales et des différents types de faiblesse mentale ont bien été classifiés, mais on ignore totalement la nature de tels désordres. Il n'existe pas de techniques qui permettent d'exploiter le monde inconnu des cellules nerveuses, de leur association et de leurs fibres de projection, ainsi que des processus mentaux et cérébraux. Il n'a été possible d'éclaircir aucune des relations exactes entre les manifestations schizophréniques, par exemple, et les altérations structurelles du cortex cérébral. ».

Il n'y a donc rien qui montre chez Carrel la moindre notion de la connaissance de fond et de l'amplitude avec laquelle la Logosophie envisage l'étude de la psychologie humaine.

Le Dr Louis L. Thurstone, de l'Université de Chicago, autorité reconnue dans le domaine des tests mentaux, a annoncé tambour battant au monde scientifique en 1936 qu'il existe sept éléments primordiaux participant à la formation de l'intelligence humaine. Ces éléments, explique-t-il, pourraient remplacer les mesures actuelles de la mentalité et de l'âge mental. Thurstone a utilisé des statistiques

et formules mathématiques compliquées pendant quatre longues années de recherches opiniâtres, comme il l'indique dans la revue Science, afin d'identifier et de nommer ces sept « couleurs primaires de la personnalité » que, pour une explication plus claire, nous vous présentons ci-dessous :

« 1. Facilité numérique : il s'agit d'une capacité nécessaire au comptable et au mathématicien. Comme l'explique le Dr Thurstone : “ il ne faut pas s'étonner qu'elle soit considérée comme un facteur primaire car on observe très fréquemment des personnes qui sont pour le reste intelligentes mais semblent être particulièrement maladroites en ce qui concerne les chiffres ”. 2. Facilité de parole : il s'agit du talent nécessaire à l'orateur politique, au commerçant et au professeur. 3. Habileté visuelle : certaines personnes sont mentalement visuelles et apprennent mieux en voyant les choses ou les illustrations qui les représentent. 4. Mémoire : il est scientifiquement justifié de dire, même si cette idée populaire est controversée, que la mémoire est séparée des autres capacités mentales et qu'une personne a une bonne mémoire sans spécifier ce dont elle se souvient bien. Les découvertes du Dr Thurstone confirment l'observation commune que les personnes d'une intelligence supérieure montrent parfois une mémoire très déficiente. 5. Vitesse de perception : il s'agit de la capacité qui permet à certains d'examiner sans s'arrêter une page de chiffres ou de numéros et de trouver rapidement ce qu'ils cherchent, tandis que d'autres ont besoin de les regarder un à un. 6. Induction : le Dr Thurstone décrit l'induction comme étant “ comprise dans de nombreuses tâches pour lesquelles le sujet doit découvrir un principe ou une règle qui régit le matériel à sa disposition ”. Les expériences futures diront si l'originalité et l'imagination jouent ici un rôle. 7. Raisonnement verbal : cet élément pourrait également se nommer déduction ou habileté à découvrir les relations que présentent les mots entre eux. Les expériences ont montré qu'il existe une différence entre raisonnement verbal et facilité de parole. »

Ces soi-disant « dimensions de l'intellect », qui, selon la même source, peuvent avoir une importance dans les tests mentaux et dans l'éducation vocationnelle, ont été découvertes en examinant 240 étudiants d'université qui se sont soumis volontairement à 56 tests psychologiques. A posteriori, on n'a jamais rien su à ce sujet et il n'y a eu aucune déclaration du conseil de l'éducation américain qui a reçu ces résultats.

Il apparaît ici également une lacune insurmontable dans la procédure suivie, étant donné qu'on a cherché à déterminer à partir des états mentaux et psychologiques, qui sont nombreux et variés, la cause ambiante du schéma psychologique principal, afin d'en déduire par la suite, dans des lignes diffuses, une classification qui divise arbitrairement en sept les qualités les plus visibles de la personnalité humaine.

En revanche, dans « Psychologie individuelle » de Adler, tous les traits innés de la personnalité disparaissent tandis que l'auteur concentre dans le cortex cérébral l'axe motrice de l'activité mentale et dans le tronc cérébral l'organe de la vie affective et instinctive, mais sans effectuer aucune différenciation. Il déclare, par contre, que « le perfectionnement de la conscience est lié à l'ensemble du cerveau » et il ne permet aucune analyse ni division de la personnalité.

Ce qu'affirme cet auteur est intéressant quand il arrive à la conclusion que « si le cortex cérébral prédomine, le sujet sera mental, si le tronc cérébral prédomine, il sera affectif ou instinctif », et qu'il ajoute : « il reste la question de savoir comment cette prédominance s'établit, ou comment on peut en avoir connaissance, si ce n'est par les actes même du sujet ».

Le Dr Hollander, en se consacrant à un livre qu'il a publié en 1931 sur « Cerveau, esprit et les signes extérieurs de l'intelligence » nous dit que « les lobes frontaux sont destinés aux processus intellectuels et le reste du cerveau aux trois émotions primaires : les lobes occipitaux à l'amour, les lobes pariétaux à la peur et les lobes temporaux à la colère. Leurs manifestations morbides se définissent de façon analogue : les lobes frontaux président aux premiers états de la manie puis, plus tard, de la démence, les lobes temporaux à la manie aiguë » (page 273).

Les nombreuses observations effectuées par le Dr Hollander sur les blessures ou maladies l'amènent aux conclusions suivantes : « Les lésions dans les lobes frontaux produisent un sentiment de joie, d'exaltation, de satisfaction personnelle, d'efforts incessants et un cours rapide des pensées. Les lésions dans la zone pariéto-occipitale donnent naissance à la mélancolie, à la sensiblerie, à la dévalorisation de soi-même, à la dépression, au manque d'initiative, à la lenteur des idées et, souvent, à des tendances suicidaires. Les lésions dans la zone temporale inférieure conduisent à l'irritation, à la colère, au ressentiment, à l'agressivité, à la violence et au langage correspondant, ainsi que parfois entraînent une tendance à l'épilepsie et à l'homicide. »

D'après ce que nous voyons, le Dr Hollander ne s'intéresse absolument pas à la mente et trouve l'origine de tous les états du système mental et psychologique dans les lobes, en considérant ce système uniquement comme un produit exclusif de lois biologiques.

Le Dr E. Osty qui, en 1926, a publié un travail lié à des recherches sur la connaissance supranormale, qu'il considère comme une faculté, déclare qu'« il existe dans notre esprit un plan transcendant où se trouvent des connaissances non transmises par nos sens ». Le sensualisme de Condillac aurait échoué selon lui, mais le plus intéressant dans son livre

volumineux est ce qu'il dit dans ses dernières pages : « ... il existe en nous deux psychismes ; l'un transcendant qui dépend de l'intelligence universelle, l'autre appartenant à l'individu auquel il est relié, de caractère cérébral, et que nous connaissons mieux. Le sujet medium s'abandonne à son psychisme transcendant qui lui donne des connaissances provenant de celui-ci ou du psychisme transcendant d'un autre être. ».

W. Maekenzie va encore plus loin en lançant sa théorie du polypsychisme, c'est-à-dire : « l'union de différentes psychés dans une espèce d'organisme supérieur », qui, pour lui, serait « l'initiateur des phénomènes que l'on nomme supranormaux ».

Cette si grande divergence d'opinions obéit, sans aucun doute, à la désorientation qui règne dans le domaine scientifique en ce qui concerne les problèmes de la conscience, et, tout particulièrement, l'ensemble psychologique de l'être rationnel. La recherche n'a pas été orientée vers les véritables fils conducteurs de la justesse tactique, étant donné que toutes les hypothèses ont été basées sur des spéculations d'ordre théorique, en omettant totalement la mente dans son rôle de principal agent causal du psychisme humain.

E. Gley, en parlant de la différenciation cellulaire, explique⁵ : « Malgré l'identité fonctionnelle du processus de reproduction, nous assistons à la formation d'êtres très différents et, au sein de chaque être, d'éléments cellulaires tout aussi distincts les uns des autres, la structure ou la composition chimique de chaque protoplasme originel ne sera pas nécessairement identique, car il existe des causes de variation. Quelles sont ces causes ? Il faut assurément les chercher dans l'influence du milieu, dans les cellules et dans l'action qu'elles subissent de la part de différents irritants ; il s'agit, donc, de causes intrinsèques de différenciation, mécanique ou chimique. Mais, parmi elles, beaucoup sont devenues fixes petit à petit et, comme elles ont influencé la constitution de chaque cellule, on voit uniquement le résultat de leur action sous la forme d'un caractère ou d'un ensemble de caractères acquis définitivement et transmissibles aux descendants des cellules ou de l'individu ; cette transmission intégrale est l'héritage, la cause intrinsèque des différences qui existent aussi bien entre les cellules qu'entre les espèces. Quelle est la cause de l'héritage ? La cause intime de la différenciation et de l'héritage a fait l'objet de nombreuses grandes théories, mais malgré cela, elle n'est pas connue aujourd'hui, comme cela a toujours été le cas ; assurément, l'héritage et la différenciation sont la même chose. »

Si on veut, son illustre collègue, le professeur T. Ribot, a été plus explicite en déclarant dans son œuvre « De l'hérédité psychologique », publiée à Paris en 1882, que « l'héritage est la loi biologique en vertu de laquelle tous les êtres dotés de vie tendent à se reproduire dans leurs descendants ; il est pour l'espèce ce que l'identité personnelle est pour l'individu », et il ajoute : « par son

⁵ E. Gley – *Traité élémentaire de physiologie*. 1936. p. 89.

biais, la nature se copie et s'imité elle-même continuellement. Dans sa forme idéale, l'héritage serait la reproduction pure et simple du semblable par le semblable. Mais cette conception est purement théorique, car les phénomènes vitaux ne se prêtent pas à une telle régularité mathématique, étant donné que les conditions de l'existence se compliquent progressivement, au fur et à mesure que nous nous élevons du statut de végétaux à celui d'animaux supérieurs puis d'hommes ».

Gley remarque la similitude qui existe entre les cellules et les individus. Quant à la Logosophie, elle a déjà expliqué que l'être s'hérite soi-même. C'est le produit de sa propre œuvre en lui-même. Ainsi, si le premier flot de connaissances qu'il reçoit en avance est quatre, il devra le porter à dix et ainsi de suite au fur et à mesure qu'il recommence à prendre le contrôle de sa vie. Il trouvera le dix, qu'il devra emmener à vingt ou cinquante ou cent afin qu'il puisse se transmettre à lui-même, à travers ses enfants, le pourcentage de savoir atteint. La cellule mentale intégrée par les pensées qui contiennent le savoir est, donc, celle qui transmet l'héritage intégral. Et, par conséquent, « la cause intrinsèque des différences qui existent aussi bien entre les cellules qu'entre les espèces » est bien observable. N'est-ce pas la mente de l'homme qui améliore et perfectionne le pedigree des animaux ? Serait-il possible de différencier un animal d'un autre si certains ne présentaient pas une suprématie de sang que d'autres ne possèdent pas ?

L'héritage, considéré uniquement depuis le point de vue génésique, n'offrirait aucune variation et ne pourrait pas s'écarter de la zone aride de l'indifférencié. La cellule aurait un comportement passif et l'individu ne sortirait que de temps en temps de l'orbite commune.

Cette idée de l'héritage énoncée par ce physiologue est tout à fait inquiétante et froide. On déduit de ses paroles que l'héritage se résumerait à une simple reproduction ou à une copie pure et simple entre les semblables. La Logosophie, en revanche, établit un courant de dépassement d'homme à homme, d'être à être, par le biais de l'évolution consciente.

En 1935, dans une publication d'« Aquarius », p. 59, lorsque nous avons parlé du monde atomique, au moment où la terre a commencé à se former et à s'organiser, nous avons dit que « toutes les colonies atomiques ont commencé leurs activités à travers la matière. Les minéraux ont surgi dans les entrailles mêmes de la planète qui avait pour nom Terre. C'est là qu'ont résidé au début les atomes, en permettant la première manifestation de la vie animée des noyaux intelligents, ces ouvriers minuscules et inconnus de la nature.

Les colonies les plus laborieuses ont progressé en évoluant d'un état à un autre, en se développant afin de déployer davantage d'activités. La main divine a permis aux espèces qui se sont surpassées dans leurs efforts de passer de l'état de pierre au règne végétal. Les colonies atomiques ont alors connu leur première sélection, certaines restant dans les profondes obscurités de la roche, tandis que d'autres sont entrées en contact avec d'autres éléments d'une plus grande intensité vibratoire.

Parmi les dures racines ont émergé les premières pousses des plantes, et la vie s'est organisée petit à petit jusqu'à ce que de splendides forêts, près et jardins forment un véritable paradis végétal.

Puis les colonies atomiques ont de nouveau expérimenté de fortes transitions qui ont entraîné la deuxième sélection : les plus avancées ont intégré le règne animal. Toutes les espèces animales, du plus humble insecte aux animaux les plus beaux de la faune, sont apparues sur la terre grâce à l'effort constant des noyaux les plus intelligents des colonies atomiques.

En suivant avec de plus en plus de ferveur les indications exprimées sur le plan divin de l'évolution, l'excellent état de progression atteint impliquait le passage à un nouveau type de vie. Dieu a alors créé une nouvelle forme afin que les colonies atomiques les plus évoluées puissent entamer de nouvelles activités plus compliquées. Un être de formation parfaite a ainsi vu le jour. C'était l'homme ! Le genre humain s'est constitué en tant que modèle souverain de la création et le monde a connu ses premiers habitants. Ceux-ci, même s'ils formaient à cette époque des tribus nomades, n'en ont pas manqué pour autant d'exercer leur influence et pouvoir sur toutes les espèces des règnes inférieurs. »

Fraser Harris, de l'Université de Dalhousie, au Canada, dans sa défense du néovitalisme philosophique, en 1924, survole le concept de la mente, avec de légères références et sans grandes explications, tout comme celui de la conscience, pour nous dire que : « aujourd'hui, l'ego, la psyché, la conscience, il n'est pas important pour le moment de connaître son nom exact, a été installé à sa place dans la chaîne des causes et effets vitaux », et il ajoute ensuite : « il est temps que l'ego, l'homme réel, puisse être distingué des molécules matérielles qui constituent son ensemble. Plus que son corps, c'est la personnalité qui a émergé en tant qu'intégration, ou synthèse, supramatérielle dans un domaine purement psychique. Et elle offre ainsi l'assurance d'être capable de survivre à la dissolution de l'ensemble changeant auquel elle était reliée avant l'émergence de la conscience. »

« On peut donc concevoir que la psyché puisse de nouveau revêtir un corps, être réincarnée, à condition de fournir l'ensemble matériel structurel nécessaire. » « En ce sens, la psyché est indestructible ou immortelle. Elle nécessite un ensemble neuroplasmique pour s'exprimer ici et maintenant, mais, tout comme elle peut subsister sans changer en ce qui concerne son essence et son identification alors que son association avec la matière évolue, elle peut survivre lorsque la matière est passée aux nouveaux états qui se nomment la mort et la dissolution. » « La psyché en tant que " sur-matière " est aussi indestructible que la matière même est indestructible. » « En ce sens, la psyché transcende l'espace et le temps. » « Elle occupe une place dans l'espace sans être limitée au niveau spatial. » « Elle possède une existence dans le temps sans que les termes " début " et " fin " puissent lui être appliqués. » « C'est la personne dans son essence, l'ego individuel, et sauf si vous ne croyez pas en la réalité et en la permanence de cette existence supramatérielle, l'individualité est une fiction et la personnalité une chimère. »

Nous voyons ainsi avec quelle aisance les scientifiques parlent de la psyché depuis des points de vue simplement objectifs, mais en éludant, on peut le dire, systématiquement, toute référence à ce qu'elle est en définitive et à ce que sont, d'autre part, les principaux agents de la vie psychologique. Premièrement, ils ne présentent pas avec clarté l'ensemble intégral du schéma psychologique et, deuxièmement, ils n'effectuent pas un examen de chacun de ses aspects ainsi que des facultés, sens et agents qui interviennent dans sa configuration.

Pour le chercheur logosophe, il ne fait aucun doute qu'il est extrêmement utile d'observer ce papillonnement scientifique autour d'une question aussi importante que la connaissance de la psychologie humaine. Face à un tel enchevêtrement de concepts dissemblables qui remplissent la zone théorique, vous, tout comme ceux qui connaissent ce que nous avons publié sur le sujet, ne pouvez que reconnaître qu'il existe une énorme différence entre les profondes vérités exposées si clairement dans la bibliographie logosophique, confirmées pour la plupart par l'expérience, et l'inconsistance des auteurs qui ont traité ce thème sans avoir pu arriver à des conclusions pleines et satisfaisantes.

C'est, si on veut, le moyen le plus efficace pour mieux comprendre et apprécier l'enseignement logosophique, dont l'École ouvre déjà une voie à travers le contenu hostile et froid de l'expression scientifique. Quoiqu'il en soit, il est certain que tout ceci dévoile l'existence d'une anxiété impossible à cacher qui envahit la pensée des hommes de science ainsi que peut-être d'une désorientation qui règne depuis longtemps en eux, alors qu'ils s'obstinent à penser que la parole autorisée doit sortir immanquablement de la crème universitaire ou du cénacle académique.

Nous ne parlons pas ici des courants qui se sont d'abord insinués puis concrétisés en concentrant l'attention, les uns sur l'âme, ou sur les instincts, d'autres sur le cerveau, ou l'intuition, etc. Malgré tous leurs efforts pour les renforcer, en étayant leur essence par un raisonnement, leurs partisans ont dû rapidement se convaincre de la stérilité des fondements qu'ils utilisaient pour soutenir leur hypothèse ou, plutôt, les hypothétiques figures avec lesquelles ils illustraient, de bonne foi, l'orientation prônée.

Cette exclamation de J. Villez est magnifique : « Combien d'erreurs sont dues à l'ignorance de la nature pathologique des troubles de la conduite », et il ajoute immédiatement : « c'est un fait que je ne me lasse pas de signaler à ceux dont le rôle implique de juger les autres : pédagogues, juges, directeurs de conscience, etc. »⁶

On remarque facilement ici que l'auteur, ignorant l'influence des pensées qui agissent comme des entités autonomes à l'intérieur et à l'extérieur de la mente humaine, pressent ou devine, sans parvenir à le définir, l'existence d'un agent qui agit à la marge de la volonté et des préceptes de la conscience.⁷

Nous présentons l'extraordinaire opportunité offerte par ce nombre important et varié d'énoncés psychologiques afin de pouvoir apprécier la distance astronomique qui sépare la conception logosophique de la vie psychique de ce qui a été déclaré et admis par nos hommes de science contemporains. On peut dire que nous nous trouvons dans un de ces moments historiques où il est nécessaire d'examiner en toute conscience quelle position est la plus solide et quels jugements sont les plus justes. Mais il est essentiel également que cette définition s'inspire d'un large esprit d'impartialité pour reconnaître la vérité là où elle est ressentie, observée ou devinée.

Le Dr Cuatrecasas, ancien professeur de l'Université de Barcelone, actuellement parmi nous, est fermement convaincu que les instincts représentent l'ensemble le plus appréciable et remarquable de la psychologie humaine. Admirateur de Monakow qui, apparemment, dit que tout découle des instincts ou, tout du moins, les place au-dessus de toute autre condition psychique, il nous parle, en ayant recours de manière réitérée aux jugements émis par des sommités de la pensée scientifique,

⁶ J. Villez – *La psychiatrie et les sciences de l'homme*. L. F. Alcan Paris, 1938.

⁷ *Logosophie* – numéro 3, pages 5-6-7-8.

de la prééminence des instincts. Il évoque ainsi l'épisode psychique de la vie en considérant sa structure fonctionnelle complexe depuis le point de vue biologique. C'est la raison pour laquelle il se retrouve dans la nécessité de rechercher une définition précise de l'instinct. « La physiologie, la psychologie analytique, la psychiatrie moderne, explique-t-il, sont parvenues de différentes façons à la reconnaissance de la valeur de l'instinct dans la vie humaine. Mais la notion de l'instinct est peu précise. Les nomenclatures, conceptions et intégrations attribuées à ce que nous appelons les instincts sont diverses. Il s'agit de forces biologiques dont la nature est inconnue, mais dont les limites sont définies par leur manifestation. » . Plus loin, il ajoute : « Il est nécessaire d'effectuer une révision de ce qu'englobe le mot instinct. ».⁸

Puisqu'il appuie tous les auteurs qu'il cite à propos de l'instinct et de sa définition, nous allons les retranscrire. En effet, leurs écrits sont intéressants pour l'observation logosophique.

Bergson sort du rang derrière notre biologiste pour nous dire : « L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. L'instinct, au contraire, est modelé sur la forme de la vie même. ». Cuatrecasas s'exclame alors, enthousiaste : « Réhabilitation de la dignité et de la position hiérarchique biologique de l'instinct, propre à la psychologie de l'intuition. ».

Bleuler soutient que « on parvient au but déterminé par le biais de l'instinct sans qu'une éducation, un apprentissage ou un exercice quelconque soit nécessaire ». En réfléchissant bien, nous pourrions y rajouter que lui-même a gaspillé le temps qu'il a passé à étudier et à s'éduquer, étant donné qu'il aurait pu parvenir à tout ce qu'il recherchait en se passant totalement de tous les efforts de l'intelligence. Cependant, le fait même qu'il ait étudié et appris, et ce qu'il écrit, ne sont assurément pas un produit de l'instinct, mais plutôt de l'intelligence, malgré ce qu'énonce l'expression transcrite.

Nous pouvons alors faire appel à Condillac, Bain et Wallace, opposés à Bleuler, pour nous sortir d'affaire. En effet, très près de la précédente citation, nous apprenons que ces naturalistes affirment : « l'instinct n'est pas inné, mais acquis par l'habitude, par l'éducation et l'apprentissage ». Puis apparaît la mention de G.G. Lewes, lequel dit que l'instinct « est un débordement de l'intelligence » ; ce à quoi répond Whitman : « dans les formes élevées, on ne remarque jamais que l'instinct déborde de l'intelligence, sans les formes révélant une intelligence indubitable. Nous ne voyons pas une réflexion

⁸ Cuatrecasas — *Psico-biología general de los instintos*. 1939.

consciente qui se cristallise dans l'instinct, mais nous observons que l'instinct réside sous la vague de l'intelligence. ».⁹

Puis, après avoir poursuivi en nous donnant un nombre important de citations que, pour ne pas trop nous étendre, nous ne retranscrivons pas, le Dr Cuatrecasas, dans son effort pour exalter la valeur des instincts, dit en se référant à ce qu'a écrit Lawovski : « Les anciens ont cherché à remplacer cette mentalité prélogique par une nouvelle mentalité logique abstraite. La personnalité psychique devait parvenir à la culture universelle par le biais d'un dépassement qui représenterait un remplacement de la vie prélogique primitive par les systèmes de la raison logique parfaite et mathématique. C'est-à-dire, la construction d'un édifice nouveau aux lignes droites et claires, après avoir détruit la vieille mesure héritée de nos ancêtres. » Et il ajoute : « mais cela n'a pas été possible. Et au sein du grand édifice moderne et standard cartésien, kantien ou nietzschéen, l'homme dansait et frappait l'architecture de la vieille mesure seulement détruite à moitié », pour s'exclamer à la fin : « Ce phénomène a produit une telle désharmonie ! ».

Par quels moyens peut-on résoudre la formule proposée ? Sur la base de quelles connaissances ? Il ne dit rien à ce propos, peut-être parce qu'il surestime la capacité du lecteur à concevoir le moyen de réaliser un tel « remplacement », ou parce que l'auteur cité ne se sent pas capable de l'expliquer.

La Logosophie, en revanche, l'a exprimé et affirmé de manière catégorique en parlant du système mental et en signalant la nécessité d'une reconstruction intégrale de l'homme. Et celle-ci n'est réalisable que par le biais du processus de l'évolution consciente, qui exige que l'être relie à sa vie toutes les prérogatives offertes par la connaissance des hautes vérités, étant donné que c'est le seul moyen d'atteindre une réalisation effective.

Cette angoisse dans laquelle se débat la pensée de tant de chercheurs de bonne foi, mais qui se trompent sensiblement, appelle avec beaucoup de force à la réflexion. Tandis qu'ils étudient ce qu'ils n'ont pas encore réussi à comprendre à propos du mécanisme complexe qui configure la psychologie humaine, ils virent d'un point à un autre sans trouver la voie qui les conduira à la plus grande et ultime explication du secret si magnifiquement caché dans les profondeurs de l'âme humaine.

Émile Durkheim, de l'Université de Paris, a publié dans la revue « *Scientia* », en 1941, un article intitulé « La découverte de la nature humaine et ses conditions sociales », dans lequel on peut apprécier le

⁹ Whitman, C. O. – *Annual Behavior Wood's Hole Biologist lectures*, 1898.

degré de désorientation qui envahit la mente de cet écrivain. Nous extrayons de cet écrit compact et long ce qui montre de la manière la plus évidente son état mental :

« Nous ne pouvons pas comprendre, dit-il, sans penser par le biais de concepts. Mais la réalité ne peut pas entrer spontanément et facilement dans le cadre de nos concepts. Elle y résiste et, pour l'obliger à entrer dans nos cadres, nous devons lui faire violence dans une certaine mesure, la soumettre à une série d'opérations qui l'altèrent, afin qu'elle soit assimilable par l'esprit ; nous n'arrivons jamais à triompher complètement de cette résistance. Nos concepts ne parviennent jamais à se rendre maîtres de nos sensations et à les traduire complètement en des termes intelligibles. Celles-ci ne prennent une forme conceptuelle qu'en perdant ce qu'il y a de plus concret en elles, du fait qu'elles parlent à notre être sensible et le poussent à l'action ; transformées en concepts, elles deviennent immobiles, comme mortes. Nous pouvons donc comprendre les choses, mais uniquement en renonçant à ressentir leur vie, nous pouvons ressentir cette dernière, mais en renonçant à comprendre. Sans aucun doute, nous rêvons parfois d'une science qui exprimerait tout ce qui est réel. C'est un idéal vers lequel nous pouvons nous rapprocher sans fin, mais que nous n'atteindrons jamais. Cette contradiction interne est l'une des caractéristiques de notre nature. Selon la formule de Pascal, l'homme est à la fois « ange et bête », sans être exclusivement ni l'un ni l'autre. Par conséquent, nous ne sommes jamais entièrement en accord avec nous-mêmes, puisque nous ne pouvons pas suivre l'une de nos natures sans que l'autre souffre. Nos joies ne peuvent jamais être pures, elles sont toujours mêlées à un peu de douleur due au fait que nous n'avons pas réussi à satisfaire simultanément les deux êtres se trouvant en nous-mêmes. Ce désaccord, cette perpétuelle division fait à la fois notre grandeur et notre misère ; notre misère car nous sommes condamnés à vivre dans la souffrance ; notre grandeur également parce qu'elle nous différencie de tous les autres êtres. L'animal suit de manière exclusive et unilatérale son plaisir ; seul l'homme doit laisser la souffrance occuper une place permanente dans sa vie. Ainsi, l'antithèse traditionnelle entre âme et corps n'est pas une vaine tradition mythologique, sans fondements dans la réalité. Il est donc vrai que nous sommes doubles et que nous réalisons une antinomie, mais c'est alors que se présente un problème que la philosophie et la psychologie ne peuvent éviter. D'où vient cette dualité, cette antinomie ? D'où vient, comme dit Pascal, le fait que nous soyons un " monstre de contradictions " qui ne peut jamais se satisfaire complètement soi-même ? Si cet état singulier est l'un des caractères distinctifs de l'humanité, la science de l'homme doit en chercher la raison. »

Pour l'étudiant philosophe, habitué par la science même qu'il cultive à différencier les concepts à partir de leur contenu spécifique, afin d'éviter ceux formulés à l'aide de conjectures ou d'appréciations superficielles, il est très intéressant et édifiant de contempler le panorama mental présenté par tous ces exposés. Ces derniers révèlent la préoccupation et l'intérêt du milieu scientifique concernant les mystères de l'âme et de la vie humaines.

Le 26 juin, à l'Institut populaire de conférences de cette capitale, qui soutient le journal « La Prensa », le Dr Pablo Hereda a disserté sur « Les sécrétions internes et le problème du renouveau vital ». En présentant et en développant les points principaux de son exposé, qui, bien entendu, nécessitaient une étude très approfondie, il nous offre, par l'exploration du champ physiologique, en partie une preuve supplémentaire de ce que la Logosophie a toujours affirmé à propos de la similitude et du lien intime existant entre chaque plan qui interpénètre l'être humain, c'est-à-dire le plan physiologique et le plan psychologique-mental.

« Il existe un moment dans le cours pénible de toute vie plus ou moins heureuse ou malheureuse, explique le Dr Hereda, dans lequel l'homme s'arrête pour se reposer un instant. Et, tout comme le paysan qui, au milieu de son travail, essuie son front plein de sueur et observe la terre remuée sous la lame de sa charrue, l'homme contemple dans le champ de son existence l'œuvre réalisée et ce qu'il lui reste encore à réaliser. Il comprend peut-être à cet instant, pour la première fois, que l'effort du chemin parcouru lui a apporté beaucoup d'expérience, des connaissances et des valeurs réelles, intellectuelles et morales, ainsi qu'une personnalité définie et robuste ; mais il a perdu ce qu'il ne trouvera plus jamais : les forces nécessaires pour arriver à l'horizon sur lequel fleurit l'arbre de ses illusions. On dit que tout ce qui naît vieillit et meurt ; c'est pour cette raison que la majorité des personnes âgées se soumettent avec résignation à un sort qu'elles considèrent comme inévitable. Néanmoins, il faut souligner que la vieillesse et la mort ne représentent pas une loi fatale pour tous les organismes vivants. Il existe de nombreux êtres vivants qui ne vieillissent pas et ne meurent pas. Par conséquent, le fait de combattre les affres de la vieillesse et de prolonger la vie ne va pas à l'encontre des lois de la nature. »

« Si nous étudions la vie ou la longévité des différents systèmes ou organes humains, nous pouvons constater que chacun d'entre eux présente sa propre longévité, c'est-à-dire que chaque organe, chaque tissu, chaque glande possède son temps de vie propre. Certains organes vieillissent avant d'autres et, ainsi, tandis que le cerveau, base de la personnalité humaine, reste lucide et jeune, le muscle cardiaque montre des signes de faiblesse. En un mot : le cerveau souhaite, mais le corps ne peut pas. Il est tout à fait intéressant que l'homme perdure, qu'il bénéficie d'un peu plus de permanence dans le moment où, au prix d'une ascension pénible et dangereuse, il a engrangé des acquis spirituels de sagesse et d'expériences utiles pour lui-même, pour les siens et la société. Je crois, a dit Dartiges, que pour ces hommes qui ont franchi tant d'étapes dans leur existence, écoulée avec la frénésie de la vie contemporaine, que ce soit dans le travail excessif d'une vie dure ou que ce soit dans le plaisir, et qui souhaitent ralentir à temps, remonter le courant, s'arrêter sur le moment actuel, faire une espèce de retour en arrière ou, dans tous les cas, s'arrêter sur un " statu quo " acceptable et désirable, il est possible de renouveler la vie en revivifiant et en revitalisant l'organisme de manière à retarder la vieillesse sans valeur. »

Remarquez que l'orateur justifie la valeur qu'il attribue au prolongement de la vie par son enrichissement à l'aide du produit de l'expérience,

des connaissances et des valeurs réelles, intellectuelles et morales. La Logosophie¹⁰ a indiqué comment utiliser la vie, en estimant ce qui peut être réalisé à la lumière de la connaissance par rapport aux performances d'une vie médiocre, pour parvenir, grâce à l'intensité et l'amplitude de son processus, à un résultat positif et réel. Cette vie présente alors une valeur équivalente à plusieurs centaines d'années de réalisations d'une existence courante.

Le problème vital ne serait donc pas celui d'allonger l'existence, mais plutôt celui d'en profiter avec le plus d'efficacité et d'utilité. Il ne sert à rien pour un être commun vivant tous ses jours dans un faisceau de temps et de vie inutile de prolonger indéfiniment son existence ; cela n'aurait évidemment aucune raison d'être. Mais il serait par contre d'une importance capitale que celui qui conduit sa vie sur le sentier fertile de la sagesse voit ses heures de culture incessantes rejointes par de nombreuses autres, destinées à aider et à favoriser l'évolution du genre humain.

Le Dr. Heredia continue d'exposer sa thèse pour dire :

« Tous les organismes vivants, qu'il s'agisse des plantes, des animaux ou des hommes, sont constitués de tout petits corps appelés cellules. Le nombre de ces cellules varie en fonction des espèces, de sorte que certains êtres sont formés d'une seule cellule, tandis que d'autres, plus perfectionnés, comprennent de nombreuses cellules et d'autres, encore, englobent plusieurs millions de cellules. La croissance, la maturité, la longévité, la sensibilité et la perception sont des manifestations de l'activité de ces éléments morphologiques, infiniment petits, qui se nomment cellules. La vie implique, par conséquent, une série de processus chimiques compliqués se déroulant au sein de l'environnement des cellules parfaitement organisées. Dans ces tout petits laboratoires se produisent certaines altérations chimiques qui consomment la substance cellulaire. Néanmoins, les cellules ne disparaissent pas étant donné qu'elles reçoivent continuellement de l'extérieur de nouvelles substances qui se transforment en substance cellulaire. Ce va-et-vient de substances qui sont consommées, de substances qui sont assimilées et de substances qui sont éliminées constitue le métabolisme cellulaire, c'est-à-dire l'échange vital pour l'existence des cellules mêmes. En conséquence, l'ensemble de la vie est liée au métabolisme cellulaire. Les protozoaires, qui sont constitués d'une seule cellule, ne connaissent ni la vieillesse ni la mort naturelle, tant qu'ils se trouvent dans un milieu nutritif approprié. En effet, si nous étudions la vie d'une amibe, qui est constituée d'une seule cellule dont la vie est libre et indépendante, nous observons qu'elle est formée d'un grumeau protoplasmique, avec le noyau correspondant à l'intérieur. Quand cette amibe s'est complètement développée, elle prend une forme allongée et la substance représentant son noyau grandit pour s'étirer et créer deux masses polaires reliées au début par un pont mince, qui s'étrécit petit à petit pour engendrer deux

¹⁰ *Aquarius*, 1936. N° 4-6, p. 18.

nouveaux noyaux. À cet instant, la cellule se rétrécit au niveau de sa partie médiane et finit par se segmenter pour former deux cellules sœurs identiques à la cellule mère. »

« Maintenant que nous avons établi l'immortalité des êtres unicellulaires, étudions la vie des êtres multicellulaires et remarquons que, même si de nombreux êtres pluricellulaires ne connaissent pas la vieillesse ni la mort, comme les méduses, les coraux, etc. au fur et à mesure que les cellules s'associent pour former des organismes supérieurs, elles perdent progressivement leur immortalité. L'association cellulaire entraîne la vieillesse et la mort, bien que les cellules conservent le principe vital de l'existence. En effet, si on dissocie un organisme pluricellulaire, ses cellules continuent de vivre. Wilson et Muller, qui ont pulvérisé une éponge vivante pour isoler chacune de ses cellules, ont ainsi constaté que celles-ci restaient vivantes, pouvaient se rajeunir jusqu'à revenir à l'état embryonnaire et, grâce à leurs mouvements amiboïdes, s'unir pour constituer une nouvelle éponge. En 1912, Carrel et Eveling, en cultivant dans un milieu artificiel des fragments de cœur embryonnaire de poussin, ont isolé une cellule myoblastique qui est susceptible de se développer de façon illimitée ; mais, comme dans le cas de la paramécie, il est nécessaire que le milieu de culture soit constamment renouvelé afin que la prolifération puisse continuer de manière infinie. On constate de cette façon que les cellules des tissus sont également immortelles, même si les cellules meurent fatalement au fur et à mesure qu'elles se reproduisent pour former une colonie de plus en plus étendue. Leurs parties centrales enfermées dans leurs éléments périphériques se trouvent dans des conditions de plus en plus défavorables à leur multiplication, étant donné qu'elles ne peuvent pas recevoir les liquides nutritifs en quantité suffisante et qu'elles ne peuvent pas éliminer les produits du métabolisme cellulaire qui intoxiquent la culture ; de sorte que le milieu ambiant devient incompatible à la vie des cellules et celles-ci vieillissent puis meurent. Par conséquent, il est nécessaire pour vivre que l'organisme renouvelle sans cesse l'ensemble de ses colonies cellulaires, ce qui n'est possible qu'en recevant l'apport alimentaire nécessaire et en éliminant suffisamment les déchets du produit de son métabolisme. Les cellules des êtres unicellulaires tout comme celles des êtres multicellulaires sont immortelles ; mais l'animal unicellulaire est formé d'une cellule à la vie libre et indépendante, qui est entourée de toutes parts par de l'eau, dans laquelle elle vit et peut facilement éliminer les déchets de son métabolisme. Les cellules des êtres multicellulaires ne bénéficient pas d'une vie libre, elles se retrouvent enchaînées à la vie des autres cellules qui les entourent et les oppriment ; cette oppression, en compliquant le libre échange des substances nutritives, accumule dans leur intérieur des substances nocives qui vieillissent d'abord les cellules, puis les tuent. Si les cellules de l'organisme humain pouvaient vivre libres et indépendantes dans leur fonction et dans un milieu toujours adéquat, il n'existerait aucune vieillesse ni mort parce que la vie des cellules est éternelle. Les cellules ne meurent que lorsqu'on les opprime en entravant leur libre métabolisme. Nous arrivons ainsi au fondement scientifique statuant que, en tant que conception divine, la vie est éternelle. La cellule, cet être microscopique dans lequel Dieu a insufflé de la vie, est immortelle comme Dieu même. Par conséquent, si l'organisme humain n'est pas plus qu'un ensemble de cellules, quelle loi biologique, philosophique ou même religieuse peut s'opposer au renouveau vital de l'organisme humain ? »

En présentant les pensées comme des entités individuelles, la Logosophie précise le caractère spécifiquement cellulaire de celles-ci et

va jusqu'à mettre l'accent sur la similitude que les pensées et les cellules proprement dites, en tant qu'« organismes vivants »¹¹, montrent dans leurs champs d'action respectifs.

Si on étudie la vie, l'activité, la procréation, etc. des pensées, on remarque qu'elles procèdent plus ou moins de la même manière que les cellules physiologiques. Certaines pensées ne meurent jamais et leur existence est attestée au travers d'innombrables générations et âges ; en revanche, d'autres périclissent, par inanition ou, simplement, suite à la disparition de leur raison d'être, lorsque l'agent causal ayant motivé leur présence n'est plus là.

Qu'est-ce que la science, la grande et véritable science, sinon l'effort suprême de l'homme visant à interpréter la pensée de Dieu dans chacune, grande ou petite, de ses manifestations ? Ne souhaite-t-elle pas surtout élucider les mystères de la vie, cette vie qui s'allume et s'éteint des milliers de fois au cours des siècles ? Combien d'hommes de science ont consacré leur temps à chercher la connaissance qui permettrait de prolonger la vie, qu'elle soit humaine, animale ou végétale ? Les anciens alchimistes ne poursuivaient-ils pas le même but ? La science peut-elle être séparée de la pensée universelle qui anime et ordonne la vie même ? Il est complètement insensé de vouloir nier à la science une véritable mission, comme celle de chercher à comprendre les secrets se dérochant aux recherches biologiques, lesquelles, en d'autres mots, expriment le désir intime et éternel de déchiffrer les desseins du Grand Arcane, c'est-à-dire de pénétrer dans la pensée même de Dieu ; le tout en obéissant, en agissant et en exerçant, dans la conscience de la connaissance, la fonction d'ouvrier modeste mais sublime d'un exécuteur aussi solennel qu'omnipotent, d'une volonté toute puissante et d'une intelligence suprême qui régit le devenir de tout ce qui existe dans la sphère incommensurable englobant toute la Création !

Néanmoins, afin que l'homme puisse atteindre des résultats aussi élevés dans sa recherche ardue et tenace, il sera nécessaire, pour sa propre sécurité, qu'il suive parallèlement le processus de son évolution consciente. Ainsi, il ne provoquera pas par sa vanité, son égoïsme et son orgueil, comme nous le voyons aujourd'hui, l'effondrement de longues périodes d'effort en quête de connaissance ; car, au lieu d'atteindre la vérité souhaitée, il recevrait, en châtement, la destruction et la mort.

¹¹ *Aquarius*, 1935. p. 109.

Cela ne met-il pas en évidence le fait que Dieu a testé, dans sa sublime patience, les raisons pour lesquelles l'homme désire pénétrer dans ses conceptions merveilleuses et universelles ? Pourrait-il permettre que tombent dans les mains des hommes, par hasard, des connaissances qui ne leur serviraient qu'à se perdre encore davantage dans l'enfer du malheur et de la dépravation, parce ce qu'ils ne se seraient pas préalablement identifiés à leur âme ? Ne le voyons-nous pas chez ceux qui utilisent des connaissances pour se détruire et noyer dans le sang, les larmes et la boue, la moindre protestation, le moindre espoir et le moindre cri suprême de l'espèce qui réclame son droit à vivre ?

Ce qui se passe dans le monde, tout comme ce qui est déjà arrivé à d'autres époques, ne nous montre-t-il pas pourquoi la marche de la science est si pénible et lente dans la quête de savoir de ses adeptes ; les uns, les moins nombreux, étant voués à l'étude avec abnégation et sacrifice, tandis que les autres, les plus nombreux, cherchent de manière évidente à trouver des éléments qui leur permettraient de bouleverser la raison humaine et d'apparaître comme dotés de quelque chose de surnaturel, interdit au reste de l'humanité ? C'est ceci, et rien que ceci, que les races se croyant privilégiées ont essayé d'obtenir. Mais elles ont dû par la suite subir les privations imposées par la réaction des peuples ayant supporté leurs calamités et ignominies, alors qu'elles pensaient à un moment être propriétaires et seigneurs du monde ainsi que les uniques fils reconnus du Seigneur, au nom duquel elles déclaraient faire ce qu'elles ont fait ; tout comme ceux qui l'invoquent aujourd'hui pour accomplir des actes similaires.

Pourquoi exalter les excellences de l'esprit et affiner l'entendement dans le but de faire reculer la mort qui cerne la vie physique, si après, en trahissant la conscience et l'honneur mis en jeu pour mériter la grâce du savoir, en enfreignant et en transgressant toutes les lois que l'on pensait auparavant respecter et utiliser afin d'aider et de faire progresser le genre humain, on immole cette vie sur le bûcher horrible allumé par la haine pour calciner ses entrailles, auquel n'échappent ni les animaux, ni les plantes, ni ce que l'homme même a fait pour perpétuer les progrès de sa science, de son art et de son savoir-faire ?

Voici la question que doivent se poser les hommes qui, dans le domaine de la science, recherchent l'atome ou la cellule qui permettrait

de résoudre le problème du prolongement de la vie, ou le substrat qui sublime le corps jusqu'à ce qu'il lui permette de voler comme un oiseau.

Ce même chercheur, en faisant référence, dans son exposé scientifique, à la préoccupation des hommes qui poursuivent cet idéal, déclare :

« Après avoir établi la raison pour laquelle les cellules perdent leur immortalité, les scientifiques ont essayé de définir les causes accélérant leur anéantissement. Ces causes ont été envisagées de diverses façons par les différents chercheurs. Pour Metchnikoff, l'accélération de l'anéantissement cellulaire est due aux perturbations intestinales, elles-mêmes provoquées par la pullulation des microbes, et il ajoute : " La vieillesse serait ainsi la conséquence de l'autointoxication intestinale et la manière la plus rationnelle de la combattre serait de rendre les dangereux microbes intestinaux inoffensifs. " Selon Lumière, la conception de Metchnikoff n'est pas acceptable, car elle n'explique qu'un certain nombre de cas de vieillesse chez l'homme et les animaux supérieurs, et ne peut être généralisée sous la forme d'une doctrine. En effet, de nombreux êtres vivants ne possèdent pas de gros intestin, lieu de développement des toxines et macrophages qui dévoreraient les cellules nobles, mais vieillissent quand même. Pour Marinesco, la vieillesse n'est pas le fait d'une cause externe mais bien d'une floculation colloïdale, qui est la conséquence inévitable des processus vitaux. Toute une série de théories plus ou moins diverses ont ainsi été échafaudées, chacun contenant effectivement une part de vérité, jusqu'à ce qu'une découverte imprévue éclaircisse l'horizon de la science. Claude Bernard, en étudiant la formation du glucose dans le foie et son passage vers le sang des veines suprahépatiques, a établi une notion claire de ce que l'on appellera par la suite les sécrétions internes. Celles-ci sont, en effet, les sécrétions créées par une glande qui ne sortent pas du corps par le biais d'un conduit d'excrétion mais rentrent directement dans le sang. Trente ans plus tard, Brown-Séquard a surpris le monde scientifique et profane en appliquant ses constatations physiologiques et ses idées théoriques par l'injection d'extrait testiculaire dans son corps. Avec cette expérience sur lui-même il a redonné un peu d'éclat à l'empirisme des vieux maîtres en déclarant avec emphase que, grâce à cette injection, il avait récupéré les énergies propres à la jeunesse. Le chemin de la science a ainsi connu un tournant favorable parce que, même si l'expérience de Brown-Séquard était fautive, l'extrait injecté ne contenant aucune substance pouvant produire l'effet décrit, tous les chercheurs du monde ont étudié avec passion le problème magnifique des sécrétions internes. »

Après avoir décrit les différentes transformations expérimentées par l'être physique humain sous l'influence des glandes endocrines, dont le produit, les hormones, agissent de manière extraordinaire dans l'organisme humain, il affirme que « depuis Brown-Séquard, Busquet, Cavazzi, Steinach, Doppler, Harms, Thoreck jusqu'à Voronoff et Dartigues, ils sont tous partis du vieux principe que la vieillesse est due à l'anéantissement de la glande gonadique et que le renouvellement vital de l'organisme n'est possible que par le biais de la revitalisation de ces glandes. »

Pour finir, il explique que deux voies ont été tracées pour cette étude : « l'une basée sur les expériences de Carrel, avec son célèbre cœur de poulet alimenté par

du sang et des sucs embryonnaires, et une autre fondée sur les études de Tchistovitch, Lumière et Grangé, concernant les modifications sanguines au fil des ans. La première voie a mené Ischlondsky à la recherche de la substance embryonnaire qui permettrait de revitaliser entièrement un vieil organisme, au point non seulement de récupérer les énergies physiques, mais également de parvenir à faire disparaître la cataracte sénile et guérir les troubles de la vue. La deuxième voie a conduit Picado à rechercher dans le sang les produits de la vieillesse et à créer " in vitro " des anticorps de la vieillesse, c'est-à-dire des substances capables d'isoler les éléments à l'origine de ce phénomène. Il visait ainsi à vacciner contre la vieillesse en induisant une immunisation contre les substances qui la produisent. Il est possible, grâce aux hormones, de produire des fleurs et fruits de dimensions étonnantes, d'améliorer les races animales ainsi que d'offrir aux hommes les sources mêmes de la force physique et de la force psychique. À cet effet, ce ne sont pas des forces contraires à la nature même qui ont été utilisées, mais bien des forces que la nature met à notre disposition. L'aviateur qui s'élève au-dessus de la terre en étendant ses ailes dans l'espace ne viole pas les lois de la nature mais utilise ces mêmes forces pour s'élever au-dessus d'elle. Les médecins et biologistes qui, dans le silence de leurs laboratoires, essaient de résoudre le mystère divin de la vie afin de l'apporter aux hommes souhaitent seulement leur donner des ailes afin que, en se rapprochant de Dieu, ils perpétuent le feu sacré qui, dans un souffle de vie, purifie la boue de leur chair ».

Vous comprenez maintenant pourquoi nous avons accordé un espace plus important à la parole récente de ce conférencier érudit. Tout peut se résumer au paragraphe final, « *[ils] essaient de résoudre le mystère divin de la vie* », dit-il, et le désir de l'âme qui s'inspire des sources du savoir se traduit par un souhait irréprouvable de se rapprocher de Dieu.

La Logosophie veut, précisément, et c'est ce qu'elle déclare, rapprocher l'homme de Dieu par le biais de la connaissance ; tout en lui faisant comprendre qu'il ne doit pas utiliser à cet effet le savoir superficiel, la spéculation mentale ou l'instruction commune limitée du champ scientifique, mais plutôt les connaissances qui présentent un lien plus immédiat avec la pensée ayant donné forme et vie à toutes les choses.

Ce processus est possible si l'homme prépare sa vie à cette fin ; si, en comprenant la transcendance de la tâche qu'il entreprend, il ne désobéit jamais aux préceptes des lois qui conduiront son existence de l'extrême commun jusqu'aux sphères de la conscience supérieure.

Il est nécessaire de parvenir à la conviction absolue que les connaissances rapprochant de la Vérité sont des forces qui doivent être employées uniquement pour le bien et que, à partir du moment où l'intention de l'homme ayant reçu la faveur de pénétrer dans les domaines de la sagesse change, il ne bénéficie plus de cette assistance

lui permettant de progresser sans être aveuglé dans l'effort de dépassement entrepris.

Voici l'inexorable conséquence à laquelle doivent réfléchir les hommes qui, tout en comprenant l'importance primordiale de la connaissance dans la vie, ne se prémunissent pas contre les dangers du manque de bon sens, qui risque de leur faire accomplir des faux pas.

La nature de l'entreprise à réaliser, qui consiste à nous rapprocher de Dieu grâce à la connaissance, n'exige-t-elle pas le soutien constant de la conscience dans tous les actes effectués, afin d'expérimenter plus profondément la responsabilité que ce cheminement implique ? Nous sommes arrivés ici au chenal qui nous conduira au grand océan sur lequel nous souhaitons naviguer. Nous faisons ici référence à l'évolution consciente que préconise la Logosophie en tant que facteur déterminant unique et absolu du processus que l'homme doit accomplir pour atteindre le but qu'il conçoit comme l'aspiration suprême de son existence.

Tant que l'être humain reste étranger à la réalité de son existence, en ce qui concerne les fonctions qui lui sont échues en tant qu'entité supérieure des espèces, il ne pourra jamais transcender les limites de sa médiocrité. Sa vie, par conséquent, se réduira aux simples exigences des nécessités communes, avec des visées végétatives, sans plus d'intérêt que ce que les circonstances, dans le meilleur des cas, peuvent lui offrir.

En revanche, celui qui a perçu les possibilités offertes par son existence même et qui a compris, même si ce n'est qu'en partie, leur transcendance, se prépare à réaliser l'effort de dépassement nécessaire pour aspirer à de nouveaux horizons. Il se place de fait dans une position avantageuse par rapport aux autres, mais est soumis à des responsabilités et obligations qui correspondent déjà à un autre ordre des choses. La vie ne peut plus, dès cet instant, se dérouler dans l'indifférence, car tout change pour sa raison et prend une valeur déterminée par la juste appréciation de chaque chose au fur et à mesure qu'il avance sur le sentier de la connaissance.

Par conséquent, il est tout à fait indispensable de réaliser les processus internes qui permettront de vivre notre nouvelle existence ; et nous l'appelons nouvelle existence car, fondamentalement, il faut la

différencier de celle comprise dans l'étape antérieure au commencement du processus de dépassement, qui s'effectue avec le concours de toutes les énergies internes.

C'est alors que l'on observe, de toute évidence, que c'est uniquement par le biais de l'évolution consciente, c'est-à-dire en respectant une discipline mentale stricte et en exerçant un contrôle rigoureux des pensées qui agissent dans la mente, qu'il est possible d'effectuer de manière consciente cette évolution, alors que l'on remarque jour après jour les progrès signalés par chaque avancée vers les régions de la connaissance et de la sagesse.

LE CAPITAL N'EXISTE PAS

Estimation de l'effort et somme du produit humain pour l'évaluation du travail



L'un des problèmes qui se sont le plus aggravés durant ce siècle et qui ont causé beaucoup de soucis aux gouvernements des pays du monde entier est celui posé par l'incompréhension constante entre le capital et le travail. Il serait plus juste de dire, parce que c'est ce qui se passe réellement, qu'il existe une antipathie chronique et un état constant de soulèvement mental chez les masses ouvrières, qui représentent le travail, envers les « patrons », que l'on désigne communément sous le nom de capital.

Ces masses croient dur comme fer qu'elles représentent le travail et qu'elles sont exploitées par ceux qui manipulent le capital. De cette croyance part l'erreur à la source de tous les conflits déclenchés dans l'engrenage des finances et de l'économie, et dans laquelle entrent en jeu les intérêts des uns et des autres.

Il paraît incroyable que les dirigeants et hommes experts en questions sociales, notamment spécialisés dans la résolution des sujets liés aux situations ouvrières et au déploiement du capital, n'ont pas su aborder ce problème dans son aspect essentiel, en établissant, pour une compréhension plus claire et approfondie de tous, ce que représente ou doit représenter chaque activité humaine ainsi que la façon dont il faut déterminer l'estimation de leur compensation.

En analysant les perspectives offertes par chaque homme depuis son poste de travail et de lutte, on doit arriver à la conclusion que le capital, en tant que tel, n'existe pas, et que, en revanche, il est remplacé par ce que nous pourrions appeler le travail supérieur. En outre, ce que nous appelions auparavant le travail doit se nommer travail inférieur.

Examinons à présent l'étude qui expliquera au lecteur la raison pour laquelle nous avons dressé cette appréciation.

Commençons par bien établir qu'il n'est interdit à personne de pouvoir être ou posséder comme ceux qui semblent être les plus chanceux et que la voie est de fait libre pour les aspirations de tous. Cependant, il faut savoir que même si la mente de chaque être humain a été conçue sans différences, c'est-à-dire qu'elles ont toutes été dotées d'un mécanisme identique, au fil du temps, tandis que les mentes des uns ont évolué des états primitifs de l'espèce hominidé jusqu'à atteindre, par la suite, grâce au développement de l'intelligence et à l'éducation, qui se sont accrus de génération en génération, les places les plus élevées au sein de la société humaine, celles des autres, qui, en fin de compte, sont les plus nombreux, ont beaucoup régressé. À un tel point que, si on regarde deux personnes correspondant chacune à un état décrit, on a l'impression que l'une, dont la mente se trouve dans les meilleures conditions et, on pourrait aller jusqu'à le dire, en phase avec le rythme du progrès, vit à notre époque, c'est-à-dire dans les années présentes, tandis que l'autre, à en juger par son incapacité et son infériorité en matière de conditions intellectuelles, est encore en train de vivre dans les siècles précédents ou, tout du moins, avec beaucoup de retard sur l'autre.

Néanmoins, chacun obtient, dans sa sphère d'action, ce qui lui est permis d'obtenir conformément à ses aptitudes et à son comportement dans l'environnement de ses activités et de la nécessaire cohabitation sociale.

Ceux qui se trouvent avec des conditions inférieures pour les raisons que nous venons d'expliquer, dont on ne peut rejeter la faute de la situation sur ceux qui les surpassent, forment les légions de travailleurs rudes qui appliquent, dans l'accomplissement de leurs tâches, un minimum d'intelligence. De fait, pour leur faciliter le travail, ceux qui présentent des capacités plus importantes mettent leur intelligence au service du perfectionnement des mécanismes que les bras des premiers pourront mouvoir de façon presque automatique par la suite.

Ce travail inférieur, qui correspond à ceux que l'on appelle les ouvriers et les petits employés, est compensé dans la mesure de ce que chacun produit en matière d'effort personnel (comprenez bien cet élément parce qu'il a une importance capitale pour ce que nous sommes en train de traiter). En effet, il n'est pas possible d'estimer la compensation en fonction du résultat produit, car ce dernier est la conséquence du produit de l'intelligence mise au service de l'ouvrier afin que celui-ci puisse remplir ses fonctions.

Le travail supérieur, celui qui met en valeur l'intelligence, est celui des ouvriers qui, sans faire étalage de la sueur sur leurs fronts et sans cacher derrière leurs regards un ressentiment injuste, comme nous le voyons chez les classes ouvrières, travaillent sans relâche, sans compter les heures et en se consacrant entièrement aux tâches qu'ils entreprennent. Ce sont eux qui décuplent le rendement de la main-d'œuvre et qui savent gérer le produit de ce travail converti en capital, en faisant en sorte que celui-ci augmente progressivement jusqu'à des chiffres impressionnants.

Il ne faut pas oublier ici que l'ouvrier de la catégorie haute, concerné par cette dernière description, est celui que l'on appelle le patron, en incluant également les administrateurs, les gérants et les grands chefs du commerce et de l'industrie ; chacun, bien entendu, occupant une place dans l'échelle avec son importance respective, conformément aux responsabilités qu'ils assument dans leurs postes de direction.

Le capital en soi, considéré du point de vue que nous avons adopté, n'existe pas, car il s'agit uniquement du nom que prend le produit du travail de la catégorie d'ouvriers que nous venons de présenter. Nous insistons sur le mot ouvrier, parce que les masses prolétaires pensent être les seules à pouvoir porter ce nom et représenter le travail ; et il n'y a pas que les prolétaires qui partagent cette croyance : les législateurs, membres du gouvernement, hommes politiques, etc. le pensent également et, en général, cette désignation est communément acceptée. En effet, personne n'a eu l'idée d'envisager que le travail n'est qu'un fait et qu'il se divise en deux parties : le supérieur, qui a pris le nom de capital, et l'inférieur, auquel on a donné de manière erronée le nom de travail, dans sa forme globale.

Si les hommes qualifiés prenaient le temps d'examiner cette vérité que nous mettons en avant, ils seraient immédiatement d'accord pour dire que le seul travail digne d'estime, selon l'acceptation courante, est celui du travail inférieur, celui de l'ouvrier qui effectue des tâches rudes et qui les fait parce qu'il n'est pas assez compétent pour entreprendre des travaux d'ordre supérieur. En revanche, on cesse de considérer comme travail celui réalisé par la classe supérieure d'ouvriers, alors que celle-ci utilise proportionnellement beaucoup plus son intelligence au lieu d'employer, comme dans le cas de l'ouvrier commun, ses bras, dont l'action est mécanique et toujours dirigée par l'intelligence d'autres personnes.

Il est donc fondamental pour qu'un nouvel ordre règne dans le monde, en harmonie avec les possibilités de chacun, de bien étudier à fond cette question que nous estimons être d'une importance primordiale. Cette étude permettra à l'homme d'avoir une idée claire et juste de sa véritable place au sein de la société, des fonctions qui lui correspondent en fonction de ses aptitudes, et de ses devoirs dans le jeu des activités humaines.

On entend souvent les masses ouvrières parler de traitements injustes, de salaires peu élevés ainsi que de demandes croissantes d'augmentation de la rémunération et de réduction des heures de travail. Personne ne considère ni ne se préoccupe de savoir si la stabilité économique de ceux qui sont chargés de l'administration est atteinte ou affectée par les multiples problèmes qui surgissent à chaque instant dans toutes les entreprises et le souci permanent que les ouvriers et employés remplissent leurs obligations. C'est ainsi que le travail supérieur, représenté par les patrons et appelé « capital », est constamment menacé par les exigences toujours plus injustes du travail inférieur auquel, comme nous l'avons déjà dit, a été attribué de manière erronée, une erreur que la réalité doit corriger, le nom de « travail ».

Qui a promu ces exigences ? Qui a donné des ailes à l'ignorance au lieu de les donner à l'intelligence ? Regardez ce qui est arrivé en France et dans les autres nations qui n'ont pas su se défendre contre l'agression. Regardez plus près, dans notre continent, sur notre propre sol. Souvenez-vous des discours politiques à la veille des élections qui promettaient aux masses ouvrières une augmentation de salaire, moins d'heures de travail, un meilleur traitement, etc. et comment celles-ci ont ensuite réclamé le respect de ces promesses jusqu'à obtenir des améliorations.

Ceci est en train de se passer et est déjà arrivé plusieurs fois en moins d'un quart de siècle. Jusqu'où iront ces augmentations de salaire et ces améliorations ? Jusqu'où ? Nous avons déjà vu que ce ne sont pas les augmentations de la rémunération ni les diminutions du temps de travail qui améliorent les conditions de la femme ou de l'homme ouvrier, car plus ils gagnent de l'argent et plus ils ont du temps de libre, plus ils les gaspillent dans des distractions de toutes sortes en conservant, par conséquent, toujours les mêmes problèmes et besoins, qu'il est incapable de résoudre et de satisfaire. On nous dira qu'ils ont les mêmes droits que tous les autres. Ce à quoi nous répondons que c'est tout à fait exact ; mais que, alors, ils ont également le devoir de veiller sur cette même société à laquelle ils

appartiennent, tout comme ceux qui se trouvent dans la couche supérieure veillent et se préoccupent d'elle. Tandis que l'ouvrier arrête de travailler sans soucis, complètement détaché des contrariétés de toutes sortes, des afflictions et des moments amers que connaît le patron, qui continue de travailler de manière infatigable dans son bureau, dans sa maison et partout où il se trouve, la mente toujours absorbée par l'attention qu'exigent les multiples ressorts compliqués de l'entreprise qu'il administre ?

Considérons les deux positions opposées : celle du patron, avec ses inquiétudes et ses responsabilités, et celle de l'ouvrier, qui n'a absolument aucune préoccupation, non seulement à partir du moment où il abandonne sa tâche quotidienne mais également dans ce même travail, car il accomplit par obligation ses heures de travail et n'accepte jamais de partager quelques minutes le travail pesant et ingrat de ses supérieurs. Il s'agit de la majorité, mais il y en a également qui souhaiteraient travailler plus, s'investir davantage dans leurs fonctions, en un mot, collaborer avec leurs patrons. Le problème fréquent est que, quand c'est le cas et que la personne parvient à se distinguer, en améliorant sa position, les autres le prennent pour un traître et lui rendent la vie impossible.

Il est évident qu'une inégalité n'a pas été prise en compte par ceux qui, en appliquant encore et encore les promesses électorales faites au prolétariat, les transforment en lois ouvrières et affectent ainsi directement l'équilibre harmonieux qui devait et doit toujours exister entre le travail supérieur et et le travail inférieur, c'est-à-dire entre le travail de l'intelligence et le travail mécanique, de la main-d'œuvre, de la force brute ou comme bon vous souhaiterez l'appeler ; entre ce qu'on appelait le capital et le travail.

Les socialistes, comme on les appelle, n'ont pas pensé que le travail inférieur, celui des masses prolétaires, est autant du capital que le capital même, et que le travail supérieur est autant du travail que celui de ces masses, tout en méritant autant, voire même plus de considération que ce dernier. La différence entre l'un et l'autre réside dans le fait que le travail supérieur s'effectue en silence, avec la substance mentale, la plume et le papier, tandis que l'autre est, le plus souvent, bruyant, ostentatoire et exhibe avec un orgueil démesuré la sueur qu'il provoque, en la dénaturant et en la faisant apparaître comme un signe d'exploitation et d'injustice sociale.

Pourquoi est-ce qu'on ne légifère pas avec des visées plus élevées et des perspectives plus amples ? Pourquoi n'établit-on pas pour les masses

ouvrières des normes de conduite qui leur indiqueraient leurs devoirs et obligations envers la société, au lieu de les abandonner à leur seul arbitre, en les délivrant totalement de toute collaboration qui faciliterait pourtant la résolution de tant de problèmes dont ces gens refusent de se préoccuper juste parce qu'ils sont ouvriers ? Pourquoi ceux qui appartiennent aux masses ouvrières doivent avoir le privilège d'être gâtés, doivent tout recevoir de ceux qui ont plus d'intelligence, comme le progrès, l'avancée, le confort, la rémunération, alors que beaucoup d'entre eux ne se préoccupent que de remplir leurs estomacs, tandis que leurs mentes abritent les seules pensées qui peuvent y entrer, c'est-à-dire celles de l'oisiveté, du jeu, des distractions et de la rancœur envers ceux qui leur ont généreusement rendu la vie supportable ?

On a dit, comme tant de choses qui ont été dites sans réfléchir, que le capital ne pourrait rien faire sans le concours de la main-d'œuvre, soit des « travailleurs ». C'est une autre erreur. Ce qu'il faudrait dire, c'est que, sans ce concours, rien ne pourrait être fait en faveur de ces travailleurs, car, dans ce cas, le capital, soit la classe travailleuse qui occupe un niveau plus élevé dans la hiérarchie, pourrait se passer d'eux et s'occuper seulement de vivre pour lui-même.

Nous vous avons préparé l'image suivante pour illustrer cet énoncé : imaginons que l'on place dans une grande île un million d'êtres ignorants, avec toutes les ressources que la nature offre à l'espèce humaine et dont celle-ci doit savoir tirer profit, ainsi que, dans une autre tout près, cent personnes qui ont cultivé leur intelligence et dont le capital consiste en cette préparation. Le million d'êtres ignorants vivra de manière primitive, en se servant à peine de son intelligence pour satisfaire ses nécessités les plus urgentes et sans jamais profiter des richesses contenues dans la nature. En revanche, la centaine d'intelligences aura immédiatement établi un plan de travail, en édifiant des maisons et en les rendant confortables. Elle aura construit des abris pour ses réserves de provision et des barques pour transporter ses produits vers d'autres îles ou terres afin de les troquer en échange de ce qu'elle n'a pas.

Alors, les ignorants, sans se rendre compte qu'ils auraient pu faire la même chose, se rassembleront sur le bord de leur île pour envier les richesses de leurs voisins et le verront comme une injustice. Ces derniers leur vendront des objets utiles en échange d'un coup de main et les

placeront dans des barques qu'ils devront diriger, en leur enseignant de nombreuses choses et en leur donnant une part de leurs bénéfices dans une proportion naturelle et juste de ce qui leur revient.

Quel est donc le véritable capital ? L'intelligence. Le volume du capital sera toujours lié au degré de développement de l'intelligence.

Mais une intelligence développée exclusivement pour le profit se pervertit et perd sa véritable fonction. Nous en arrivons ainsi aux cas typiques de ceux qui, tout en occupant des positions sur le plan du travail supérieur, forment un kyste social et deviennent précisément les véritables exploités du sang humain. Ils sont l'expression de la cupidité et du pillage. Obsédés à l'extrême par l'appât du gain et avec une mesquinerie qui frise l'inconcevable, ils recherchent la domination économique pour instaurer un royaume d'oppression et d'humiliation. Malheureusement, ce type d'être surpasse les autres dans son domaine d'activité parce qu'il y concentre toute son attention et l'avidité représente un grand stimulant pour sa vie. Il est déplorable qu'on le confonde avec ceux qui agissent dans le travail supérieur en ayant des intentions nobles et des visées humanitaires.

Voyons maintenant comment cet autre aspect décrit, c'est-à-dire celui du travail supérieur converti par des personnes cupides en un élément perturbateur, est la cause de conflits entre lui et le travail inférieur. Ce qui est grave c'est que, dans les réactions, on ne sait pas faire la différence entre le bon et le mal, entre l'honorable et le misérable. Et c'est dans cette confusion que vit l'homme.

Néanmoins il ne faut pas tomber dans la déception. L'homme souffre tant à cause de ses erreurs qu'il finira bien par se convaincre que son intelligence peut lui servir à résoudre de nombreuses situations. Quand ce sera le cas, nous aurons une autre classe de législateurs et d'hommes d'État qui sauront faire des lois justes et opportunes, en évitant les excès et en traçant des limites raisonnables pour l'ambition.

L'une des nombreuses solutions qui permettraient de développer les activités économiques de manière saine serait celle de fixer une limite maximum pour le capital individuel. Une fois cette limite mise en place, par exemple, au niveau d'un million de pesos, ce qui est tout à fait suffisant pour combler les ambitions les plus aiguës, l'homme

qui l'atteindra devra occuper son intelligence et son temps à aider ses semblables en leur indiquant, par le biais de son action, le chemin à suivre. Il pourrait ainsi devenir conseiller économique de l'État, c'est-à-dire, de la société ; pour être plus clair, sa carrière s'achèverait à un million de pesos. Son travail, et cela lui prendrait très peu de temps, serait de conserver et de consolider sa rente, en pouvant revenir à son activité dès que, pour une circonstance quelconque, son capital viendrait à diminuer. Il aurait également le droit d'avoir une activité commerciale visant à gérer le capital de ceux qui lui confieraient leurs intérêts, tant que ceux-ci ne dépassent pas la limite personnelle maximum. Les montants au-dessus d'un million de pesos pourraient être placés en titres d'État. Il faudrait également envisager que ceux qui, hors du commerce ordinaire, se consacraient à de véritables œuvres de bien en faveur de la société pourraient avoir le privilège de posséder cinq à dix fois plus, étant donné que cet argent serait toujours employé pour le bien du semblable, de la patrie et de l'humanité même.

CONCEPTS DE LA RELIGION ET DES IMPÉRATIFS DE LA CONSCIENCE

Le temple de la connaissance



Si on nous demandait pourquoi les religions, selon l'acception courante du mot, ont été fondées et pourquoi des croyances et dogmes ont été institués en leur sein, nous répondrions que cela a représenté et continue de représenter une nécessité pour les gens, de l'ordre de l'émotion et de l'instinct plutôt que de la raison, car celle-ci a toujours dû s'arrêter au seuil des temples.

Les personnes les plus haut placées dans toutes les catégories comportant une hiérarchie assistent à leurs cultes respectifs attirées par le spectacle des cérémonies et, si on veut, obligées par la force des circonstances. Si elles ne veulent pas se retrouver dans une situation inconfortable, il est essentiel qu'elles pratiquent le culte de la couche sociale qu'elles fréquentent. La haute société veille sur ses traditions et ressent le besoin de conserver les normes sociales qui lui assurent honneur et distinction. La classe moyenne peut être séparée en trois catégories : celle qui est la plus proche de la haute société, soit par sa position économique qui la place dans des conditions avantageuses, soit par des liens de parenté qui les relie à moitié ; la deuxième, ou la typique, qui, avec son attention fiévreuse envers les apparences, est qualifiée de vaine et la troisième, qui ne possède pas de telles préoccupations et suit plus ou moins les inspirations de la crème sociale. Enfin arrivent ceux que l'on appelle la plèbe, la classe de condition humble, pour qui leur orientation importe peu et qui adoptent telle ou telle croyance suite à de simples insinuations, car nous savons déjà comment le fanatisme se propage dans les milieux inférieurs.

Rares sont donc ceux qui se tournent vers les religions à la recherche d'un peu de paix pour leur âme, et ils le font généralement quand les

temples sont vides ; ainsi, loin de tout regard indiscret, seuls avec eux-mêmes, ils se livrent, dans ce moment de calme, dans cet instant d'émotion mystique, à des réflexions intimes et parviennent même à se soulager de leurs peines.

Tout ce que nous venons de dire n'a rien à voir avec la religion en elle-même, car l'activité religieuse, qui, comme nous l'avons expliqué, est plus émotive et instinctive que rationnelle, est une chose et l'impératif de la conscience en est, ou doit en être, une autre. Ce dernier naît des plus profondes réflexions de l'esprit comme une nécessité de la raison pour discerner et juger la portée que peut avoir son lien conscient avec tous les signes de l'intelligence qui permettent la communion de l'entendement avec la Raison suprême, le seul moyen de se rapprocher, par la voie la plus légitime et directe, de la pensée de Dieu.

L'origine des religions remonte, on peut le dire, à l'aube des temps. Il est bien connu que, à l'époque primitive, l'homme élevait ses sentiments vers le Soleil et tout ce qui apparaissait à sa vue comme quelque chose de surnaturel, rempli de mystère et de contours suggestifs. Plus tard se sont profilés les objets qui représenteraient un motif de vénération et de culte.

L'idée de Dieu en tant qu'arbitre universel et absolu, pour les uns, et celle des dieux ou prophètes, pour les autres, ont créé petit à petit la nécessité d'établir des pratiques, rites, etc. afin d'unifier les aspirations communes dans la célébration des actes et cultes de ces croyances. La religion permettait, selon les gnostiques, de relier, de réunir ; en d'autres mots, elle impliquait l'établissement du lien d'union entre l'humain et le divin, en associant les croyances à une espèce de statut dont il n'était pas permis, une fois qu'il était accepté, de s'écarter sous peine d'être puni. Une fois les cultes organisés pour chacune des croyances que professaient les différents groupes d'individus, il a été nécessaire de créer des autorités qui dirigeraient les offices de ces mêmes cultes, ce qui a entraîné, par conséquent, une hiérarchie et l'affirmation des religions en tant que norme commune pour les aspirations de l'esprit.

Mais la populace, c'est-à-dire la masse inculte ou peu instruite, qui, il est important de le préciser, est la plus nombreuse, comprend que la religion qu'elle a choisie, au sein de laquelle se meut, de manière exclusive, l'esprit des anges, saints ou prophètes, est ou doit être la seule.

Inspirée par cette idée, elle se fanatise au point de croire aveuglément que la religion qu'elle professe est la seule dépositaire de la parole de Dieu. Nombreux sont ceux qui utilisent leur imagination hypertrophiée pour grossir de petites coïncidences de faits qui n'auraient eu aucune importance si elles n'avaient pas été élevées au rang de miracles, auxquels ont toujours recours les fidèles pour alimenter leur véhémence qu'ils appellent foi, et celle toujours oscillante des autres croyants. Il est curieux que de telles fantaisies mystiques parviennent parfois jusqu'à faire perdre tout bon sens.

Selon nous, si la religion, comme on l'appelle, prétend élever la pensée de l'homme jusqu'à Dieu et émanciper sa conscience, elle doit commencer par lui faire découvrir la lumière de la connaissance, au lieu d'aveugler sa raison et d'endormir son intelligence. En effet, nous l'avons déjà dit, et la Logosophie le soutient fermement, que c'est uniquement par le biais du véritable savoir que l'homme pourra se rapprocher des pieds du Créateur suprême et tout-puissant, sans appréhensions ni peurs et avec une confiance maximale en lui-même.

Tant que l'homme ne ressent pas d'autres inquiétudes concernant le destin de son existence que les plus communes, toujours relatives à son entretien physique et aux obligations inéluctables que lui impose la cohabitation humaine, il n'aura pas besoin, pour calmer ses curiosités éventuelles, d'autres satisfactions que celles données par sa compréhension limitée des choses. Et en disant compréhension limitée des choses, nous faisons référence à celles concernant les inquiétudes que nous venons de mentionner. Un être dans ces conditions, les lumières de son esprit étant éteintes par l'inertie, réduit ses exigences dans ce sens à croire, croire aveuglément, sans la moindre intention d'analyser ce qu'il a admis et en excluant tout doute, peut-être parce qu'il est plus facile de laisser aux autres la tâche d'analyser et de juger.

La situation est complètement opposée pour l'esprit de celui qui, en ne se contentant pas de l'absolutisme imposé par les croyances et les dogmes, expérimente en lui-même la nécessité de savoir, de connaître consciemment tout ce qui doit entrer dans les sphères de son intelligence et de ses sentiments, et, par conséquent, ce qui doit relever de sa volonté. Cet homme est celui qui choisit de s'émanciper du cercle étroit des croyances pour partir à la recherche d'autres horizons plus amples,

où la conscience peut se plonger et trouver, dans des explorations successives, les fragments perdus de la vérité qui doit le rapprocher, comme nous l'avons déjà dit, des sublimes régions de la pensée, là où tout est pureté et réalité, où tout se transforme devant le regard enthousiaste qui contemple ce qui est véritable et éternel.

L'impératif de la conscience est, dans ce cas, la loi de l'esprit qui force l'homme à ne pas ignorer ses préceptes. On se tourne ainsi vers les réserves internes que chacun peut avoir pour se protéger contre les agressions du doute et les résistances qu'opposeront les proches ou relations, ceux qui croiront voir dans cette attitude, pour eux incompréhensible, d'émancipation résolue des préjugés et chaînes du formalisme baptismal, une manifestation d'athéisme taxée d'impie et cataloguée par les dogmatiques d'hérésie.

Voici le magnifique contraste que nous présente ce spectacle digne d'une réflexion des plus approfondies : ceux qui conservent une croyance leur ayant été imposée, dans la majorité des cas, par l'éducation reçue dans leur enfance ou par l'inculcation systématique des adultes qui ont guidé leur jeunesse, qui pensent que ce serait un sacrilège que de désertir la tradition religieuse familiale, et ceux qui, avec un courage moral digne d'éloge, assument dignement leur droit de choisir la voie qui satisfera au mieux les exigences de leur esprit et les justes réclamations de leur conscience.

La Logosophie, comme vous pourrez l'apprécier, est la connaissance vivante et féconde dans la plus ample acception du mot. Les religions ne sont pour elle rien d'autre que le résultat d'une série d'arrangements de faits que les hommes, depuis leurs points de vue respectifs, ont relié au divin, au surnaturel, en allant, au paroxysme de leur ferveur et exaltation sectaire, jusqu'à garantir, dans chacun des différents grands groupes religieux rivaux, le consentement de Dieu pour exercer par sa volonté les mandats suprêmes qu'ils s'attribuent afin d'inculquer et d'imposer les dogmes qu'ils soutiennent.

En projetant sa lumière diaphane et pénétrante sur la structure des religions existantes et en éclairant la raison de l'homme, la Logosophie montre ce qu'elles doivent signifier pour l'entendement humain, en les présentant comme nécessaires pour les âmes peu instruites et ingénues.

En effet, tant que celles-ci ne peuvent pas orienter leurs pas toutes seules, en étant guidées par la lumière d'une connaissance supérieure et active, elles doivent accepter la prêche des chaires ou des synagogues, destinées à les maintenir au moins soumises à l'idée de Dieu, même si elles ne comprennent rien de ce qu'on leur dit et qu'elles ne se préoccupent pas d'y réfléchir.

Ce qui n'existe pas au jour d'aujourd'hui de manière publique et universelle est le Temple de la connaissance, où chaque âme recherchant quelque chose au-delà du savoir commun pourrait venir éclairer sa mente et parvenir, si ses forces, sa patience, sa persévérance et son dévouement le lui permettent, aux hautes vérités d'où s'écoule la Sagesse même.

Ce Temple de la connaissance transcendante, qui n'aurait rien à voir avec les religions existantes ni avec les sciences ou les philosophies connues, regrouperait en son sein toutes les personnes, quelle que soit leur condition, classe ou fortune, qui souhaiteraient nourrir leur intelligence à la source vive de la Sagesse prodigieuse.

Si ici, en Amérique, dans ce continent de conditions privilégiées et de manifestations naissantes de curiosité supérieure, s'élevait ce Temple, nous pouvons vous assurer que, en peu de temps, on verrait arriver, comme ce fut le cas en Egypte puis en Grèce, des hommes de toutes les latitudes à la recherche de cet or immatériel qui s'écoulerait de son sein comme un rayonnement inépuisable de lumière pour l'entendement et de plaisir ineffable pour les consciences.

ÉTUDE SUR LES QUESTIONS ET L'ACTION DE POSER DES QUESTIONS



Comme nous vivons dans une interrogation perpétuelle, il serait bien que nous nous occupions d'effectuer une définition substantielle du terme qui sert de pont pour la curiosité de la pensée, afin que celle-ci puisse franchir les barrières du doute. Nous pensons qu'une explication pourrait être ainsi très importante, non seulement dans le domaine de l'enseignement commun, quel que soit son type, mais également, et tout particulièrement, dans ce que l'on appelle l'enseignement supérieur, où les questions pénètrent déjà dans d'autres champs qui transcendent l'Université ou, plutôt, ses professeurs, pour se plonger dans les problèmes profonds que l'Univers et la vie même posent à l'intelligence humaine.

Même quand l'action de poser des questions semble manquer de transcendance et ne renfermer qu'une simple formule de l'entendement commun, ce n'est pas pour autant qu'elle cesse d'impliquer toute une série de suggestions dignes d'être prises en considération et développées compte tenu de la variété et de la richesse des nuances qu'elle présente.

L'indifférence, avec la froideur séculaire qu'on lui a attribuée, peut-être pour ne pas favoriser la chaleur ou la vie dans la pensée, qui meurt, par conséquent, congelée en elle, constitue une particularité de la psychologie humaine dont il n'est pas possible d'espérer de vives manifestations de sentiment ni de justes réclamations de l'action de penser courante.

La question surgit sous l'impulsion de l'intérêt éveillé par une personne, une chose ou une affaire déterminée et est toujours animée par une curiosité, légère ou profonde.

Il existe, on peut le dire ainsi, une hiérarchie dans la gamme des questions ainsi qu'une échelle dans les états conscients de la psychologie humaine. De sorte qu'une question peut être formulée dans un certain

état psychologique mais ne pas être nécessaire dans un autre, tout comme elle peut, de même, viser un simple éclaircissement de ce qui apparaît à ce moment indispensable. La réponse, ainsi, même si la question englobe un ensemble de motifs déterminés, doit être orientée vers l'intention observée, qui provient d'un état d'âme particulier. Lorsque la question, qui contient un ensemble de motifs, est formulée comme une nécessité pour enrichir le patrimoine personnel, elle nécessite alors une considération toute particulière. Il faut analyser dans ce cas les motifs et vérifier, à la fois, jusqu'où est allé l'effort propre dans la recherche, avant de lancer la question.

L'action de poser des questions répond à une série d'exigences qui naissent ou surgissent du développement des qualités morales, spirituelles et, surtout, disons-le plus clairement, des facultés qui se manifestent dans l'intelligence.

Le chercheur, par exemple, que ce soit dans le domaine social ou scientifique, a établi une norme pour ses questions. Pour lui, les réponses doivent être concluantes, parce qu'elles équivalent à l'ultime étape de sa progression dans la recherche. Par conséquent, elles ne nécessitent pas l'inclusion de détails qu'il connaît déjà, mais plutôt des aspects, des fondements ou des contenus qu'il n'a pas perçus.

Dans les célèbres assemblées de sages de l'Antiquité qui se constituaient sous le signe de la méditation et de la collaboration mutuelle en vue de l'éclaircissement des vérités, les questions qu'ils se posaient entre eux étaient, en général, le fruit de longues années de recherche, et ils disaient souvent que, même avec le concours de tous, il leur fallait beaucoup de temps pour trouver la réponse.

Il existe des questions qui sont restées sans réponse pendant des siècles et certaines le resteront ainsi tant que les hommes ne seront pas capables d'élucider les mystères qui cachent ces sublimes explications recherchées avec tant d'ardeur par de si nombreuses générations.

L'action de penser, dans son acception la plus pure, permet la manifestation d'une condition naturelle de la conscience. Elle seule peut admettre à la condition que ce qu'elle soutiendra par la suite comme une valeur incontestable relève de ses aspirations légitimes de vérité. La mente, elle, peut accepter a priori, et même conserver si on veut, les

pensées ou idées qui lui sont utiles pour ses travaux de maturation dans la trame de l'entendement. Cependant, le travail sélectif de l'intelligence et les fonctions du jugement resteront toujours hors de la conscience tant que l'être n'aura pas obtenu la réponse qui se transformera en des convictions profondes. La connaissance dilue le doute et détruit les préjugés, qui sont le produit de réponses obtenues prématurément et, par conséquent, mal élaborées.

Certaines questions trouvent leur origine dans l'imagination, tandis que d'autres sont formulées par le sentiment ou l'instinct et que d'autres encore, dans des proportions que nous ne pouvons préciser, proviennent de la raison ou du jugement. Nous devons par conséquent veiller à évaluer la qualité de la question et y répondre en fonction de son origine. C'est une erreur fréquente de ne pas prendre en compte ni discerner le fait que nous venons de mentionner et c'est, précisément, pour cette raison qu'il existe tant de confusion. La parole sage se dirige toujours à la rencontre de la question, en effectuant tout d'abord une reconnaissance rapide de celle-ci pour déterminer sa nature.

Si la question est le fruit de l'innocence d'un enfant, la réponse doit être adaptée à sa compréhension naissante, en se mettant à sa portée et en lui fournissant des images simples et faciles à comprendre. Nous veillons ainsi à ne pas endommager les tendres filaments de sa sensibilité et nous satisfaisons sa curiosité inoffensive avec des réponses qui, même si elles sont fabriquées avec simplicité, participent à l'esprit constructif de l'enfant.

Face au dilemme que pose fréquemment une question formulée avec une mauvaise intention et qui, sans aller jusqu'à blesser la dignité, porte atteinte, néanmoins, à la personne interrogée, on doit répondre en essayant de réprimer l'intention.

Il existe également des questions qui sont exprimées sur le ton de la plaisanterie et se dédoublent en fonction de la réaction de celui qui les reçoit. Dans ce cas, celui qui les formule essaie toujours de se réserver la possibilité de nier tout lien avec une plaisanterie ou, au contraire, de tout faire pour assurer que ce n'était qu'une plaisanterie. Il faut se rendre compte ici que la réponse dépend toujours des circonstances dans lesquelles le fait se produit et des personnes qui interviennent. On

sait que si la plaisanterie a été lancée par un supérieur, le subalterne doit être très prudent et tolérant ; mais si l'un et l'autre se trouvent sur le même plan, tout dépendra principalement de l'habilité de celui qui répond, afin qu'il le fasse avec succès sans contrarier personne.

Tout ceci illustre la portée des questions et des réponses que l'on peut y apporter, selon les facteurs qui interviennent et les situations personnelles de ceux qui participent. Seul le domaine des mathématiques peut fournir des réponses inconditionnelles. Combien font deux plus deux ? On nous répondra quatre sans hésitation.

Il existe de même une multitude de questions qui correspondent à différentes époques et auxquelles on ne peut répondre sans se référer à l'époque d'origine.

Les questions semblent se multiplier dans la vie de chaque être en fonction des exigences de l'esprit ou des nécessités de l'évolution naturelle. On pourrait même établir une classification de celles-ci dans l'ordre où elles surgissent, c'est-à-dire au fur et à mesure que ces exigences ou nécessités se manifestent. Si nous le faisons, nous nous rendrons compte qu'elles sont répétées dans des situations similaires par de nombreux êtres, même si les uns se trouvent au niveau de l'Équateur et les autres au pôle Nord. Qu'est-ce que ce fait nous montre ? Et qu'est-ce que nous montre le fait que les questions se répètent de génération en génération ? Cela montre, ou plutôt, révèle la situation suivante : ces questions obéissent à un plan parfait de l'évolution synchronisé dans tous les êtres, sous l'apparence commune d'évènements sans importance, considérés comme de simples coïncidences.

Les questions ne sont pas toujours exposées conformément à ce que l'on recherche ; elles ne sont pas toujours le reflet fidèle de l'impératif qui les anime ; probablement à cause de la difficulté que beaucoup ont à exposer leurs pensées avec clarté. D'où le fait que, généralement, les réponses ne satisfont pas ces impératifs.

Rendons-nous maintenant dans les domaines des explications claires, où l'on répond aux questions par le biais de réflexions.

« Comment sont Alexandrie, Le Caire et Athènes ? » demande-t-on à celui qui revient d'un voyage sur ces terres. Il répondra que ce sont

de belles villes historiques, voire même légendaires, et il essaiera sûrement de faire une description sommaire de celles-ci. Ce qu'on ne pense pas c'est que la réponse à cette question est contenue dans tout ce que le voyageur a expérimenté, observé et vécu durant son excursion dans ces lieux ; c'est-à-dire que, tandis que l'un obtiendra une réponse limitée, sans une multitude de fragments avec lesquels il pourrait se former une image claire, l'autre possèdera la réponse dans sa totalité.

Cette observation doit pousser l'homme à admettre l'importance que représente pour sa conscience la connaissance des faits ou des choses par le biais de son propre effort. Le fait de savoir en se référant à d'autres nous expose à devoir modifier le rapport obtenu à chaque fois qu'une circonstance ou une autre met en évidence qu'il n'est pas conforme à la réalité.

La fleur et le fruit sont la meilleure réponse à l'anxiété de celui qui cultive la plante. Plus les fleurs sont belles et les fruits sont bons, plus la réponse à la grande interrogation sera éloquente.

CONCEPTION LOGOSOPHIQUE DES MOTS

Acception du mot CROIRE

Croire. – Donner ; accorder, prêter du crédit à une chose. Penser qu'une chose est certaine alors que l'entendement ne peut le prouver. Accepter fermement et complètement les vérités révélées par Dieu et proposées par l'Église. Penser, juger, comprendre, soupçonner une chose ou en être persuadé. Imaginer, penser une chose. Encyclopédie Espasa-Calpe.

Croire. – Penser qu'une chose est certaine alors que l'entendement ne peut le prouver. Accepter fermement les vérités révélées par Dieu ou proposées par l'Église. Penser, juger, soupçonner une chose ou en être persuadé. Considérer une chose comme vraisemblable ou probable. Dictionnaire Real Academia Española.



L'une des choses qui déçoivent et désorientent le plus l'âme humaine est le manque de sources montrant avec autorité à l'intelligence en quête de savoir le sens ou le contenu des mots tels qu'ils devraient se manifester à la conscience de l'homme.

L'énorme variété de critères soutenus par les académies et les dictionnaires, qui sont généralement considérés comme les moyens les plus sérieux d'obtenir des informations, a créé beaucoup de confusion et, surtout, une véritable désorientation. Quand il s'agit d'éclaircir le contenu de certains mots, notamment ceux qui ont le plus d'influence sur l'esprit humain, afin de déterminer les propres concepts, nous nous apercevons qu'ils ne sont pas toujours interprétés, en ce qui concerne leur fond, comme l'exige la nécessité d'avoir une compréhension juste et claire de chacun d'entre eux. Au contraire, nous voyons finalement leur contenu s'obscurcir encore davantage, en raison des multiples contradictions consignées dans ces œuvres qui, comme nous l'avons dit, émanent de diverses sources considérées, presque toutes, comme incontestables.

La sagesse logosophique ne les conteste pas, tout comme elle ne les prend pas en compte quand elle se prononce sur chaque concept ou mot, dont elle exprime le contenu exact sans aucune réticence afin que chacun juge la différence d'appréciation entre ce qui a été communément admis sans réfléchir et ce que la Logosophie dit à ce sujet.

La réflexion provoquée par cette révision des mots et concepts qui réclament et exigent même, on peut le dire, un nouveau traitement dans les formes courantes d'expression, représente une excellente occasion pour tous et, en particulier, pour les chercheurs sincères, d'évaluer la vérité que renferment les concepts exposés par la Logosophie dans ces pages intitulées « Conception logosophique des mots ». Il est tout à fait certain que cette nouvelle conception du sens qu'ils englobent déclenchera des réactions saines chez les esprits aimant la vérité et les intelligences bien dotées.

Lorsque l'on recherche une simple explication réclamée par quelque circonstance fugace ou quand on souhaite connaître en passant le sens d'un mot, il est indiscutable qu'il n'y a pas de grand motif pour chercher à savoir si ce que tel académie ou dictionnaire exprime, ou ce que tel auteur dit, à ce sujet, est l'expression de la vérité même. On l'admet communément, comme un fait déjà accepté. Et cela va encore plus loin dans le cas des dictionnaires, car ils sont même considérés comme une espèce de loi du langage. Au point que dans les écoles primaires et secondaires, voire même dans les universités, les étudiants doivent se conformer au sens donné par ces sources de consultation. Puis viennent les interprétations personnelles du contenu des mots, en cherchant, généralement, à les faire coïncider avec les intentions que chacun a lorsqu'il les utilise. Nous arrivons ainsi à la conclusion suivante : même si les êtres humains parlent la même langue, ils sont séparés par de grands malentendus et se comprennent chaque jour de moins en moins.

La Logosophie montre et met en évidence dans ces études que, en approfondissant le contenu des mots et l'origine des concepts, on parvient à obtenir une impression exacte de ce qui est réel, ou pour mieux l'exprimer, de la vérité que renferme le sens de ce qui a motivé la recherche et de ce que ce dernier doit représenter pour l'intelligence ; mais ce qui donne la sensation la plus profonde et pleine concernant la

vérité est, plus que tout, la force de la logique et le pouvoir de conviction de la discrimination, qui se révèlent être des preuves concluantes de celle-ci.

Quand on analyse froidement le mot **croire**, c'est un verbe comme un autre, qui a un lien direct avec le mot croyance, tant et si bien qu'il semblerait que les deux soient inséparables. Néanmoins, ce n'est pas toujours le cas, étant donné que le premier implique un acte spontané de la volonté d'une personne qui agit avec une pleine liberté de conscience, tandis que le deuxième s'applique comme un dogme, qui est, dans ce cas, imposé au croyant.

Si nous concevons le mot **croire** dans son acception la plus pure, nous devons obligatoirement le séparer du mot croyance et l'associer à une espèce de situation ou fait accepté depuis des siècles et réglementé, si on veut, par les exigences de temps qui permettent une relation d'entente entre les êtres humains ; une relation plus directement visible et nécessaire entre celui qui enseigne et celui qui apprend. Par exemple, l'étudiant reçoit des avances du savoir offert par les professeurs dans les cours, qui ont formé en lui la conscience de la profession qu'il exercera. La parole du professeur qui, dans ce cas, constitue, comme nous l'avons dit, une avance, doit être, nécessairement **crue** ; il doit exister une bonne foi absolue dans ce sens pour rendre possible la compréhension de la complexité des études et faciliter, à la fois, le processus de transformation en savoir de ce que l'étudiant écoute et accepte, c'est-à-dire, **croit**, en provenance de son professeur. C'est la même situation dans les autres activités de l'intelligence, celles qu'effectue l'être dans les multiples secteurs de la vie.

Cette avance de bonne foi, qui implique l'acceptation d'une chose à première vue, est nécessaire pour que la cohabitation commune ne subisse pas les désagréments du manque de confiance extrême ou de l'intentionnalité qui subvertit les termes de concorde dans lesquels doivent évoluer les êtres quotidiennement.

Chacun est obligé par la loi sociale de respecter son semblable et, précisément, c'est un acte de respect que de rendre la relation mutuelle

viable en croyant de bonne foi ce que l'autre manifeste. Bien entendu, celui qui altère cette norme de cohabitation en grossissant le volume de ce qu'il dit ou en trompant la confiance du prochain par des mots fallacieux est exposé à être discrédité. Cette attitude de quelques-uns a souvent provoqué l'absence de spontanéité dans les relations communes et le fait que l'on arrête les manifestations des autres dans une antichambre, avant de voir si elles méritent, réellement, d'être accueillies.

Le mot **croire** est élastique et ne prend son sens exact que lorsque son contenu n'est pas altéré et sert de véritable lien entre les pensées des uns et des autres.

Tant que le mot **croire** obéit dans une expression pure, sans obstacles d'aucune sorte, à une finalité supérieure, il conserve son contenu réel ; en revanche, s'il est utilisé pour être imposé, en bafouant la libre manifestation de la conscience, il perd, selon nous, sa véritable essence. Voici la grande différence.

Tout homme qui naît libre et conçoit la liberté comme une véritable expression des droits humains et comme la plus haute expression du contenu de la vie même ne peut pas accepter que, alors que son corps bouge ou avance librement, sa raison et sa conscience se retrouvent enchaînées ou, dans le meilleur des cas, jouissent d'une liberté conditionnelle.

Lorsque ceci sera compris dans toute son ampleur, nous considérerons que le moment sera venu où il sera nécessaire que les sources officielles effectuent une révision complète des concepts et contenus de mots qui, selon nous, ne sont pas utilisés comme il se doit.

LA QUINTESSENCE DE LA PENSÉE ORIGINALE

Avant le Verbe fut la mente



Qui pourrait douter que toute la Création a été façonnée à l'origine dans la Grande mente du Créateur suprême ? Cependant, même si cette réalité n'est pas admise, cela ne signifie rien pour le principe éternel et immuable qui régit l'équilibre et l'harmonie universels. Tout existe, vit, se meut et agit au sein de la grande orbite cosmique, même quand l'homme, appelé à interpréter la pensée de Dieu, l'ignore. Ce n'est pas pour autant que cette ignorance change l'ordre établi ni qu'elle fait bouger d'un pouce ce qui a été mis en place par la Volonté du Tout-puissant.

La Logosophie cherche à amener l'être humain à la connaissance de ces vérités suprêmes ; elle cherche à l'arracher de l'obscurité qui le retient dans les sphères de l'ignorance et à lui montrer, pour son bonheur et sa gloire, les immenses trésors qui attendent depuis des millénaires d'être offerts à celui qui a atteint les plus grandes expressions d'autorité dans les domaines du véritable savoir et qui offre des preuves attestées de fidélité et d'honneur, comme des signes non équivoques d'une probité morale qui l'accrédite pour être un fidèle dépositaire de tels trésors. C'est la garantie qu'ont exigée depuis des temps immémoriaux les inexorables gardiens qui protègent les grands arcanes de la connaissance ; inexorables parce que ce sont ces mêmes lois qui se chargent du contrôle des avancées humaines vers les mystères non révélés de la Création.

Il ne s'agit donc pas de connaissances communes, même si ces dernières peuvent être très précieuses dans le domaine courant, mais d'un autre type de recherche et de savoir ; il s'agit de super connaissances qui transcendent la sphère du vulgaire pour se plonger dans les grands arcanes que nous venons de mentionner.

Il est logique de supposer, qu'à ce sujet, il doive exister une stricte observance concernant les signes de l'intelligence, qui rende possible la compréhension de tout ce qui est enseigné, d'une part, et de tout ce qui s'apprend, d'autre part. Mais il est nécessaire de bien spécifier ici que ces connaissances ne s'atteignent pas par une simple recherche superficielle ou l'étude, même si on approfondit le contenu et la portée de celle-ci. On y parvient par la réalisation interne, qui permet d'expérimenter la merveilleuse réalité d'un véritable processus d'évolution consciente. Chaque connaissance pénètre ainsi directement dans le patrimoine individuel, avec des propriétés de haute valeur mentale qui bénéficient directement et rapidement à l'être.

Cette quintessence absorbée, qui provient au départ de la pensée originale, c'est-à-dire de la source mentale qui l'a générée, prend des forces au sein de la mente, la purifie des pensées qui rongent ses ressorts subtils, augmente les énergies vitales et facilite de plus en plus l'absorption d'une quantité toujours plus importante de cette transsubstance avec son contenu ineffable de lumière, de force et de vérité.

Cela dit, comme il s'agit d'une essence vivante et active, elle nécessite logiquement de la vie et de l'activité. C'est pour cette raison que, dans les mentes où elle ne trouve pas la chaleur nécessaire pour accomplir son travail de transfusion de ce que la Logosophie nomme sang immatériel, elle est réabsorbée par la source génératrice, en vertu de la loi de sympathie qui attire les éléments analogues, depuis la cellule la plus imperceptible, et éloigne les éléments opposés.

L'air continue d'être respirable pour les êtres vivants tant qu'il ne devient pas vicié par le manque de renouvellement constant. Lorsque les habitations restent fermées à la lumière du soleil et à l'air, elles deviennent sombres, humides et inhabitables. C'est également ce qui arrive pour beaucoup d'âmes qui gardent les fenêtres de leur mente fermées à la lumière du savoir : elles s'asphyxient progressivement, empoisonnées par les éléments toxiques qu'elles respirent dans l'environnement malsain de leur obscurité mentale. Quand on ouvre la mente, en laissant la connaissance y pénétrer et y agir avec liberté par l'expulsion des éléments qui lui sont étrangers, l'enceinte mentale s'oxygène et l'environnement devient respirable.

La connaissance logosophique, qui est l'essence vivante de la pensée constructrice, ne se diffuse au sein d'une mente humaine que lorsque

celle-ci s'est efforcée de lui préparer un champ propice à son éclosion interne immédiate. Personne ne reste très longtemps dans un endroit qui l'a attiré, pour quelque raison que ce soit, même si le climat est agréable, s'il ne rencontre pas l'hospitalité qui rendrait son séjour heureux. On aura des regrets de le quitter, mais on finira par le faire si on ne trouve pas, chez les personnes qu'on doit y fréquenter, l'affinité et les expressions de cordialité qui stimulent tant l'esprit.

C'est exactement ce qui se passe, ainsi, avec les pensées du savoir qui s'installent dans les mentes pour les cultiver : si elles rencontrent un environnement propice, elles s'enracinent et commencent immédiatement leur activité féconde en se mettant entièrement au service de l'intelligence ; mais si, au sein de la mente où elles ont été invitées, il n'y a pas d'ordre, tout est négligence et abandon, et que leurs protestations visant à recevoir un meilleur traitement ne touchent pas la raison, qui est chargée de mettre les choses à leur place, ces pensées, sans plus attendre, sortent de cette mente où elles ne peuvent pas vivre. C'est pour cette raison que l'on voit souvent, chez des étudiants de Logosophie, qu'après avoir abrité en eux-mêmes cette connaissance originale et obtenu des bénéfices et avantages qui les ont remplis d'enthousiasme dans les premiers temps de leur développement, ils expérimentent une espèce de baisse et même un vide que leur intelligence n'arrive pas à expliquer. C'est, précisément, parce qu'ils se sont abandonnés aux premiers triomphes et que, au lieu de stimuler le rythme de leurs activités, ils se sont reposés dans les bras de l'inertie mentale, ou parce qu'ils ont accueilli des pensées de nature étrangère, qui ont rendu la vie insupportable à celles qui s'efforçaient de les éclairer et de rendre leur existence féconde et précieuse.

Si l'agriculteur se met à dormir après sa première récolte et ne travaille plus jusqu'à l'épuisement de toutes ses réserves, il verra ses champs se remplir de mauvaises herbes, dont le désherbage lui demandera beaucoup d'effort, au détriment de la nouvelle semence qui pâtera, sans aucun doute, des effets de cet abandon. La situation est tout à fait opposée pour celui qui conserve son champ dans d'excellentes conditions : il récoltera, sans discussion, les meilleurs fruits.

Rien, on peut le dire, n'est plus susceptible de se remplir de mauvaises herbes (préjugés, croyances, ironies, confusion d'idées, etc.) que le champ mental. En effet, étant donné que personne ne prend suffisamment soin

de lui, c'est là qu'atterrissent toutes les graines qui volent dans l'air, sachant que ce sont les mauvaises, présentes partout, qui se propagent avec le plus de facilité en créant les plaies les plus abominables dans de nombreuses mentes, tandis que les bonnes sont très difficiles à diffuser. En effet, les mauvaises graines ne nécessitent aucune culture ni attention, elles poussent dans n'importe quelle terre, tandis que les bonnes requièrent des soins particuliers et une sélection constante afin que le pedigree ne dégénère pas et que leur force germinative ne perde pas ses vertus. Voici la différence.

Nous avons observé des situations dans lesquelles certains soi-disant cultivateurs de la pensée, après avoir acquis des bonnes graines, ont cherché, en changeant leur nom, à obtenir un type propre de semence, mais la réalité a montré rapidement que le pedigree est inimitable et que de nombreuses expériences sont nécessaires avant d'avoir un nouveau lignage et de posséder le secret qui empêche la dégénération de ce qui a été atteint pour améliorer les récoltes propres et parvenir à de meilleurs rendements.

En résumé : la quintessence de la pensée originale est immaculée et appartient à sa source d'origine. Elle n'est accordée qu'à la condition que le dépositaire ne soit pas infidèle. Étant donné qu'il s'agit de la Sagesse qui se manifeste par l'un de ses moyens d'expression permettant de l'atteindre par le biais d'une discipline et d'une méthode, celui qui essaie de l'attirer par caprice vers lui par des procédés qu'elle-même ne prescrit pas court le risque de se perdre dans le mirage qui pervertit les images, en faisant apparaître des choses qui, lorsqu'on se rapproche, n'existent pas.

CONCEPTION LOGOSOPHIQUE DES MOTS

Acception du mot ÉGALITÉ

Égalité. – Conformité d'une chose par rapport à une autre par sa nature, forme, qualité ou quantité. Correspondance et proportion qui résulte de plusieurs parties composant uniformément un tout. Face à la loi : principe qui reconnaît que tous les citoyens bénéficient des mêmes droits. Dict. encyclopédique Espasa-Calpe et dict. Real Academia Española.



Le concept d'égalité, en raison de la diversité des jugements qui le fondent, est, sans aucun doute, celui qui a provoqué le plus de discussions au sein de la société humaine.

On invoque l'égalité sous l'égide des lois sociales, et de manière encore plus significative, lorsque la différence de classes induit l'existence d'infortunés qui demandent un traitement similaire à celui dont jouissent les couches supérieures. Le communisme, qui a renversé les tsars de Russie et a mis à bas l'aristocratie de ce peuple, a représenté une explosion du concept d'égalité qui a violemment fait irruption dans toutes les sphères de son territoire, en abattant et en exterminant tout vestige de privilège qui puisse exister, avec la prétention de soumettre tout le monde à l'égalité rêvée par les leaders de la révolution. L'expérience, partie vive de la réalité, qu'il est impossible de nier sous peine de sombrer dans la bêtise, a modifié petit à petit le concept primitif du bolchévisme jusqu'à lui faire adopter des formes plus acceptables pour l'organisation sociale de ce pays. Même si les hommes s'éloignent beaucoup de la réalité, celle-ci finit toujours pas les rattraper.

Le concept d'égalité dans son acception la plus ample, c'est-à-dire, dans son contenu universel, diffère beaucoup de l'acception commune. Il est nécessaire de chercher son essence dans les origines du genre humain ; ou plutôt dans les origines de la vie en tant que véhicule de la

manifestation de l'âme qui traverse, successivement, des périodes d'évolution au fil des époques et des périodes jusqu'à atteindre sa perfection.

Tout indique que la présence de l'homme dans le monde, reproduite chez un nombre infini d'êtres, a été identique dans sa première manifestation, c'est-à-dire au niveau du point de départ ; mais cette **égalité** subit par la suite une série de modifications au fur et à mesure que les êtres s'éloignent de ce point initial. Même s'il est certain que tous ont un destin commun, il ressort d'une multitude de faits qui attestent de l'exactitude de nos affirmations que ce destin n'est inévitable que pour les pauvres d'esprit, pour ceux qui naissent et finissent leurs jours dans ce monde plus ou moins comme les animaux. Depuis l'aube des temps, les aborigènes, indigènes et toutes ces tribus nomades ont un destin commun prédéfini, lequel, avec de très légères variantes, est presque toujours identique pour tous, car ils sont rarement capables de dépasser le but établi. Mais, dès que l'homme a pu découvrir des connaissances qui surpassaient considérablement les primitives, il s'est rendu compte de tout ce qu'il pouvait faire pour améliorer son existence et parvenir à de meilleurs destins.

L'histoire humaine est une longue et interminable succession de récits qui décrivent les triomphes de l'homme dans les divers champs où il lui a été possible d'agir en tant qu'entité dotée d'une intelligence et d'une sensibilité. Ces mêmes triomphes mettent en avant des progrès continus, dans un effort constant pour élargir ses perspectives et obtenir un plus grand contrôle des éléments, ce qui a transformé petit à petit la terre, au fil des étapes successives, en un monde civilisé et apte à tout type d'activités qui peuvent faciliter considérablement l'évolution humaine.

Bien évidemment, ces progrès montrent déjà un changement, aussi visible que convaincant, de ce destin commun des premières périodes, durant lesquelles la réflexion naissante n'avait pas de grandes aspirations. Néanmoins, le mot destin représente la trajectoire que peut suivre l'être humain jusqu'à l'ascension la plus élevée. D'où le fait que les êtres dotés de raison, même s'ils sont en apparence similaires, peuvent se trouver à des distances différentes, voire importantes, les uns des autres, en fonction du degré d'évolution qu'ils ont atteint individuellement.

Légalité est une loi inexorable et il faut comprendre que, en tant que telle, elle ne peut pas violer les autres lois, car toutes se complètent en assurant l'équilibre de l'Univers.

Loi d'**égalité** signifie, par conséquent, que ceux qui se trouvent dans des conditions égales ont les mêmes perspectives et peuvent jouir des mêmes droits et avantages tant que le point d'égalité au niveau duquel ils se trouvent temporairement n'est pas altéré. Si cent ou mille personnes commencent un long voyage à pied, ils n'avanceront pas tous avec un aplomb, une énergie et une vitesse identiques. Néanmoins, le fait que certains termineront une étape plus rapidement que d'autres ne veut pas dire que ceux qui restent derrière ne pourront pas y arriver également, et, quand cela se produit, ils se retrouvent alors tous à nouveau dans un état d'**égalité** des conditions. Ils seront au même endroit en profitant de perspectives analogues.

C'est exactement ce qui se passe au cours du trajet que nous parcourons au fil de notre existence : il peut arriver que deux êtres ou plus se trouvent au niveau du même degré d'évolution ; dans ce cas, leurs conditions et prérogatives sont identiques, mais il faut comprendre qu'elles ne le seront que tant qu'ils resteront au niveau de ce degré d'évolution, étant donné qu'à partir du moment où l'un d'entre eux le dépassera, cette **égalité** sera, logiquement, altérée. Nous voyons ici l'amplitude de cette conception qui définit l'**égalité**.

Nous avons une autre image révélatrice, qui illustre dans un autre aspect la signification du mot **égalité** et montre comme celui-ci, sans perdre sa force, se manifeste tel qu'il doit être conçu par l'intelligence qui sait le découvrir là où sa présence peut donner plus d'un motif de réflexion, avec une famille nombreuse, dont les enfants sont nés dans une **égalité** de conditions et ont bénéficié du même amour, des mêmes aliments et du même air. Tous ont vécu, de plus, dans le même foyer et ont reçu la même éducation. L'**égalité** ne peut donc pas être mise en évidence avec plus d'éloquence ; cependant chacun d'entre eux a pris une direction différente : l'un a fait carrière et a gravi les échelons ; l'autre a choisi un métier ; celui-ci est devenu marin et certains ont même préféré ne pas étudier ni travailler par paresse, dont quelques-uns sont allés, en suivant les chemins du vice, jusqu'à la prison.

Qui a altéré ici l'**égalité** ? Qui pourrait, de façon sensée, ramener tous ces enfants à **égalité**, en les plaçant sur le même plan, dans une position similaire et avec des prérogatives identiques ? L'**égalité** a existé, dans ce cas, pendant un temps, mais elle a ensuite été altérée par l'action de chacun.

Voici la véritable **égalité** : la sage, la juste et l'incontestable, celle qui offre à tous les mêmes opportunités. L'intention humaine ne doit jamais chercher à atteindre l'**égalité** par la violence ou par des moyens arbitraires, parce que ce serait alors une **égalité** injuste ou, pire encore, une fausse **égalité**.

Tout homme doit essayer d'égaliser celui qui, par ses efforts propres ou par quelque circonstance qu'il ignore, est au-dessus de lui. L'**égalité** doit être conçue sur un plan d'équité et de justice et celui qui se retrouve en dessous doit monter vers la position de celui qui est le plus haut, si c'est bien la personne qu'il souhaite égaliser. Celui qui débute dans une carrière militaire, par exemple, sait que c'est uniquement par l'accomplissement et par l'étude qu'il pourra monter en grade et rejoindre chacun de ses supérieurs dans leurs positions hiérarchiques respectives, jusqu'à égaliser celui qui porte les galons de général. Mais, à cet effet, il lui sera également nécessaire d'être un général. Il serait absurde que le militaire novice souhaite que le plus haut dans la hiérarchie l'égalise en descendant les échelons jusqu'à se trouver dans la même position que lui, étant donné que c'est à lui qu'il revient de suivre une trajectoire ascendante l'amenant à égaliser son supérieur.

L'**égalité** doit constituer le désir suprême de l'âme humaine, l'aspiration suprême ; mais pour qu'elle ait toute la force nécessaire à l'incarnation d'un grand idéal, il faut comprendre que cette **égalité** doit être obtenue presque exclusivement par le biais de l'effort propre et représenter l'objectif essentiel, c'est-à-dire égaliser celui qui est plus dans le sens ample du mot.

L'**égalité** en tant que forme juridique du droit universel doit exister et exister en étant adaptée aux moyens de cohabitation sociale dans lesquels se rassemblent les différents types qui constituent la société humaine des pays respectifs ; mais cette **égalité** est plus apparente que réelle, elle établit un « *modus vivendi* » accepté de fait, et, c'est paradoxal, parce que les normes tolérées par cette même société l'exigent.

L'élévation dans les positions politiques, sociales et économiques établit automatiquement des privilèges dont, bien entendu, ne profitent pas ceux qui se trouvent dans des positions inférieures. D'autre part, les relations et liens de tout ordre entre les êtres offrent également des

avantages que n'obtient pas celui qui est totalement isolé des autres. Malgré tout cela, personne ne pourra affirmer qu'il existe quelqu'un à qui les lois, qui s'appliquent à tous dans une **égalité** parfaite de rigueur, ont refusé la possibilité de conquérir des positions et de bénéficier de privilèges identiques.

Pour résumer : l'**égalité** est une loi d'ordre universel qui donne à l'homme la compréhension de ce qu'il est, en fonction du lieu ou de la position dans lequel il se situe. Selon la Bible, Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance ; cela ne veut pas dire qu'il l'a fait égal à Lui-même, mais cela lui fait comprendre que l'**égalité** est le chemin qu'il doit parcourir pour atteindre son image et sa ressemblance.

CONCEPTION LOGOSOPHIQUE DES MOTS

Acception du mot SENSIBILITÉ

Sensibilité. – Faculté de sentir, propre aux êtres animés. – Propension naturelle de l'homme à se laisser entraîner par les élans de la compassion, de l'humanité et de la tendresse. Psychol. : faculté de sentir.

Faculté de la connaissance sensible ou faculté de l'affection ou des sentiments. – Faculté distinctive caractéristique de la vie animale. La sensibilité est une forme fondamentale de la conscience ou la manière la plus simple de concevoir une conscience.

Toutes les définitions de la sensibilité peuvent être résumées par deux énoncés : celui qui associe l'activité sensitive aux affections de l'agent psychique indépendamment de toute notion d'objet ou de qualité extramental ; celui qui lui attribue le rôle de fournir des informations à la matière de la connaissance sensible, qui prend le caractère de connaissance uniquement par le biais de l'intervention de l'intelligence.

Faculté cognitive chargée de nous informer sur les objets externes avec une indépendance totale par rapport à l'entendement, faculté supérieure de connaissance qui agit sur les représentations d'origine sensorielle.- Dict. encyclop. Espasa-Calpe.



Il est difficile de décrire avec des mots le contenu profond du mot **sensibilité** ou, plus exactement, ce qu'il doit signifier pour la compréhension humaine. Quant à nous, pour le faire, nous irons directement à son essence et exposerons ce qu'elle doit représenter pour chacun.

La psychologie de chaque être est différente, raison pour laquelle la **sensibilité** ne se manifeste pas toujours de la même manière, avec la

même intensité ou en réagissant de la même façon¹². Et même plus, la **sensibilité** s'éveille et se manifeste avec une plus grande plénitude chez les êtres plus évolués. Elle en vient même à représenter une condition de l'esprit chez eux et, en tant que telle, elle leur permet d'expérimenter ou, si on veut, de ressentir la force d'une vérité comme pourrait le percevoir la raison. C'est ainsi que, très souvent, la **sensibilité** remplace la raison et nous fait découvrir des choses que celle-ci met beaucoup de temps à comprendre. En effet, tandis que l'une agit davantage avec l'externe, l'autre, la **sensibilité**, reçoit les impressions et réagit indépendamment de la première, par affinité, par indifférence ou par dissension. Voici la réponse à l'une des nombreuses interrogations qui se présentent fréquemment à la mente.

Lorsque la **sensibilité** prime sur la raison, c'est parce que les faits concernent la première et non pas la deuxième. Si celle-ci souhaite intervenir, elle peut le faire, mais ce sera au détriment de celle-là, qu'elle stérilisera petit à petit jusqu'à la rendre insensible. La **sensibilité** touche les fibres les plus intimes et suscite dans l'âme les réactions les plus heureuses, que la raison ne pourrait pas faire expérimenter. Il est incontestable que la **sensibilité**, en agissant indépendamment de la raison, peut produire dans l'interne de l'être des effets aussi durables que ceux provoqués par le discernement dans son rôle d'agent de la raison. Une confusion se crée quand on n'arrive pas à établir un parfait équilibre entre les activités correspondant à ces deux centres polaires qui s'unissent dans la conscience.

Un élément incontestable nous met sur la piste de cet équilibre : si les actes dans lesquels la **sensibilité** intervient directement en se passant de la raison sont pleinement approuvés par notre cœur, nous font expérimenter un bien, un joie agréable pour notre esprit, un bonheur qui renforce notre état d'âme et, de plus, s'ils ne nuisent pas au semblable, la conscience n'aura rien à reprocher ; si celle-ci ne donne aucun signe de désapprobation, la raison ne peut objecter, même si elle ne comprend pas le pourquoi du fait ni la transcendance du bien qu'il contient.

En revanche, si nous cherchons à nous réserver, dans notre relation avec les autres, le droit de juger a posteriori et à notre convenance

¹²Voir « *Aquarius* » 1934, (n° 2 p. 66.).

l'attitude de la **sensibilité** dans les cas où, parce qu'on estime que c'est plus opportun ou parce que les circonstances l'exigent, on consent à se passer de la raison, avec la pleine approbation de la conscience, cela équivaut à un jeu avec deux cartes ou, en d'autres mots, à une action hypocrite. Dans cette situation, on se sert de la **sensibilité** pour un but inavouable, en dénaturant son contenu, étant donné que, après avoir expérimenté un bonheur ou un bien, on le nie, en déformant les faits et en pervertissant les sens.

La **sensibilité**, afin qu'elle soit ou agisse en tant que telle, doit s'exprimer avec une pureté, une candeur et une confiance maximales. Il convient de mettre en avant ici que le fait que seule la **sensibilité** agisse n'implique pas que l'être ne pense ni ne réfléchisse sur ce qu'elle lui fait expérimenter, car, très souvent, sa force d'expression est telle qu'elle dépasse la pensée ; il peut même exister des cas où elle la contrarie, et c'est logique parce que la raison ne parviendrait pas à capter l'image de la cause ou de la raison de ce que la **sensibilité** capte et transmet par impression directe à l'interne de l'être.

On peut dire que l'amour, tout comme l'affection, est exclusif à la **sensibilité** ; c'est en elle que fleurit la sympathie et que s'enracine l'amitié. La raison pourrait-elle intervenir dans des épisodes de cette nature qui, comme nous l'avons dit, concernent presque exclusivement la **sensibilité** ? L'amour se manifesterait-il chez les êtres humains sans l'intervention de la **sensibilité**, en confiant à la raison des choix qui relèvent uniquement du cœur ? La raison pourrait-elle expliquer les attitudes internes résultant des sentiments les plus profonds ? Si elle imposait ses termes dans ce cadre, l'amour deviendrait froid, aride et il est certain que les unions d'amour, d'affection, de sympathie et d'amitié se produiraient tard dans la vieillesse, voire même jamais.

LE VERBE LOGOSOPHIQUE ET SON CARACTÈRE UNIQUE



Toutes les connaissances qui émanent de la sagesse logosophique sont reliées entre elles par la force immanente de leur origine. De même, se retrouvent reliées toutes les pensées qui leur servent de véhicule d'expression, des pensées qui se manifestent dans la parole constructrice et créatrice. C'est pour cette raison que le verbe qui les anime est unique et on le remarque à chaque fois qu'il est vu ou écouté ; il faut comprendre qu'en disant « vu », nous voulons signifier « lu à travers la parole écrite ».

Tous ceux qui cultivent la connaissance logosophique se familiarisent de cette façon avec le caractère exclusif de ce verbe conducteur de sa sagesse et, dès que, par inadvertance ou intentionnellement, des personnes changent des mots qu'il exprime ou donnent une interprétation erronée du contenu de ceux-ci, ils se rendent compte que cela ne coïncide pas avec la pensée qui les anime, que cela est étranger à la vie et à la force que renferment les mots d'origine logosophique, en résumé, que délibérément ou non, le lien de parenté légitime qui les unit a été altéré.

Dans les cas où cette situation survient sans aucune intention, suite à une interprétation erronée, mais de bonne foi, il est facile de se tourner vers la source même pour retrouver le véritable sens du mot ou de la pensée exprimée, ce qui permet de reprendre le fil conduisant la mente à la compréhension de tout ce que lui enseigne ce savoir. Au contraire, lorsque l'on modifie le lien de parenté des mots en les déformant avec des objectifs fréquemment inavouables, et qu'une mauvaise intention est évidente, le verbe logosophique, se sentant atteint de manière intentionnelle, réagit en défendant sa progéniture – les mots – et se lance dans une lutte ouverte avec l'agresseur afin de dénoncer, avec toute la force de sa vérité, l'existence de l'intrigue et son auteur.

Combien de fois, au cours de l'histoire, avons-nous constaté des faits de cette nature, qui sont allés jusqu'à agiter l'esprit de peuples entiers, unis dans la défense de principes ou de la paternité de leurs mots, inscrits dans des protocoles, des traités ou des écrits qui les ont honorés et leur ont donné un titre de grandeur !

La violation des pactes n'a-t-elle pas été la cause des guerres les plus atroces ? La loi sur le droit de la propriété intellectuelle promulguée il y a quelques années en Argentine, qui a été et est toujours un sujet de préoccupation pour les autres nations du continent, ne vise-t-elle pas un bon objectif et ne représente-t-elle pas un signe de progrès et de haute compréhension des nécessités spirituelles ? Avec cette loi on a cherché, précisément, à reconnaître la paternité que nous venons de mentionner, en protégeant les droits justes et inaliénables de l'auteur. Personne ne peut défendre ce qui n'est pas sa propriété légitime avec la même force de conviction que le véritable propriétaire. Et même dans le cas des esprits faibles, qui n'ont pas suffisamment de courage moral pour affronter les risques de leur propre défense, il existe toujours les recours de Salomon ; ceux qui ont permis de découvrir qui était la mère légitime de l'enfant disputé. L'étude de la capacité, la comparaison de la production et les antécédents suffisent pour ne pas se tromper dans le jugement et être certain de connaître l'origine de la pensée ou du mot remis en question, comme ce fut le cas pour le mot « argentinité », à Buenos Aires. C'est pour cette raison que les auteurs doivent faire très attention au lien de parenté de tous leurs pensées et mots afin que chacun d'entre eux révèle sans difficulté sa véritable origine.

Le croisement des mots propres avec ceux des autres et le mélange des pensées et idées qui, même si elles paraissent similaires, se contredisent dans le fond, sont la source de fréquentes confusions lors de l'analyse de leurs contenus, au point que plus d'une fois on s'est demandé si l'auteur de tel ou tel livre savait ce qu'il voulait y dire. En revanche, lorsque le verbe est fécond et qu'y brûlent les flammes inextinguibles de la connaissance qui anime l'âme et stimule l'intelligence ; quand ses contenus profonds se résument dans des puissances viriles de convictions infinies et que ses images sous la forme de figures pléthoriques de vie sont assimilées, presque entièrement, par les autres personnes avec une relative facilité, ce n'est pas uniquement l'auteur qui pourra, une fois le moment venu, prouver sa paternité pour défendre ses droits ; de nombreux lecteurs se seront appropriés cette défense, comme c'est déjà arrivé, pour démontrer avec tout l'aplomb et la certitude de

l'affirmation, de qui provient telle ou telle pensée, parole ou idée.

Les mentes habituées à discerner les formes connues de la pensée ancienne, moderne et contemporaine, sont toujours surprises par l'irruption dans l'environnement d'un nouveau verbe qui apporte une nouvelle conception. C'est arrivé à différentes époques de l'histoire, mais cela n'a pas été suffisant pour que les hommes comprennent que ce ne sont jamais les disciplines académiques des cultures exacerbées qui ont réalisé les grandes révolutions de la pensée. Ce sont des génies spontanés, apparaissant de temps en temps, qui ont imprégné les environnements cyclopéens de l'éclat de leurs brillantes conceptions. C'est ainsi que leur seule présence provoque des réactions, parfois très violentes, chez ceux qui se croyaient être les seuls autorisés à parler au nom du savoir accepté et endoctriné dans des ensembles conventionnels qui, pour résumer, indiquaient des directives dogmatiques qu'il était impossible de corriger, sauf si les déclarations provenaient des sommités officielles, les seules personnes que l'on prenait en compte et dont personne n'osait douter de la capacité.

On ne pense pas que, et il est juste de le déclarer en hommage à la vérité, toute nouvelle conception de la pensée s'accompagne d'un renouvellement sain des valeurs et d'un réveil stimulant de la curiosité spirituelle, tout en promouvant la réactivation de stimulants et aptitudes qui luttent ensuite pour se manifester, avec de grands avantages pour le perfectionnement individuel. Ce processus ressemble, d'une certaine façon, à l'incarnation de ces idéaux en bien de l'humanité, à ces vents qui transforment les atmosphères pesantes et viciées en un environnement purifié où l'air se respire pleinement. De plus, il ne faut pas ignorer la valeur que, en tant que contribution à la culture, peuvent représenter les nouvelles conceptions, car il est nécessaire de tenir compte de l'aspect si cristallin des courants de ces sources fraîches qui jaillissent de manière inespérée à la surface et qui, en fonction de leur débit, se transforment rapidement en ruisseaux et rivières qui fécondent des vallées et terres stériles.

C'est ce qui est arrivé avec ces grands esprits dont le savoir, comme les sources, s'est transformé en des courants insoupçonnables, dotés d'un pouvoir fertilisant qui a animé de nombreuses générations et continue encore de bénéficier à l'humanité.

Il ne faut donc pas se boucher les oreilles. Et il est également bien que la surdité disparaisse quand une nouvelle expression de la vérité se

manifeste pour féconder les fibres endormies de l'intelligence et réveiller un nouveau désir de perfectionnement en faveur du monde.

CONCEPTION LOGOSOPHIQUE DES MOTS

Acception du mot HUMILITÉ

Humilité. — Vertu chrétienne qui se base sur la connaissance de notre bassesse et misère et sur un agissement conforme à cette connaissance. Acte de se rabaisser devant Dieu ou de se considérer inférieur ou moins méritant que les hommes. Bassesse de naissance ou de toute autre sorte. Soumission, subordination. Fausse humilité : humilité feinte. Théorie ascétique : l'humilité provient de la connaissance de notre position réelle face à Dieu, de l'idée que nous ne valons rien et que tout vient de Lui. Concernant la société, c'est la connaissance réelle de ce que nous lui devons en ce qui concerne notre formation morale, scientifique, sociale et religieuse. — Ascétique chrétienne : base et fondement de toutes les vertus, parce que quand on sait combien on vaut réellement, on ne se construit pas sur l'erreur et le mensonge. Ce concept ne peut être confondu avec le pessimisme. Il signifie la libération des exagérations de l'orgueil et, par conséquent, favorise le développement normal de nos facultés et aptitudes, tout en nous permettant de corriger nos déficiences. L'humilité présente comme signes distinctifs la modestie et la flexibilité (pas l'inconstance) du propre jugement. Le véritable humble fuit tout appareil et est à l'écoute de son prochain. Il a une certaine méfiance de son propre jugement et recherche le conseil du prudent et sage. Dict. encycl. Espasa-Calpe.



Nous allons développer dans cette étude le contenu du mot **humilité**. Elle nous permettra de nous rendre compte immédiatement de la façon dont le concept logosophique diffère complètement du concept courant, et même si, dans certains aspects, il semble coïncider avec l'opinion la plus familière à l'entendement humain, nous remarquons à la fois qu'il existe une différence prononcée dans sa description et son fond lorsque nous approfondissons l'analyse.

L**humilité**, dans son essence, renferme de la grandeur ; nous nous référons à la véritable **humilité** et non pas à la fausse, à l'hypocrite. C'est une vertu qui relève des hautes qualités de l'esprit et, en tant que telle, elle apparaît comme une condition du caractère. Elle est naturelle, jamais feinte. Elle se manifeste spontanément chez les personnes, avec une pureté dans les sentiments et l'action de penser. Elle ne recherche pas l'éloge, contrairement à ce que l'on observe dans l'intention de celui qui fait semblant d'avoir cette vertu et la met en avant, en spéculant sur la bonté du semblable. La véritable **humilité** montre l'homme tel qu'il est, en lui permettant de se présenter sans fausseté ni duplicité : naturellement. C'est tout le contraire de la fausse, qui cache de la vanité et de l'orgueil, en s'extériorisant même avec ironie quand l'homme essaie de prouver son **humilité**.

L**humilité** proprement dite renferme, comme nous l'avons dit, de la grandeur, parce qu'elle résiste même à l'offense la plus blessante et se manifeste de multiples façons, en révélant toujours une culture élevée. Elle dote l'être d'une condition naturelle d'affabilité et de courtoisie, elle engendre la douceur, la tolérance et la bonne disposition envers la conciliation des tempéraments. La fausse **humilité** est égoïste et, dans son fond, c'est une expression d'avarice et de tromperie. Elle ressemble au joueur qui cache une carte dans son poing pour surprendre ceux qui jouent avec lui et gagner contre eux de manière malhonnête.

Être humble, dans la pureté de son sens, c'est être une grande âme ; mais il est nécessaire de savoir être humble. Une telle condition de caractère ou qualité de l'esprit implique la possession d'une compréhension ample des choses, d'un discernement ample, d'un jugement serein et d'un courage moral à toute épreuve.

Il existe un type psychologique d'êtres qui montre ce qui, communément, est appelé **humilité** pour leur propre profit. Ces êtres se présentent en général comme des victimes qui ont été touchées par toutes sortes d'injustices ; et tandis qu'ils laissent entrevoir une conduite soumise en donnant l'impression d'être des bonnes personnes, ils scrutent l'effet qu'ils produisent sur l'état d'âme de ceux qu'ils fréquentent habituellement. Si un objet, de valeur ou non, disparaît et qu'on le retrouve dans leur sac, ils seront alors les victimes d'une personne qui a essayé de leur nuire en les faisant passer pour des

voleurs. Si leurs mensonges sont découverts, ils essaieront de démontrer leur innocence en expliquant qu'ils n'ont jamais eu l'intention qu'on leur attribue. La simulation est leur principale qualité : ils cultivent une amitié pour ensuite susciter des questions par le biais desquelles ils cherchent toujours à se faire considérer comme injustement traités.

Voici la grande valeur que la Logosophie attribue au savoir face à l'ignorance, étant donné que si on connaît le contenu substantiel d'un concept ou d'un mot, on peut à tout moment agir avec un jugement ou une réflexion sûr, en se protégeant ainsi de la malice et de la tromperie. On peut également tout à fait apprécier l'ampleur de la différence entre l'élévation de celui qui cultive la vérité et la bassesse de celui qui a choisi le mensonge.

C'est une erreur de croire que l'**humilité** et la pauvreté sont la même chose, et même de les confondre, car cette dernière est souvent un motif de rébellion et de rancœur. Le mépris et l'hostilité avec lesquels de nombreux pauvres regardent non seulement les riches, mais également ceux qui jouissent d'une position plus ou moins aisée, ne sont pas précisément un geste d'**humilité**, tout comme la façon dont la vanité et l'orgueil des riches les font mépriser les personnes de condition inférieure.

L'**humilité** surgit avec le discernement et c'est le savoir qui lui donne le statut de condition supérieure. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas d'exceptions et qu'il n'y a pas des personnes dont la bonté est reconnue parmi ceux qui ont peu ou pas du tout cultivé leur intelligence ; mais ce qui est certain c'est que, dans le premier cas, l'homme agit consciemment avec **humilité**, tandis que dans le deuxième, il le fait sous l'emprise d'une habitude innée ou de formes inconscientes de manifestation du caractère.

Les grandes figures de l'Histoire ont été d'autant plus **humbles** que leur prestige était grand.

Enfin, si l'orgueil, qui est son antithèse, rend aveugle, l'**humilité** renforce la vision et permet d'avancer avantageusement sur le chemin du bien.

PARTICULARITÉS BASIQUES DE CERTAINES RÉACTIONS :

L'amour-propre



Dans l'acception commune, l'amour-propre est considéré comme une manifestation de la dignité personnelle, mais cette manifestation se répète très fréquemment chez l'être et, dans la plupart des cas, de manière injustifiée, jusqu'à dégénérer en susceptibilité. C'est ainsi que l'on a vu chez certaines personnes peu intelligentes la survenue d'une véritable obsession due à leur amour-propre. Elles vivent toujours à l'affût du mot ou du regard du semblable et, dans un tel état d'hypersensibilité, elles voient des fantômes partout. Tout leur semble être une allusion directe ou indirecte à leur personne, allusion dans laquelle elles voient toujours le reflet de pensées d'ironie ou de mauvaise intention. Le relâchement de la réflexion est tel chez ce genre de personnes qu'elles font souvent preuve d'un total manque de bon sens.

Il est intéressant d'observer dans la vie courante les différents types de réactions qui se produisent chez les personnes en fonction de leur degré de culture ; nous faisons référence, exclusivement, à celles promues par l'amour-propre. Tandis que chez certains elles se manifestent avec violence, elles sont discrètes chez d'autres ; elles prennent la forme d'un mécontentement, lequel s'aggrave ou se dissipe en fonction de la raison de leur apparition et des facteurs qui interviennent dans la circonstance, tout comme en fonction de la bonne volonté qu'a la personne à l'origine de ces réactions pour se rendre compte de son action malheureuse et, en même temps, la dissiper.

L'amour-propre est l'une des particularités typiques de la psychologie humaine dont le concept, étant resté pendant longtemps indéfini, cause de nombreuses confusions dans les relations communes, car même si tous les êtres humains possèdent une psychologie similaire,

chacun en a une propre, qui le caractérise. De plus, comme celle-ci est altérée de manière extérieure, si ce n'est intérieure, par des états également singuliers et propres au tempérament humain, nous arrivons à la conclusion que les gens ne réagissent pas toujours de la même façon face à un même motif et dans des circonstances identiques. N'avons-nous pas vu parfois une personne tolérer et même apprécier dix blagues similaires, puis avoir une réaction tumultueuse d'amour-propre face à la onzième, peut-être la plus inoffensive ? N'avons-nous pas vu également se rompre plus d'un lien familial ou d'amitié, ou s'assombrir un jugement, suite à certaines manifestations intempestives de l'amour-propre ?

On a observé, par exemple, que les personnes ignorantes et incultes ont un point de vue sur l'amour-propre qui diffère considérablement de celui des classes instruites et cultivées. Chez les premières, l'amour-propre est exalté jusqu'à atteindre des degrés de véritable intolérance dans leur relation habituelle avec les autres. Elles remplacent souvent le manque d'éducation et de culture par un état de susceptibilité qui ne leur permet pas même de penser qu'il puisse y avoir en elles une insuffisance de quelque sorte que ce soit et elles se mettent, en général, dans des états extrêmes d'excitation, associés fréquemment à une façon propre de changer ou, pire encore, de déformer, le sens des mots qu'elles écoutent. Nous ne voulons pas dire que les personnes possédant une culture moyenne ou élevée n'ont pas également des réactions causées par l'amour-propre, mais, alors, leurs manifestations obéissent à un autre genre d'appréciation. En général, lorsqu'elles voient leur volonté contrariée ou leur orgueil ou vanité, même involontairement, offensé, elles ont recours au geste si particulier du caractère de ceux qui se tiennent en grande estime, comme l'utilisation de phrases cinglantes qui montrent leur mécontentement, leur mépris dans certains cas ou une sobriété d'expressions, qui révèle l'effet causé sur leur état d'âme.

Cet amour-propre revêt des aspects curieux d'obstination chez ceux qui cherchent à réaliser quelque chose et se retrouvent face à un échec, que ce soit par un manque de capacité ou à cause de mille circonstances qui montrent sans équivoque qu'il ne faut pas insister ; en proie à cette suggestion capricieuse qui leur fait supposer qu'ils

présentent une infériorité, ils s'entêtent à vouloir sortir par la grande porte. Nous sommes d'accord sur le fait qu'il faut lutter jusqu'à parvenir au triomphe, mais la lutte même doit impliquer des modifications logiques dans l'effort et l'idée qu'il ne faut pas mener à bien le but qu'on s'est fixé en étant guidé par l'obstination d'une pensée, à l'exclusion de toutes les autres.

Avec toutes ces explications, il est intéressant de se demander quel rôle joue l'amour de soi-même face à de tels épisodes de la vie courante.

Nous pensons que l'amour de soi-même doit amener chaque personne à perfectionner son caractère, sa conduite et ses connaissances de la vie. Cet amour doit renfermer l'une des plus grandes aspirations de l'esprit, qui est de se doter soi-même des meilleures conditions de capacité, de savoir et de dépassement dans tout ce qui forme la psychologie humaine.

Nous considérons que ceci est le véritable amour-propre, celui qui élève et honore. Il assumera ainsi les formes les plus élevées dans la conception de l'amour de soi-même et, justement, le propre être deviendra invulnérable à tous les états inférieurs de compréhension et d'évolution qui pourraient l'affecter. La réaction de défense qui pourrait alors impliquer une possible manifestation de l'amour-propre prendra la forme de signes évidents de supériorité, l'être se montrant au-dessus de toutes les petitesesses, de toute malveillance soupçonnée et supposée.

L'amour de soi-même doit s'adapter aux efforts que chacun réalise à la recherche d'un dépassement intégral qui élève, comme nous l'avons dit, au-dessus de tout ce qui peut affecter les personnes communes. De cette manière, le concept d'amour-propre diffère fondamentalement de la conception courante, car cette nouvelle forme de concevoir sa signification englobe tout un motif de méditation que nous estimons être d'une très grande importance étant donné les réflexions qu'il contient.

LA CULTURE

Ses trois phases dans la vie de l'être : la supérieure, la moyenne et l'inférieure



Quand on parle de culture, il n'est pas habituel d'établir des différences pour définir les conditions des personnes. On dit, par exemple, qu'il existe une culture orientale et une autre occidentale, qui diffèrent entre elles par les coutumes de leur peuple et par leurs façons de penser et de ressentir, ainsi que de les extérioriser. Il est normal qu'une telle différence existe à cause de la situation géographique des uns et des autres, de l'influence du climat et de l'héritage, qui résiste généralement aux changements ou innovations imposés par la rigueur des époques.

On a parlé des différentes classes, en les nommant haute société, classe moyenne et prolétariat ou plèbe. La première, appelée aristocratie, est formée, comme nous le savons tous, par un nombre réduit de familles dont le privilège provient de l'intervention de leurs ancêtres dans des aventures héroïques, de l'identification de ceux-ci aux grandes causes de leurs peuples ou de la façon dont ils sont sortis du lot au fil du temps grâce à leurs œuvres littéraires, leur prestige politique ou leurs productions scientifiques, philosophiques ou artistiques. L'ascension sociale semble octroyer aux personnes qui l'intègrent un titre de distinction et un rang de culture supérieur à celui des autres, mais sous cette couche sociale, elle se mélange et se confond dans une culture médiocre, informe et variée. Telle est la sensation que l'on expérimente quand on effectue une différenciation de la culture dans ses véritables valeurs et dans sa réalisation effective.

Du point de vue logosphique, il existe trois phases concernant la culture de l'être humain.

La culture inférieure, qui englobe un ensemble de personnes assez important, inclut ceux qui ont à peine reçu les notions les plus élémentaires d'une instruction commune et qui, absorbés par la suite par les nécessités de la vie, doivent occuper leur temps à des tâches rudes, ou routinières, qui n'exigent aucune préparation. Le sauvage, ou l'indigène, qui n'a connu aucune civilisation, ne peut être compris dans cette espèce inférieure de culture, car il en manque totalement.

La culture moyenne est constituée d'un ensemble également considérable de gens qui se situent dans la moyenne des connaissances générales et au sein de laquelle s'agit l'influence de profonds espoirs et de désirs de dépassement. Cette même culture moyenne peut elle-même être divisée en trois degrés : le premier, qui comprend tous ceux ayant une vision étroite de la vie sans chercher à évoluer, intègre principalement la masse ouvrière et les employés de différentes catégories ; le deuxième est caractérisé par la curiosité spirituelle de ceux qui le constituent, par des préoccupations de toutes sortes qui motivent les soins apportés à l'éducation et à l'effort dans les apprentissages qu'ils entreprennent, ainsi que par les mille pensées qui conduisent à une plus grande élévation d'aspirations convergeant vers un meilleur futur. Ce groupe comprend une bonne partie de personnes de la même condition sociale que le degré précédent, ainsi que les universitaires, politiciens, scientifiques, industriels, commerçants, etc. Sachant que ce deuxième degré est intermédiaire, on peut dire, de transition vers le troisième, il est logique de penser et d'admettre, car c'est la pure vérité, que ces mêmes personnes passent ensuite au troisième degré de la culture moyenne lorsque leur état d'âme est prêt à aborder les états supérieurs de la conscience. C'est ici, dans cet état, que se produit l'évaluation des valeurs de la culture, ainsi que le bilan général des conditions propres afin de se rendre compte de la portée du développement individuel et de l'ensemble des réalisations accomplies dans le sens du perfectionnement à la fin de cette étape.

On peut apprécier, à travers ce panorama présenté par les différents aspects de la culture, la grande richesse des nuances qui embellissent la vie, en sublimant, on peut le dire ainsi, cette matière rustre et non cultivée des traits grossiers de l'inculture.

Au niveau du degré le plus élevé de la culture moyenne, l'être se trouve aux portes de la culture supérieure, celle qui dépasse les connaissances communes pour pénétrer dans les régions les plus élevées de l'entendement humain. La mente qui surpasse la culture moyenne et se vitalise à l'aide des connaissances supérieures entretient déjà un contrôle parfait des activités de ses pensées, qu'elle les ait engendrées ou qu'elle les abrite uniquement. Il n'y a pas de place à l'intérieur de cette mente pour les pensées mauvaises, qui ont pour intention de nuire au semblable ; les mentes cultivées pour le bien ne peuvent engendrer des pensées de cette nature. La réserve naturelle de l'âme les en empêche.

Chez les êtres de culture moyenne, on observe fréquemment, en revanche, des manifestations négatives. Des attitudes irréfléchies, voire même violentes, précisément à cause de l'ignorance des hautes lois morales et des normes supérieures de conduite, apparaissent fréquemment chez eux. On remarque souvent comment surgissent en eux, sans difficulté, des pensées agressives, enfermées, par exemple, dans des paroles blessantes, qui portent le sceau de la mauvaise intention, quand elles ne sont pas remplacées par des expressions grossières ou chargées d'une ironie intolérable. Nous faisons référence, bien entendu, à cette caractéristique qui se manifeste très facilement chez les personnes de culture moyenne. Cela ne veut pas dire, évidemment, qu'il n'existe pas de nombreuses personnes dont les conditions naturelles rendent impossibles de telles extériorisations, car il est évident que, généralement, les hommes freinent et même éliminent les pensées inconvenantes avant qu'elles ne fassent leur apparition de façon intempestive, comme nous l'avons dit, à travers des mots qu'une fois prononcés, il est très difficile de se faire pardonner.

Et nous ne parlons pas de ce qui se passe dans les mentes dont la culture occupe un niveau inférieur. Il règne là-bas une anarchie presque totale : les pensées les plus basses sont les maîtres et

seigneurs de la situation ; elles régissent à leur guise les attitudes de l'être et, comme elles ne présentent pas le moindre développement supérieur, il se produit des situations de toutes sortes. Ces mentes ressemblent aux terrains vagues où même les mauvaises herbes ne poussent pas à cause des chevaux sauvages indomptables qui s'y trouvent.

Nous pensons que nous avons ainsi expliqué et défini les trois phases avec lesquelles la Logosophie définit la culture ; néanmoins, il est possible que nous abordions de nouveau ce sujet par la suite.

COMMENT LES ÊTRES HUMAINS PEUVENT DEVENIR PROPHÈTES



Le seul fait de mentionner le mot « prophète » promeut, indubitablement, une série de suggestions qui le relient immédiatement aux époques bibliques. En général, on pense que les prophètes sont uniquement ceux qui apparaissent dans le Vieux Testament en narrant les passages effrayants et tragiques de leurs rêves ou visions. Ces derniers même s'ils n'étaient pas incompréhensibles, étaient moins exacts en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui, selon eux, devait arriver, conformément à l'interprétation des figures allégoriques qui se meuvent sur le plan mental, dans lequel, comme l'énonce les Écritures, les esprits de ces fameux prophètes faisaient leurs incursions. Selon l'acception courante, le prophète est celui qui prédit les choses par une inspiration divine et la prophétie est la prédiction inspirée par Dieu. De cette affirmation découle le fait, bien entendu, que personne, à l'exception de ceux privilégiés par une telle inspiration, ne peut atteindre une telle position dans la hiérarchie de l'ordre mystique.

La Logosophie ne partage pas cette croyance et démontre que tous les êtres humains peuvent posséder ce don, qui, certainement, n'est pas l'apanage des éminentes régions de l'esprit divin et constitue un fait possible et explicable pour ceux qui savent comprendre sans l'obscurité du préjugé et du fanatisme religieux.

Si nous admettons que tout ce qui a été créé l'a été par la Volonté toute-puissante du Créateur, nous devons admettre également que la Création s'est formée dans l'espace après avoir été conçue dans la mente de Dieu. La négation de cette affirmation, en prétextant l'ignorance, serait un acte de perfidie, et notre conscience ne pourrait permettre une telle intention. Sachant que la Création, avant d'exister, a débuté et est née dans la mente du Créateur, tout ce qui a été créé possède un nom qui prend vie dans une pensée. Cette pensée se développe sous la forme d'une connaissance qui, à son tour, se rattache à un corps-mère

universel qui se nomme Sagesse. Cela signifie que tout ce qui existe, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, obéit à des lois sagement codifiées par la Volonté suprême.

On pénètre dans le secret de cette Création en commençant par connaître la partie de la Création qui existe en nous-mêmes. L'être humain a à sa portée, pour se lancer dans des études profondes, une bribe de Nature qui maintient vivante la pensée de Dieu dans l'existence créée. Et celle-ci est tant à sa portée qu'il sent palpiter en lui-même la vie de la pensée qui l'anime. Il la sent et il expérimente à la fois la réalité de son existence, étant donné que c'est cette même pensée qui lui permet de penser qu'il existe et que la Création existe également.

Dieu et l'homme sont séparés par une distance incommensurable, une distance que ce dernier doit parcourir à travers tous les cieux de son existence. Le chemin, en vérité, est long et, parfois, accidenté, mais il a la particularité d'avoir été tracé sur de grandes zones très fertiles, dans lesquelles a été semée une énorme variété et quantité de connaissances. La route s'étend vers des horizons qui s'élargissent jusqu'à l'infini. Elle ressemble à un large ruban argenté qui écrit, avec ses courbes et lignes droites, le mot Sagesse.

Cette distance qui sépare l'homme de son Créateur peut tout à fait s'appeler « la nuit des temps », étant donné qu'elle recouvre toute l'éternité. Tout ce qui vit au sein de cette distance est voilé par une pénombre protectrice qui s'intensifie plus la lumière que l'on possède pour distinguer les présences qui y existent est faible. Ce serait donc absurde que de vouloir invoquer Dieu afin qu'il vienne à notre côté, alors que c'est notre esprit, incarné dans un corps mobile, qui doit parcourir le chemin pour se rapprocher de Lui. Et nous disons mobile en ne nous référant pas précisément aux membres qui permettent d'avancer car il existe dans notre corps, en étroite relation avec le mécanisme physique, un système mental merveilleux qui fonctionne et a été créé justement pour qu'il soit possible d'accomplir ce voyage extraordinaire ayant pour but suprême la perfection. Et comme nous avons vu que la pénombre que nous mentionnons devient moins dense et le tronçon parcouru se remplit de clarté au fur et à mesure que l'homme avance à travers les périodes, c'est plus que suffisant pour que nous devinions, avec de bons éléments de jugement, que chaque tronçon parcouru dans le futur sera rempli de clarté.

Mais le fait qu'il y ait de la clarté dans les étapes parcourues par l'humanité ne veut pas dire que tous perçoivent ce que cette même clarté révèle. La myopie mentale, c'est-à-dire l'aveuglement de l'entendement, empêche toute réflexion consciente et, par conséquent, même si les choses se manifestent autour de l'homme avec les contours les plus marqués de la réalité, elles passent inaperçues, comme si elles n'existaient pas, lorsque celui-ci n'a pas cultivé sa perception interne.

Maintenant que nous avons éclairci ce point, d'une grande importance pour nous, nous allons nous introduire au sein de chaque homme dont les efforts tendent à dépasser son énergie et à étendre ses possibilités en direction de ce but qui constitue l'ensemble de son aspiration et sa plus haute finalité.

Si, comme le dit Hermès, ce qui est en haut est égal à ce qui est en bas, il faut comprendre clairement que, étant donné qu'il y a une corrélation entre tous les événements universels, entre tous les faits reliés entre eux par une correspondance de causes, entre tout ce qui a formé petit à petit l'ensemble du progrès humain et le ciment des civilisations, ainsi que, enfin, entre tout ce qui existe et a été créé sous l'égide de lois préétablies par une suprême idéation du cosmos, la pensée humaine ferait bien de suivre cette trace lumineuse qui suit le trajet du carrosse éminent du Seigneur alors qu'il laissait l'homme dans son monde et qu'il jalonnait le chemin de signaux afin que ce dernier le suive et que, quand il l'aura atteint, il occupe une place dans son giron, comme le fils prodigue qui, ayant compris qu'il a commis une erreur avec ses écarts, revient se réfugier dans le foyer paternel.

Si nous prenons en compte le principe énoncé par Hermès, nous pouvons constater également que la distance à couvrir par les hommes est égale dans ses tronçons. Ce qui la différencie n'est pas précisément ce qu'il peut y avoir de plus ou de moins dans chacun de ses tronçons, mais plutôt le degré de capacité et de réalisation atteint par ceux qui parcourent le chemin. En effet, on ne peut pas juger, par exemple, la mente d'un enfant comme celle d'un adulte, et, de même, parmi les adultes il existe des différences, en fonction, comme nous l'avons dit, de leur capacité de discernement et du développement de leur intelligence, même lorsqu'ils parcourent ensemble, dans une égalité de conditions, une distance déterminée. Ce qui attire l'attention de l'enfant est, justement, ce

que la raison de l'adulte laisse de côté parce qu'il le connaît déjà ou parce qu'il est déjà passé par ce même intérêt. Il est ainsi démontré que même si le panorama et tout ce qui existe dans la distance parcourue par ceux qui nous avons pris pour exemple sont identiques, ils ne seront pas les mêmes pour la perception de chacun. Il est possible que l'enfant doive parcourir cette distance à d'autres époques pour avoir une impression exacte ou, tout du moins, la plus complète possible, du trajet, afin de pouvoir le découvrir dans ses détails et d'affirmer la connaissance de ce qu'il a vu et apprécié.

La deuxième ou la troisième fois que l'on parcourt un tronçon, on pourra, si on est accompagné par d'autres qui l'empruntent pour la première fois, leur expliquer à l'avance ou leur annoncer ce qu'ils verront au fur et à mesure qu'ils avanceront sur le chemin ; en d'autres mots : on leur prédira ce qu'ils verront par la suite. Nous devons également préciser que le fait de parcourir deux, trois fois ou plus une distance quelconque n'est pas suffisant en soi pour informer la mente de tout ce qu'on voit en passant, car si celle-ci, supposons, est distraite à chaque fois, il est certain qu'elle verra peu de choses et retiendra encore moins d'informations de ce qu'elle a vu.

Celui qui consacre sa vie à l'étude et, pour être plus explicite, à l'étude et à l'expérimentation des vérités que la Logosophie dévoile à l'entendement humain, pourra comprendre avec une extension maximale le contenu de ce que nous venons d'expliquer, parce que, en pénétrant dans la connaissance logosophique, il aura l'opportunité de confirmer ces vérités et bien d'autres encore déjà traitées ou qui vont être traitées dans d'autres études.

Lors de la préparation logosophique, on indique à l'étudiant qu'il ne doit négliger en aucun cas le processus de dépassement intégral qui débute avec l'aide du savoir logosophique. On lui recommande de prêter la plus grande attention aux détails qui peuvent lui être utiles pour compléter toutes ces connaissances qu'il ne possède que de manière fragmentaire, ce qui lui permet d'observer comment, de jour en jour, se transforment petit à petit son regard et son jugement. On lui explique également qu'il ne faut pas perdre de temps avec des choses superflues et avec tout ce qui n'a pas d'importance ou de valeur pour les fins de ce développement des facultés.

Le savoir convertit la prophétie en prédiction consciente. Et c'est ce qui arrive à celui qui sait préciser par des conceptions spontanées ce qui peut

arriver dans des futurs successifs à un pays, un peuple, une famille et même à un être déterminé, en se basant sur l'examen des circonstances et des faits qui l'ont entouré et qui sont survenus, jusqu'à prédire les circonstances et faits qui se produiront plus tard en suivant un enchaînement rigoureux d'effets qui proviennent de causes analogues.

LE DOUTE

Son équivalent moral et rationnel



Le doute, sujet de la présente étude est, avant tout, la manifestation d'un état mental. Pour établir avec clarté tout ce qui le concerne, il est nécessaire de l'analyser sous tous les angles, en se situant toujours là où il se manifeste et en tenant compte du fait qu'avant qu'il ne survienne, c'est-à-dire, avant que le doute n'apparaisse, un motif, une cause a dû provoquer sa manifestation.

Par exemple, une personne peut savoir beaucoup de choses et, en présence d'une nouvelle connaissance, s'abstenir de l'incorporer à son patrimoine personnel jusqu'à ce qu'elle l'ait jugée et admise comme une réalité. Ce doute, que nous appellerons scientifique, est une attitude noble, inspirée par l'objectif élevé d'examiner attentivement jusqu'à découvrir le contenu réel et permanent de ce qu'on étudie afin de confirmer la vérité palpable d'une connaissance. Le doute, dans ce cas, est un acte préventif de la raison, parce qu'il protège l'entendement de la séduction de mirages qui, comme nous le savons bien, donnent généralement la même sensation de réalité que ce qui est vrai. La situation est similaire quand on se lance dans de nouvelles entreprises, quand on planifie des projets ou quand on applique toute autre idée issue de l'inventivité humaine : il est habituel de douter des résultats ou de la justesse avec laquelle on a envisagé tels projets ou entreprises, car il est bien connu qu'il existe presque toujours un excès d'imagination et que, dans la majorité des cas, l'illusion brouille le sens de la réalité.

Ceci dit, le doute intelligent est une chose et le doute sceptique en est une autre.

Le premier est un stimulant qui pousse à découvrir la vérité, qui prédispose l'état d'âme de l'être à admettre avec certitude dans son for

intérieur, de manière intime, ce qu'il met en doute, tandis qu'il l'étudie pour confirmer soit qu'il est réalité, soit qu'il est mensonge.

Le deuxième, le doute sceptique, annihile tout raisonnement. Une position préalablement adoptée, ou un préjugé, empêche tout discernement à propos de ce qui le motive.

Douter, dans le sens exact du mot, n'implique pas d'ignorance, mais plutôt un état manifeste d'incertitude qui nécessite un éclaircissement pour que surgisse la conviction. Si on nous montre à une certaine distance un récipient et qu'on nous dit qu'il contient du lait ou du vin, nous faisons bien de douter que ce soit réellement le cas, mais si la personne qui nous l'affirme mérite que nous lui fassions confiance, nous faisons bien de l'admettre. Néanmoins, nous ne pouvons pas dire que nous savons avec certitude que le récipient contient bien du vin ou du lait, il est toujours nécessaire d'indiquer par quel moyen nous le savons et, dans ce cas, c'est un moyen indirect. Mais si c'est nous qui avons mis le vin ou le lait dans le récipient, si nous étions présents quand il a été rempli ou si nous nous sommes approchés pour vérifier le type de liquide qui s'y trouve, nous pourrions dire avec une assurance totale que nous le savons et que, en le sachant, nous n'avons pas à douter.

Nous en arrivons donc à la conclusion, déjà énoncée et affirmée à d'autres occasions, que c'est le savoir qui élimine le doute. Et il est logique de penser que celui qui s'est le plus préoccupé de l'atteindre soit celui qui doute le moins. On peut même affirmer que les doutes qui peuvent le préoccuper encore sont d'un autre type et c'est à peine s'ils restent en lui suffisamment longtemps pour lui permettre de trouver l'explication qui les remplacera par des convictions basées sur le savoir.

Le doute, pour être en tant que tel dans son acception la plus pure, doit justifier sa présence dans la mente comme expression d'un état incertain de la réflexion qui cherche une résolution dans l'intelligence en quête d'une vérité qu'on souhaite connaître. Le doute stérile ne peut en aucun cas être justifié, étant donné qu'il ne cherche pas de lumière pour éclairer l'entendement.

Le doute doit contenir une saine aspiration de savoir, il doit être constructif si on souhaite édifier la vérité en nous-mêmes. Il doit être comme l'engrais pour la terre, qui favorise la germination des graines

en les transformant en des réalités tangibles, mais il ne faut pas oublier que cela n'est pas suffisant si la terre n'est pas cultivée comme il le faut pour chaque céréale ou pour chaque plante. Pour que l'intelligence puisse semer des connaissances précieuses dans son propre champ, elle doit tout d'abord éliminer le plus de doute possible afin de ne pas gêner le libre développement des connaissances qui sont, précisément, les seuls arbres qui, au lieu d'offrir de l'ombre, offrent de la lumière.

Nous allons analyser, à présent, un autre genre de doute, celui qui l'est en apparence : le faux doute, utilisé en général avec une mauvaise intention, en sachant que ce qui soi-disant nous fait douter est vrai. Ce doute est mis en avant pour nuire à un prestige, rabaisser une œuvre ou censurer des actes qui ont mérité des félicitations de tous ou l'approbation de beaucoup. Ne met-on pas en doute les actes d'un dirigeant, en lui attribuant, ce qui est très fréquent, d'autres intentions que celles, saines généralement, qui ont incarné les actes critiqués ? Ne doute-t-on pas de celui qui, en se dépassant, montre des signes évidents d'un développement moral, spirituel et intellectuel bien plus important que celui qu'il affichait auparavant ? Ne doute-t-on pas même de la sincérité d'un bienfaiteur alors même qu'on a reçu de lui de multiples preuves de générosité et d'indulgence ? N'avons-nous pas douté une infinité de fois que Jean ou Pierre soit capable de faire telle ou telle chose, même après avoir été informés avec certitude qu'il l'a fait ? Et ainsi de suite, n'avons-nous pas été jusqu'à douter de la réalité de notre propre ombre ?

Qu'est-ce que, d'autre part, la curiosité, si ce n'est l'un des déguisements que revêt le doute pour cacher ce qui intrigue ?

La différence substantielle qui existe entre les différents types de doute est indiscutable et nous pensons qu'il n'est pas possible de la mettre en doute.

LE DIVIN ET L'HUMAIN



Lorsque la Logosophie a établi ses principes, elle l'a toujours fait en se basant sur leur application universelle. Elle les fonde ainsi sur l'expansion de la pensée reproduite dans ses diverses nuances, de la même façon que, dans la Création, se répètent les processus dans leurs manifestations multiples et variées, en s'identifiant à la plénitude universelle résumée dans la Nature qui caractérise tout ce qui a été créé.

Quand on mentionne le mot « divin », on le fait généralement en associant le terme à un certain aspect de magnificence religieuse. On ne conçoit pas que le divin ait un lien avec l'humain et c'est ainsi qu'on en est arrivé à les séparer, comme s'ils étaient des genres opposés impossibles à concilier.

L'homme place le divin sur le plan de l'excellence la plus élevée tandis qu'il reste, lui, dans les profondes obscurités d'une réclusion morale volontaire. Cela serait admissible s'il n'avait pas d'esprit et si ne se reflétaient pas plus d'une fois dans sa mente les signes sans équivoque d'une supériorité qui côtoie les régions où seul le divin est supposé exister. Le fait d'admettre que le divin est au-delà de toutes les possibilités humaines et que, par conséquent, il est inatteignable, serait nier les éminentes capacités et positions des grandes âmes.

Voyons donc, en approfondissant l'analyse, ce qui différencie ces deux natures antagoniques et, en apparence, irréconciliables.

Tandis que la nature humaine est corruptible, défaillante et transitoire, la nature divine est incorruptible, parfaite et éternelle. L'humain contient toutes les erreurs de l'espèce, des erreurs qui se sont accumulées depuis l'aube des temps et depuis que l'être humain, en tant que tel, a considéré son espèce comme étant supérieure aux autres. De sorte que, par conséquent, l'humain en est venu à être corruptible suite à l'abandon spirituel et à la négligence mentale qui, pendant tant de siècles, ont plongé l'homme dans l'ignorance et la débauche terrestre. Tout comme

l'être a résisté pendant tant de temps aux exigences de perfection, l'humain est défaillant et transitoire à cause de sa versatilité. Comment pourrait perdurer sans transition mortelle le récipient qui contient, précisément, ce qui à chaque instant se révèle changeant et instable ? Ne voyons-nous pas l'homme, depuis le début jusqu'à la fin de ses jours, en contradiction permanente avec le principe stable et éternel ? Ne le voyons-nous pas changer ses résolutions toutes les minutes et porter sa vie d'un côté à un autre, selon les pensées qui dominent dans sa mente ? Ne le voyons-nous pas changer mille fois de jugement et renoncer à des décisions justes parce que son caractère est inconstant ? Ne le voyons-nous pas dénaturer même ce qu'il y a de plus intime et respectable, selon ses réactions, heureuses ou régressives ? Comment cela ne changerait-il pas l'ensemble humain qui caractérise l'être, d'autant plus quand celui-ci en abuse sans avoir la moindre idée de sa fonction primordiale ?

Le divin, en revanche, qui est toujours incorruptible même quand il se manifeste dans l'humain, tend à élever l'être et à imbiber la nature inférieure de sa propre essence. Ainsi, quand celui-ci se dépasse et, grâce à la puissance de son évolution, parvient à bénéficier de l'influence purificatrice qui émane de la nature divine avec laquelle l'âme entre en contact, il ressent et pressent à la fois qu'il vit dans un plan supérieur de la conscience et que les faits, ainsi que les circonstances, changent tandis que d'autres faits et circonstances occupent la place des premiers, sans que ne se produisent les confusions habituellement associées à l'incompréhension.

Dans le mécanisme mental doté d'excellentes facultés, dans le cœur qui nourrit les affections et dans l'âme sensible qui traduit les impressions expérimentées par l'être réside le pouvoir de choisir entre ces deux natures.

Si nous regardons, par exemple, les étoiles les plus brillantes du firmament à travers du verre fumé, celles-ci nous paraîtront opaques et même remplies d'ombre. C'est la même chose si nous regardons à travers ce même verre les fleurs les plus jolies : elles nous paraîtront fanées, sans grâce ni vie. Évidemment, ce n'est pas la réalité et le fait que chacun regarde les étoiles et les fleurs comme il le souhaite ne les affecte aucunement. L'interprétation des choses et des faits est souvent

le produit d'un faux mirage vu à travers le verre souple du préjugé et ne reflète pas ce qu'ils sont réellement.

Tout ce qui se trouve sur le plan sidéral est toujours de nature divine, même quand on en fait usage pour tisser des discours, composer des poésies ou dans les écrits quotidiens de la dialectique vulgaire, tout comme l'ensemble des formes de pensée qui soutiennent la vie supérieure, c'est-à-dire, la vie qui se nourrit dans la connaissance des hautes vérités, ne perdent pas leur caractère divin, même si on ne comprend pas ces dernières et on ne connaît pas les premières.

Le divin enlace l'humain dans un courant continu de bien qui permet à ce dernier de se dépasser dans un effort constant de perfectionnement. Il revient à l'homme de ne pas trahir son propre jugement et de laisser sa mente et son cœur voir et sentir les choses et faits dans leur juste réalité.

CONCEPTION LOGOSOPHIQUE DES MOTS

Acception du mot SYMPATHIE

Sympathie : convergence, inclination ou analogie chez une personne par rapport aux affections ou sentiments d'une autre. Inclination instinctive envers des personnes ou choses. Psychol. : forme de la vie affective qui a une importance extraordinaire du point de vue moral, au point que certains ont fondé dessus les relations éthiques et sociales. Adam Smith a été le premier à reconnaître son importance dans sa « Théorie des sentiments moraux ». L'origine de notre sensibilité pour la souffrance des autres réside dans notre faculté à nous mettre, de façon imaginaire, à leur place, une faculté qui nous permet de savoir ce qu'ils ressentent et de ressentir la même émotion qu'eux. Si, étymologiquement, « sympathie » signifie pitié ou compassion, ce mot peut tout à fait être employé pour représenter la faculté de partager les états affectifs d'autres êtres humains, quels qu'ils soient. Il existe différentes théories pour expliquer psychologiquement l'origine des tendances sympathiques. Les positivistes cherchent à expliquer la sympathie à partir de sa base physiologique, une base qui, même si elle est réelle, est insuffisante pour justifier rationnellement le cas de la sympathie désintéressée. Le spiritualisme, en revanche, voit dans la sympathie une manifestation de la conscience sociale solidaire et humaine qui trouve dans la communication de plaisirs et de douleurs l'expression naturelle de l'unité spécifique des hommes et d'un devoir imposé par la loi naturelle. Les causes et lois qui ont une influence sur l'apparition et le développement de la sympathie sont les mêmes que pour les autres formes de la vie affective humaine. L'hérédité et l'éducation, d'un côté, l'âge, le sexe, la profession, le type de vie, etc., tout influe sur la qualité et l'intensité du sentiment de sympathie. Le développement de la connaissance, selon Hoffding, est une condition nécessaire du développement supérieur de la sympathie. L'étendue de la sympathie est, par conséquent, déterminée par les expériences de chaque individu, de chaque nation, de chaque époque. La sympathie peut être interprétée comme une tendance générale qui adopte différentes formes selon l'objet, la finalité et le moment de la vie. Dans ses degrés infimes, c'est l'attraction personnelle, l'amitié et, dans ses degrés supérieurs, c'est l'amour, l'affection et la passion. Dès qu'elle se manifeste comme une inclination calme et tranquille, qui cherche spontanément chez les autres une communion affective, elle rompt les digues de la Vie normale et se transforme en un facteur prépondérant de la conscience. La sympathie varie indubitablement selon la nature de la relation humaine à son origine, mais la cause ultime est toujours la même : la propension naturelle à partager avec les autres nos peines et joies ainsi qu'à nous rapprocher réciproquement des leurs. Dict. encycl. Espasa - Calpe.



La **sympathie**, comme tout ce qui relève du domaine spirituel et psychologique, est invisible et intangible ; mais on peut voir et palper dans la réalité physique ce qui meut la **sympathie**, comme l'agent d'une force qui obéit à son tour à une loi.

Tous les êtres humains possèdent un attribut qui se nomme **sympathie** et, dans la même proportion, un non-attribut, que l'on appellera ainsi, nommé antipathie. Il revient à chacun de forger sa vie en atteignant la plénitude de l'attribut et l'élimination totale du non-attribut.

Le culte de la grâce, c'est-à-dire, de l'ensemble des bonnes vertus et qualités que l'homme possède, est ce qui constitue la meilleure source de **sympathie**, car rien n'embellit autant l'âme que les traits qui dévoilent les privilèges d'une bonne naissance. Nous devons maintenant vous dire, à la satisfaction de tous, car c'est une vérité incontestable, que celui qui n'a pas cette origine peut et doit la créer pour lui-même, car il est toujours temps d'atteindre et d'obtenir par l'effort, la détermination et l'étude les mêmes avantages que ceux qui ont été favorisés dans leur enfance.

Tout le monde peut accéder à la connaissance et, d'autant plus, tout le monde bénéficie de la liberté de l'obtenir. Ainsi, chacun peut bâtir son édifice moral, dans lequel se créent les grands liens grâce à la **sympathie** qui imprègne toutes ses sphères, une **sympathie** qui attire le semblable tout en lui prodiguant de la sollicitude.

De nombreuses existences sont dispersées sur la Terre, peut-être pour que l'homme puisse les observer, qui inspirent, pour les unes, de la **sympathie**, pour les autres, de la répulsion. Les premières sont agréables à la vue ou pour le sentiment, et ce qui est intéressant c'est qu'elles lui sont toutes utiles, ou plutôt, elles présentent toutes une utilité inestimable pour son espèce. Combien d'animaux lui sont agréables uniquement de par leur aspect et combien d'autres le sont par le simple fait de lui être utiles, comme les abeilles, par exemple, dont le travail laborieux et fécond inspire de la **sympathie**. Il existe d'autres existences également, comme nous l'avons dit, qui inspirent de la répulsion, comme la hyène, le renard, le sanglier, le crapaud, la vipère, entre autres.

En ce qui concerne les crapauds, certains les considèrent comme des animaux utiles et les laissent dans leurs parcs ou jardins, car, selon eux, ils mangent les espèces nuisibles. Néanmoins, nous avons pu observer que cet animal antipathique de l'espèce reptile, même s'il mange quelques insectes, se reproduit tellement qu'au final ceux qui tolèrent sa présence doivent en effectuer un véritable massacre pour éviter qu'ils

n'endommagent trop les fondations de leurs maisons, dans lesquelles ils ont l'habitude de s'installer. La situation est identique avec certaines pensées que l'homme abrite dans sa mente en pensant qu'elles sont inoffensives et qui l'obligent par la suite à effectuer quasiment des opérations chirurgicales pour extirper leur progéniture en passe d'absorber la vitalité de toutes les autres pensées qui s'y trouvent.

Cette dernière observation nous permet de différencier la **sympathie** proprement dite des préférences que chacun peut avoir concernant une personne ou un être vivant en particulier. Dans le premier cas, la **sympathie** établit un lien affectif qui s'accroît ou diminue en fonction de la dimension de cette liaison. Dans le deuxième cas, la préférence concerne exclusivement l'esprit individuel et peut être prodiguée uniquement selon la volonté sans qu'un lien ne soit nécessaire.

Il existe dans la Création deux forces qui oscillent alternativement dans une opposition constante : l'attraction et la répulsion. La **sympathie** attire chez l'être humain et elle est, par conséquent, une force active qui y agit comme un centre générateur d'affection, tout en nécessitant l'action régulatrice du jugement afin de permettre l'existence d'un équilibre stable, non altéré par les relations avec les semblables. La **sympathie** qu'un être inspire à l'autre comble le vide qui le maintiendrait étranger à lui. L'amitié naît de l'affection que crée la **sympathie** étant donné que celle-ci, comme nous l'avons dit, est un centre générateur d'affection. De l'amitié naît la confiance mutuelle qui édifie et donne vie aux grands liens auxquels nous avons fait référence.

On dit que la **sympathie** est un don ; nous, nous l'appelons attribut et affirmons qu'il peut s'acquérir. Mais pour que cela soit possible, il est nécessaire de répondre aux exigences imposées par la **sympathie** : posséder des pensées bienveillantes et des pensées qui favorisent les meilleures qualités.

Dans la vie de relation, il est essentiel de rechercher l'entente par la voie sympathique et affective. La mente doit jouer ici un rôle très important car ce sont les pensées qui doivent partir à la rencontre de l'affinité, ou la créer, quand cela est possible, en conciliant intelligemment les différences qui peuvent exister dans la façon de penser ou de ressentir. L'affabilité, les bonnes manières et le comportement agréable

sont des dispositions qui promeuvent la considération et la **sympathie** des autres, tout comme l'intolérance, l'irascibilité, les mauvaises manières et la langue acerbe promeuvent le contraire. Où que nous nous trouvons, nous devons faire en sorte que notre présence soit agréable pour tous, ou tout du moins pour la majorité, et nous pouvons y parvenir en connaissant bien la psychologie humaine et en ayant étudié à fond ses réactions ainsi que ses multiples variantes.

L'opinion erronée qui existe généralement à propos des attentions que nous devons recevoir du semblable tandis que nous ne lui en accordons pas est la cause de nombreuses situations gênantes et inconfortables car, étant donné que la **sympathie** représente un pont d'or que nous tendons vers son cœur et sa mente, et étant donné que ce pont n'est jamais impossible, nous devons nous dépêcher de le réaliser pour que, à leur tour, la **sympathie** et l'affection que nous recherchons puissent nous être offertes à travers lui. La situation est mauvaise quand nous le faisons mal ou quand nous ne construisons que la moitié pour que les autres fassent le reste ; c'est ainsi qu'échouent souvent les meilleures intentions.

La **sympathie** est une force qui a une influence décisive sur la vie humaine et les fruits que nous en récolterons pour la réalisation des efforts qui tendent vers la perfection dépendent de la façon dont nous la cultivons.

LA JEUNESSE POUR LE FUTUR DES PEUPLES



Il ne fait aucun doute, tout comme il est indéniable, que le futur des peuples, et globalement de l'ensemble de l'humanité, dépend beaucoup de la formation de la jeunesse.

Les différents pays du monde, caractérisés par leur situation ethnique et géographique, ont éduqué leurs jeunes en suivant les inspirations naturelles de la mère patrie. Ils ont défini ainsi des préférences qui les ont influencés par la suite dans leurs lignées respectives de grands meneurs politiques, d'orateurs illustres, de philosophes, de navigateurs, d'artistes, de génies de la littérature, d'experts scientifiques ou de sommités de la pensée économique. Chaque nation se distinguait et se détachait par des héritages notables.

Cependant, nous ne remontons pas aux temps durant lesquels ont régné les astrologues, les alchimistes et les voyantes de grande envergure, et nous ne plongeons pas dans l'immensité du monde asiatique pour extraire du cœur de la Chine les formes les plus brillantes de la pensée avec lesquelles ils ont modelé et forgé leur histoire millénaire. Nous allons faire référence à des peuples qui sont plus proches de ce que nous connaissons : l'Égypte et la Grèce, qui ont été des berceaux de jeunesse illustres, tout comme de glorieuses civilisations. Qu'ont appris ces jeunes qui, à peine entrés sur le seuil de la maturité, apparaissaient déjà comme de grands penseurs qui réveillaient avec leur lumière l'enthousiasme des multitudes et dont le rayonnement s'est étendu sur plusieurs générations ? Qu'enseignaient ces anciens privilégiés et vénérables dont on disait qu'ils possédaient toute la sagesse ? Sera-t-il nécessaire d'effectuer des recherches ? Nous pensons qu'il est préférable de s'arrêter pour observer la trajectoire de la pensée qui a animé la mente de ces hommes. Devrons-nous mentionner ici les noms de ces nombreux hommes éclairés, philosophes et héros qui, de par leurs œuvres et faits, ont honoré l'histoire de l'humanité ? Il suffira de

dire, simplement, que presque tous étaient jeunes et que beaucoup d'entre eux ont surgi de ces deux coins du monde, la Grèce et l'Égypte, où l'âme, de génération en génération, semblait se dépasser dans des efforts successifs afin de donner aux autres peuples de la terre les plus grands exemples de la sagesse humaine.

D'autres peuples ont également abrité des ardeurs similaires et ont vu l'apparition de nombreuses figures de stature universelle. Ainsi, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne et en Italie de nouvelles aubes sont arrivées pour la vie de la pensée et de nouvelles cultures ont pris forme dans ces régions d'Europe comme une contribution suprême de celles-ci au progrès de la civilisation occidentale.

La préservation de la culture, l'enracinement des traditions et l'indestructibilité de la conscience nationale ont constitué la principale préoccupation de toutes les anciennes dynasties qui régnaient alors sur de nombreux peuples du monde. L'aspiration la plus profonde et fervente contenue, on peut le dire, dans la pensée intime des dirigeants était d'établir pour leurs royaumes, sans risque de perturbations, les courants ascendants du progrès dans l'âme de tous les sujets. Et cela par le biais d'efforts continus de dépassement, surtout chez les masses intelligentes, afin de conserver aux yeux de l'opinion universelle la place d'honneur qui leur revenait lors de temps meilleurs, grâce au fruit qu'ils ont su recueillir de leurs intelligences, un fruit qui, bien entendu, a bénéficié ensuite à toute l'humanité.

Cela signifie, par conséquent, qu'au-dessus de l'instruction commune et des connaissances générales qu'on a l'habitude d'offrir au jeune pour former sa culture courante et le transformer en un apprenti homme de science ou d'étude afin qu'il puisse évoluer dignement dans la carrière qu'il choisira, il existait une éducation supérieure. Celle-ci tendait à créer, ou plutôt à éveiller, des aptitudes éloignées des capacités communes qui obéissaient aux hautes finalités contenues dans la préoccupation que nous venons de décrire et qui, comme nous l'avons dit, visaient à graver en relief de nouveaux chapitres permettant de maintenir intact le prestige de la lignée.

Nous avons bien vu que les pays qui ne présentaient pas ce type de super éducation de l'intelligence ont à peine vu se détacher chez des jeunes isolés des hautes figures qui devaient tout à leur propre initiative

et à leurs propres inspirations. C'étaient ainsi des terres médiocres, où la culture quotidienne se limitait à la satisfaction des besoins matériels et utilitaires de leurs peuples natifs. Et c'est uniquement quand une rare greffe étrangère a entraîné le jaillissement de pousses dans l'attente populaire que sont apparus, nous le répétons, de manière sporadique, des hommes d'envergure qui sont ressortis de l'environnement national pour étendre leur prestige sur d'autres terres ; des étoiles fugaces dans l'immensité du firmament mental, très différentes de la multitude qui illuminait les cieux des civilisations célèbres. En effet, dans le dernier cas, le patrimoine de l'héritage semble former partie intégrante de l'âme nationale, car c'est uniquement ainsi que se justifie l'existence de cette éducation supérieure chez les peuples hautement civilisés, qui ont franchi des étapes aussi brillantes dans leur histoire.

Nous pouvons en déduire que la préparation de la jeunesse nécessite, comme nous l'avons tant de fois affirmé et comme nous ne cesserons de le répéter, quelque chose de plus que la simple culture scolaire et universitaire. Elle doit être préparée en marge de cette instruction routinière, qui s'effectue sous l'égide de la pédagogie commune ; elle doit être préparée, nous le répétons, pour les hautes fonctions de la vie supérieure, que ce soit dans les domaines politique, de la science, de la philosophie, de l'enseignement, etc. ou bien des arts, de la littérature ou de la rhétorique.

La curiosité de l'esprit se manifeste chez l'être humain quand celui-ci découvre en lui-même les symptômes précurseurs de son génie. Et nous disons précurseurs parce qu'il est très fréquent de voir qu'après la manifestation de tels symptômes, si l'état d'âme ne montre pas la volonté de les stimuler et d'explorer les penchants révélant son génie, ceux-ci restent statiques. Cette curiosité a toujours appelé en réponse l'initiative personnelle, avec la création d'institutions et de centres d'étude qui encouragent le développement des facultés intellectuelles, orientées vers différents champs ; mais comme ceux-ci s'organisent en entités académiques, avec leurs formules statutaires rigides, ils s'éloignent, on peut le dire ainsi, du cœur de la jeunesse. En effet, seuls les élus pénètrent dans ces académies, à qui semble revenir la direction presque universelle des questions que pose l'intelligence dans toutes les sphères du savoir, en laissant ainsi la jeunesse presque orpheline de

l'attention qu'exige sa nature intellectuelle naissante, vers qui il est nécessaire de se rapprocher et à qui il faut prodiguer, muni de beaucoup de patience, d'affection et de compréhension, toute la chaleur que nécessitent sa faible volonté et la fragilité de son caractère. Nous mettons en avant le mot compréhension parce que justement c'est lui qui mettra en évidence les buts supérieurs d'un enseignement aussi élevé, qui certainement ne doit pas se limiter à la salle de cours ou au lieu d'étude, mais s'étendre à tous les moments et circonstances durant lesquels l'évolution morale et intellectuelle rudimentaire des jeunes réclame de la part de leurs maîtres l'aide du conseil et de l'expérience.

Mais on ne parvient pas à cette compréhension, en aucun cas, comme nous l'avons déjà vu, sous l'autorité de normes rigides, avec les fréquents essais de systèmes d'enseignement ou avec l'existence d'une salle de classe, même dans le cas des études libres, car la relation entre le professeur et l'élève ne doit pas se terminer à la fin de la classe. L'élève doit expérimenter à tout moment l'influence féconde de l'enseignement qu'il reçoit et considérer ainsi son professeur comme son meilleur ami et conseiller invariable. Et c'est le professeur lui-même qui doit veiller à ce que rien ne perturbe la libre manifestation de la pensée de l'étudiant et à ce qu'aucune obligation arbitraire ne nuise au jeu harmonieux des facultés que celui-ci cultive. Les grands serviteurs de l'humanité ont toujours été des âmes qui ont réussi à s'émanciper de toute limite et de tout préjugé, qui ont toujours œuvré, jusqu'au dernier moment de leur vie, avec une plénitude de conscience, en conservant intacte leur liberté d'esprit.

L'École de la Logosophie, créée en Argentine il y a plus de treize ans, promeut dans ce pays et dans d'autres pays d'Amérique une véritable conjonction d'aspirations tendant à former des groupes d'étudiants qui cultivent l'enseignement supérieur auquel nous faisons référence et qui favorisent, dans une collaboration commune, la propagation de cet intérêt spirituel. Le tout dans le but d'élever la morale et d'atteindre le perfectionnement par la conquête de connaissances transcendantes qui aboutiront par la suite à des améliorations collectives d'une importance vitale pour la société humaine.

Il est évident qu'elle contribuera grandement à ces nouveaux objectifs de dépassement, en endiguant l'influence croissante des centres de

divertissement qui poussent comme des champignons dans les villes et qui, à leur différence, sont plus visibles pendant la nuit. L'enivrement moral par l'étourdissement des sens est toujours nocif pour l'esprit et si on ne protège pas à temps la jeunesse des conséquences auxquelles elle s'expose, on pourra attendre peu de choses d'elle demain.

Personne, à l'exception des rétrogrades ou réactionnaires, ne peut nier l'impérieuse nécessité de favoriser l'augmentation de tous les regroupements qui s'inspirent de hauts principes de bien et qui orientent la jeunesse sur les sentiers de la connaissance intégrale. Une connaissance qui ouvre les portes de la vie supérieure et prépare les fondements d'une civilisation forte et capable de produire les œuvres les plus merveilleuses de l'histoire.

RICHESSES DE LA NATURE HUMAINE

Les expressions du visage



Nous avons vu fréquemment que les êtres des deux sexes abusent, on peut le dire ainsi, de certaines valeurs qui leur sont propres et auxquelles, par ignorance, ils ne leur attribuent aucune importance. Nous faisons référence à celles qui se révèlent à travers la physionomie humaine.

Certains utilisent souvent le rire pour exposer leur pensée à des moments inopportuns ; ces personnes sont considérées comme des gens qui pleurent sans raison la plupart du temps en cherchant à exprimer un état d'âme peu en accord avec la réalité, comme des êtres sans importance catalogués parmi ceux qui n'inspirent aucune sympathie.

Celui qui gaspille son sourire en l'accompagnant fréquemment de gestes déplacés ou en cherchant à remplacer grâce à lui, dans presque tous les cas, la parole, s'expose à perdre la valeur que le sourire aurait pu avoir s'il l'utilisait avec discernement. Combien de fois avons-nous trouvé que les gestes et expressions brusques et fréquents d'un orateur étaient théâtraux et combien de fois avons-nous trouvé que l'attitude de celui qui lève sa main pour affirmer un principe et signaler son importance était imposante ou impressionnante ?

Si on observe les personnes peu instruites et cultivées, on peut voir que leurs visages, en général, ne cessent pas un instant de gesticuler, en articulant peu ou pas de mots du tout. Des clins d'œil, des grimaces, des rires, des pleurs, des gestes de toutes sortes s'entremêlent dans une succession continue d'accès nerveux et incontrôlables. Ce n'est pas le cas pour les personnes instruites et circonspectes, qui, grâce à une éducation soignée, ont dû polir leurs manières de façon à ce que leur usage de tels mouvements se limite au strict nécessaire.

Ces êtres que nous venons de décrire connaissent-ils la juste valeur que renferme un geste quand il est exprimé avec intelligence ? Cette interrogation concerne ce que l'on a observé plus d'une fois, dans le sens où l'éducation excessive finit par endurcir au lieu d'adoucir le caractère des personnes, probablement à cause de la production d'une hypertrophie de l'estime propre.

Dans ces cas, qui sont nombreux, les êtres se comportent généralement comme s'ils possédaient des connaissances, mais dès que l'on pénètre en eux, on se rend compte de l'inexistence de celles-ci. Cela signifie que le fait qu'une personne se comporte de telle ou de telle manière opportune ne veut pas forcément dire qu'elle connaisse la raison de ce comportement.

Cette légère différenciation concernant les raisons qui peuvent inspirer les gestes prend sa véritable importance quand on élève le regard vers les grandes âmes qui ont consacré leur existence au service de l'humanité, en enseignant et en couronnant leurs paroles d'exemples exubérants de grandeur. Chez elles, chaque geste était un enseignement, tant et si bien qu'on les comprenait souvent sans qu'elles ne bougent les lèvres, de par la force de la pensée qui s'exprimait à travers leur regard, leur sourire ou leur expression. En effet, ces grandes âmes connaissaient, sans aucun doute, la richesse de connaissances que pouvait contenir le plus petit pli du visage et elles n'ont jamais ainsi abusé de leurs gestes ni gaspillé cette valeur qui est d'autant plus appréciable que le jugement de bien et d'élévation que l'être inspire aux autres est grand.

Bien entendu, cela ne signifie pas que nous devons nous transformer en une statue, en immobilisant les muscles de notre visage, comme le font habituellement les cyniques pour ne pas dévoiler leurs intentions, alors que, en faisant semblant d'être en accord avec la parole du semblable, ils portent cachée au fond d'eux-mêmes la fausseté.

Rien ne vaut le naturel spontané, qui rend les relations entre les gens agréables. Quand on est parvenu à contrôler à un haut degré notre façon de penser et de parler et que ce contrôle s'étend à toutes les autres expressions qui, comme des signes intelligents, peuvent se

révéler à travers le visage, on peut être certain que l'on est également maître de ces richesses renfermées, comme nous l'avons dit, dans les plis de la physionomie humaine. Des plis qui la font resplendir de la lumière du savoir tout en la faisant irradier de sympathie et en la rendant agréable pour les semblables.

L'ART D'ENSEIGNER ET LA VOLONTÉ D'APPRENDRE



L'enseignement donné à l'enfance et à la jeunesse ne nécessite aucune technique ni préoccupation autre que celle d'être bien appliqué dans les matières proposées et celle que l'enseignement soit exercé avec le dévouement indispensable exigé par le caractère que revêt cette même activité d'enseignement, même quand le professeur ou le maître n'a aucune responsabilité quant au manque d'application et à l'échec d'Untel ou d'Untel dans ses études. C'est ici que s'achève la portée de l'enseignement et peut-être même la relation entre l'enseignant et l'élève, car il est habituel qu'après la fréquentation habituelle des salles de classe, chacun parte de son côté sans que, sauf rares exceptions, l'un et l'autre ne se rencontrent à nouveau.

L'avantage d'enseigner aux enfants réside dans le fait qu'il est possible de les corriger et même de les réprimander, selon les cas, sans se soucier aucunement de leurs réactions liées à l'amour-propre, si prononcé chez l'être humain. Les adultes ont de plus presque toujours l'esprit occupé par mille questions distinctes et, d'autre part, n'étudient pas le matin ou l'après-midi, comme les enfants, mais le soir, ce qui implique naturellement qu'ils ont accumulé toutes les fatigues de la journée ; une situation qui, qu'on le veuille ou non, nuit à la meilleure volonté ou disposition d'écouter, d'étudier et d'apprendre. En effet, même si les journaux du matin sont bien fournis et leur typographie petite, leur lecture ne présente aucune difficulté et s'effectue parfois d'un bout à l'autre ; en revanche, ceux du soir doivent exposer les nouvelles avec lesquelles ils souhaitent informer le public lecteur sous la forme de grands titres, car, si ce n'est pas le cas, ils courent le risque que personne ne les lise, étant donné que les gens, alors que le jour décline, ne sont pas en état d'apporter une plus grande attention à des lectures condensées dans une petite typographie. À ce moment de la journée, on recherche des divertissements joyeux ou d'autre type, dans l'espoir de décongestionner la mente avec des motifs qui manifestement distraient la pensée.

C'est pour cette raison que lorsque l'adulte, l'être qui a déjà frisé l'époque des rêves chimériques, présente des souhaits fervents de dépassement et voudrait réellement profiter plus tard des prérogatives accordées par l'élargissement du savoir, il doit s'approprier avec toutes les forces de son âme à soutenir avec un enthousiasme et une détermination dignes la tâche de cultiver ses facultés. Il convient, par conséquent, en l'absence de signes qui la mettent en évidence, de commencer par créer la Vocation de l'étude, de l'instruction et du perfectionnement. Cette vocation peut être créée, bien entendu, si, en sondant le sentiment, on se rend compte que surgissent des aspirations d'amélioration parallèlement à la reconnaissance de la propre médiocrité ; une médiocrité qu'il faut vouloir transcender en l'éloignant chaque jour davantage des conditions supérieures que l'on cherche à atteindre.

Par vocation, nous voulons signifier la pensée qui préside et anime l'effort en collaboration tenace avec la volonté, laquelle ne doit jamais baisser une fois le chemin à parcourir déterminé et favorisé. Il faudra en même temps se former un jugement bien défini sur les préférences internes concernant le savoir, c'est-à-dire si on le recherche uniquement pour acquérir une certaine instruction, si on le cultive juste pour savoir ou si on l'érige comme une nécessité permanente de l'esprit et comme une finalité primordiale de l'existence. Dans ce cas, l'acte d'étudier et d'apprendre se transforme de manière fondamentale : il revêt déjà toutes les caractéristiques de la fécondité dans l'exercice naturel de la fonction créatrice de la pensée.

Dans le premier cas, l'être humain cherche seulement à améliorer ses perspectives, en rendant plus confortable la place qu'il occupe dans la vie de relation. Nous savons comment l'ignorance, qui représente l'absence de connaissances et le manque de culture, limite et complique la manière de vivre et les moyens d'agir, parce que comme on ne sait pas, à cause d'elle, comment être plus, l'inapte doit se contenter de ce que, licitement et en toute justice, il lui est donné de posséder. Mais, si ses conditions sont améliorées par l'instruction et l'effort d'application, il est logique qu'il expérimente le plaisir ineffable de son progrès spirituel et matériel. En effet, spirituel, comme nous l'avons bien dit en premier lieu, parce qu'il est tout à fait certain que toute clarté que l'on parvient à faire entrer dans la mente tend toujours à se répercuter dans le sentiment et celui-ci, en reflet, agite l'esprit en attirant, par conséquent, l'attention propre vers ce qui apparaît par-dessus le matériel en élevant la vie.

Cela n'empêche pas, bien entendu, que, au fur et à mesure du parcours, les instincts, de nature inférieure, peut-être stimulés par la sensation de perdre leur force dominante ou leur prédominance sur les préférences de la volonté, recommencent à avoir une voix et une part plus importantes. C'est ainsi une question de tempérament, et tant que l'intelligence de la connaissance que renferme l'évolution consciente dans ses vastes perspectives humaines ne participe pas, l'être est toujours exposé à être emporté par les faiblesses de son caractère et à céder aux attraits de la vie matérielle, qui, à aucun moment, ne cesseront d'opposer une résistance aux résolutions élevées du jugement dans ses très hautes aspirations de perfectionnement.

Dans le deuxième cas que nous avons mis en avant, c'est-à-dire quand on cultive le savoir simplement pour savoir, pour satisfaire plutôt une vanité en restant complètement étranger à la réalité et à la force vive de la connaissance, l'être peut obtenir une vaste culture et même parvenir à se positionner parmi ceux qui brillent dans le domaine des lettres, des arts, de la politique, de la finance et dans toutes ces branches du savoir commun, au sein desquelles on loue et on vante la personnalité. Cependant, cela ne lui évite pas de ressentir souvent une nostalgie indéfinie, un vide interne qu'il ne peut remplir et qui est le résultat de tout ce qui a été construit sans objectif durable. Ce phénomène survient chez ceux qui sont entièrement absorbés par les obligations sociales ou par l'attention apportée à leurs intérêts matériels, en oubliant que la vie a un autre contenu et que c'est précisément dans cet autre contenu que réside la raison de l'existence.

Pour connaître ce contenu, il est nécessaire de pénétrer en soi-même dans la mesure de ce que permet la propre évolution. Nombreux sont ceux qui, de tous temps, ont entrepris une telle tâche, la plupart croyant pouvoir démêler rapidement les mystères qui se cachent dans les profondeurs de la création humaine. L'immense majorité de ces personnes sont revenues de cette incursion avec des espoirs gâchés et des efforts brisés, en rapportant pour tout résultat la déception et le chagrin. Voici la conséquence de recherches infructueuses, parce qu'ils ne connaissent pas la façon de réaliser une entreprise aussi immense et qu'ils ne prennent pas en compte, surtout, le fait que les principaux facteurs qui contribuent le plus au succès de celle-ci doivent se trouver au seuil de la propre vie, là où naît tout le vrai et le pur que chaque être possède. Cependant, cette situation n'a pas empêché que d'autres, d'un nombre supérieur ou égal,

s'apprêtent encore et encore à entreprendre une incursion identique dans les régions de l'énigme, appelons-la ainsi, car il n'y a pas d'autre nom pour une réalité qui existe au-delà de la réalité commune et qui exerce constamment une attraction quasiment irrésistible pour le tempérament sensible de la nature humaine.

La voix sage, la voix qui prononce le sublime langage de l'intelligence créatrice est celle qui montre le chemin sans égarer la pensée. Quand l'être cherche à écouter cette voix avec les oreilles de l'égoïsme, de la bêtise ou du manque de bon sens, il court le risque de se perdre, car la propre cécité empêche toute orientation, en confondant souvent les directions, de sorte qu'il prend le chemin à l'envers en pensant avancer et même qu'il en arrive à ne pas reconnaître ou oublier les points de référence qui ont servi à indiquer la direction.

Voyons maintenant le cas des êtres qui s'apprêtent à affronter la question basique de la connaissance substantielle ou essentielle de l'existence humaine.

Il est bien connu que cet intérêt surgit comme un impératif de la conscience, comme une nécessité de l'âme et, étant donné qu'il se manifeste ainsi, commence, aussi bien chez l'homme que chez la femme, ce que nous pourrions appeler l'odyssée de l'esprit. Des livres et encore plus de livres passent devant la rétine mentale, absorbés par le désir d'y trouver les clés mystérieuses grâce auxquelles il sera possible de déchiffrer l'énigme. La recherche se poursuit partout où se trouve une affiche qui invite de manière suggestive à essayer telle voie pour atteindre tel but. Cependant, rien ou presque rien n'est obtenu pour diriger la pensée sur le véritable et unique sentier qui conduit à la solution du grand problème.

Quand les aspirants à la connaissance initiatrice des hautes vérités se rendent aux sources où est transmis l'enseignement créateur, ils ont été informés au préalable de la façon dont ils doivent libérer leur mente de tout préjugé et s'apprêter avec humilité et une âme pure à recevoir la lumière qui éclairera leurs intelligences avides du savoir supérieur. Cela montre de manière convaincante que rien ne mérite plus une appréciation de sérieux et d'estime que cette science de la pensée suprême qui incarne la vie universelle et qui, par là même, approfondit la vie humaine jusqu'à ses recoins les plus cachés et obscurs.

Comment est-il possible, alors, de penser que des connaissances si élevées puissent être obtenues comme un don du ciel, sans nécessiter d'application ni d'effort ? On ne conçoit pas qu'il soit naturel de permettre que le propre entendement assigne ou accorde une telle importance relative à ce type de recherches. On utilise généralement pour celles-ci le peu de temps qui reste une fois les activités de la journée terminées et, même ainsi, on les relègue généralement au second plan en préférant les distractions habituelles. Il y en a même qui pensent rendre service, lorsqu'ils cultivent la connaissance transcendante, en collaborant avec d'autres dans un travail aussi fécond, parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'au fur et à mesure qu'ils se perfectionnent et bénéficient de cette progression, ils contribuent à rendre plus efficace l'œuvre développée pour le bien de tous.

Il faut donc admettre que la tâche d'enseigner à chaque intelligence la façon de décupler sa force expansive et de pénétrer, comme nous l'avons dit, jusqu'aux recoins les plus cachés et obscurs de la vie humaine a été, est et continuera d'être très difficile et délicate. L'exercice d'un enseignement aussi avancé est, sans aucun doute, un art qui rassemble les vertus les plus élevées : la sagesse, considérée comme la principale étant donné qu'elle contient l'essence de toutes les autres ; la patience, qui favorise les processus de l'enseignement sans forger ni modifier les fonctions de l'entendement, en promouvant, plutôt, leur accentuation naturelle ; l'abnégation, qui préside les sentiments et occupe une place d'honneur dans le cœur des grands, qui renforce l'esprit et permet le culte du sacrifice au service du semblable. Nous pourrions en lister d'autres encore qui, de par leur nature, servent la volonté d'un enseignement aussi élevé ; cependant, les vertus énoncées devraient suffire pour vous permettre de juger de l'appréciation que mérite celui qui dédie généreusement quelques-unes de ses heures de repos après de longues journées de travail intense, sans rien demander à personne, à l'enseignement par la parole et l'exemple de la réalisation de la plus noble des aspirations humaines.

Pour terminer, il sera nécessaire d'ajouter que l'art d'enseigner rencontre sa plus grande expression dans l'âme de ceux dont la volonté d'apprendre permet que le bien reçu et le savoir appris soient toute une réalité effective pour leur perfectionnement intégral.

LE POUVOIR D'ADAPTATION



L'une des causes qui contribuent le plus au malheur humain et créent les plus grandes difficultés est, sans aucun doute, l'incapacité à utiliser intelligemment les propres ressources internes dans chaque circonstance adverse ou situation difficile que l'être doit affronter au cours de sa vie. Parmi ces ressources, la plus puissante est probablement celle de l'adaptabilité.

On remarque fréquemment une résistance tenace à accepter les changements inattendus qui se produisent souvent dans les situations considérées comme permanentes dans la vie courante ; tant et si bien que la première réaction psychologique et sentimentale est le désespoir et le chagrin, accompagnés d'une peine profonde, qui inhibe fréquemment la réflexion. Il est clair que le temps agit comme un calmant et, en définitive, entraîne l'adaptation.

Cette même preuve d'indulgence des forces qui soutiennent l'esprit montre l'existence d'un pouvoir, celui de l'adaptation, qui, sans annihiler temporairement ni diminuer d'un pouce les prérogatives humaines, évite les troubles de l'âme et facilite considérablement l'avancée progressive vers la normalité modifiée. Mais ce pouvoir va encore plus loin. En l'utilisant avec la connaissance adéquate, l'être peut s'adapter à tous les environnements et situations sans subir la moindre gêne ; de plus, cette même force d'assimilation qui dilue l'élément discordant dans le propre récipient matériel où s'associent et se concilient les distances psychologiques et du tempérament, ainsi que celles de l'hérédité et d'autres causes, produit un plaisir indescriptible. C'est la sensation d'une espèce d'omniprésence ou d'ubiquité, qui, sans être simultanée, est réalisable dans la succession du temps, ici et là, partout où l'on cherche à transformer sans gênes ni contre-coups, ou bien expérimenter, comme un entraînement, certaines situations adverses ou embarrassantes.

La vie même montre qu'elle est substantiellement l'expression la plus aboutie de l'adaptation. La série de changements que l'on expérimente, les transformations, les expériences qui corrigent jusqu'aux habitudes provoquent constamment la nécessité de l'adaptation. Celui qui étudie doit s'adapter aux exigences de l'étude, tout comme celui qui travaille doit s'adapter à ce type d'activité, et ainsi de suite dans toutes les situations. L'essentiel est de ne pas nuire aux énergies internes en les affectant avec des dépressions et souffrances qui diminuent la vigueur de l'esprit et enlèvent des opportunités aux possibilités humaines.

Quand on projette de faire telle ou telle chose, il faut conserver, et même augmenter, l'enthousiasme qui a animé le projet. Généralement, on échoue parce qu'on n'a pas adapté la propre disposition aux exigences de l'activité que demande généralement sa réalisation.

S'adapter équivaut donc à préparer en soi-même les conditions adéquates pour que l'équilibre normal de la vie perdure sans modification, même quand la vie est modifiée dès que nécessaire ou que le réclament les circonstances. Dans le cas contraire, on se retrouve prisonnier d'un ennemi invisible, mais réel, qui est continuellement en train de frapper notre état d'âme.

LA PERSONNALITÉ IDÉALE, L'ARCHÉTYPE ET L'ÉDIFICATION DU CONCEPT



Il existe une conviction générale, renforcée par l'expérience, que peu sont ceux qui, ayant commencé une activité déterminée, arrivent à atteindre l'objectif recherché.

Nous estimons que de l'analyse que nous allons réaliser concernant ce point surgiront pour l'âme jeune et avide de triomphes de nombreux aspects de grand intérêt et d'une valeur indubitable qui, s'ils sont pris en compte, favoriseront plus tard les résultats les plus beaux.

Il est tout à fait indéniable qu'au fur et à mesure que l'être pénètre et se plonge dans la vie, il construit petit à petit son véritable archétype : l'archétype idéal qui donnera forme au contenu de son existence.

Cet archétype que l'homme construit prend le nom de concept pour les autres ; et nous savons déjà que chacun est jugé en fonction du concept qu'il mérite par ses semblables. Il ne faut pas oublier que, comme le concept appartient à la catégorie de l'idéal et, dans une certaine mesure, qu'il est également compris dans le monde de l'abstrait, il est susceptible de subir des altérations diverses et de parvenir, dans certains cas, jusqu'au discrédit, ou plutôt, au non-concept. C'est pour cette raison qu'il faut veiller sur son concept comme sur sa propre vie, ce qui signifie qu'il faut faire attention à tout ce qui peut le rabaisser ou l'abîmer afin de le maintenir intact face au jugement des autres. Mais ce n'est pas suffisant, il faut le défendre également contre toute malice et toute intention étrangère de l'agresser et de le blesser : l'envie, la haine et la suffisance méprisante créent dans la mente humaine les antagonismes les plus étranges, dont la finalité, communément, est d'attaquer le semblable avec l'intention dure de blesser son concept, d'autant plus quand ce semblable a déjà atteint le rang du prestige.

Il n'est pas nécessaire de mettre beaucoup en avant cette circonstance pour que l'on remarque combien il est indispensable de forger l'archétype de référence et de le bâtir sur des fondations inaltérables. Des fondations même indestructibles et éternelles afin que, si la vie tombe dans la lutte, l'archétype, comme nous l'avons vu dans de nombreux cas, survive en s'inscrivant avec des lettres d'or dans les pages de l'Histoire, auréolé d'un éclat immortel, comme surnaturel pour les yeux humains, car ce même archétype qui a déjà marqué l'Histoire et le souvenir durable de tous ceux qui ont connu sa vie continue de s'ériger en exemple de vertus et représente le stimulant le plus puissant pour l'esprit de ceux qui cherchent à atteindre la gloire en édifiant un archétype similaire.

Il est bon de souligner ici l'erreur commise par de nombreuses personnes lorsqu'elles pensent qu'il suffit d'adopter une conduite plus ou moins ordonnée pendant une certaine période de la vie, pour ensuite s'éloigner de cette ligne tracée en l'entrecoupant d'attitudes et de comportements opposés. Cette conduite montre qu'elles n'ont pas une notion exacte de la transcendance que revêt le soin apporté au concept et sa signification spirituelle dans le présent et le futur de l'existence humaine.

Nous allons maintenant vous présenter clairement les différents cas, que nous allons détailler. Prenons tout d'abord le concept commun, c'est-à-dire le concept élaboré, nous pouvons presque l'assurer, avec des buts de préférence utilitaires, c'est-à-dire avec des vues égoïstes, qui vont de l'éloge personnel jusqu'à l'ostentation, et où l'on recherche et l'on impose, pour ainsi dire, la valorisation du propre concept chez les autres. Nous pouvons inclure également dans ce cas ceux dont le concept ne dépasse pas les limites de l'amitié personnelle ou les environnements réduits dans lesquels ils agissent. Si nous avions voulu vous donner des exemples de médiocrité de concept, nous aurions pu en remplir des volumes entiers, mais l'important ici est de mettre en avant le cas opposé, dans lequel acquiert de l'importance et de la transcendance le terme grâce auquel la vie atteint sa véritable dignité, c'est-à-dire, le concept dans son expression élevée, qui est, pour résumer, l'identification grâce à laquelle chacun se relie à ses semblables et reçoit d'eux le traitement correspondant à cette identification.

On comprendra très bien que l'édification du concept n'est pas chose facile, ni difficile, mais que c'est une question très sérieuse, d'autant plus si on l'apprécie dans toute son ampleur comme quelque chose de propre et d'inéluctable pour la vie même. Le musicien qui a réussi à arracher des applaudissements déchaînés au public qui l'écoute, tout comme l'orateur qui est parvenu à se détacher, doivent, s'ils souhaitent conserver leur prestige, avoir recours à des dépassements constants pour ne pas rompre l'harmonie établie entre le public qui les applaudit et la qualité de ce qu'ils lui offrent ; car il suffit d'une baisse dans leurs aptitudes respectives pour provoquer une réaction dans l'opinion, qui aura probablement des retombées défavorables pour leurs concepts. Le peintre, le sculpteur, le poète, l'écrivain et tous ceux qui cultivent une passion de l'esprit doivent produire, pour mériter un concept significatif, des œuvres fécondes dans lesquelles on perçoit le travail continu de dépassement de l'auteur, mis en évidence à travers les efforts successifs d'élimination des défauts.

Nous souhaitons établir maintenant la différence qui existe, selon nous, entre concept et archétype.

Tandis que le premier est le produit du jugement des autres en fonction des mérites de la personne reliée au concept, l'archétype tend à représenter l'ensemble de toutes les vertus et valeurs conquises par l'être, celles qui forment la personnalité idéale ou, ce qui revient au même, la structuration de la vie immatérielle qui a tant d'influence aussi bien quand elle incarne la vie physique que quand celle-ci disparaît de la nature humaine.

Si l'effort de l'esprit pour modeler un archétype psychologique supérieur au commun transcende, on peut le dire, les siècles, étant donné qu'il a été mis en évidence dans toutes les époques, il ne serait pas concevable qu'une ardeur aussi juste et sublime soit stoppée de manière capricieuse avec la mort d'un corps, bien au contraire. Vous voyez ici gravé sur l'immensité du temps et de l'espace le premier enseignement qui nous parle de l'éternité de la Création.

Cette loi suprême établit, et toute haute réflexion doit le concevoir ainsi, l'unité parfaite de l'existence universelle et, tout comme l'existence de l'être humain n'en est pas exclue, celui-ci ne peut périr même

si sa vie s'interrompt en tant que telle ; il doit exister malgré la mort et expérimenter, ce secret sera révélé un jour, la réalité de cette existence comme il a pu l'expérimenter durant sa vie physique. Pour l'instant, il est bon de ne pas perdre de vue ceux qui ont édifié un archétype bien au-dessus de l'archétype commun, ce dernier étant aussi bien mal en point que rempli de défauts.

Celui qui observe avec une bonne vision naturelle ne laisse pas passer les détails d'une valeur inestimable lorsqu'il fixe son regard sur ceux qui aujourd'hui nous font écouter, en utilisant la bouche d'autres personnes comme si c'était la leur, la même chose qu'ils ont dite des siècles auparavant, pour indiquer une direction ou exercer une influence directe sur le sentiment de ceux qui recherchent une inspiration dans leurs paroles. Des statues sont érigées pour immortaliser les grandes figures consacrées dans l'opinion générale ; elles ont la vertu de susciter le commentaire de tous ceux qui s'arrêtent devant elles, en renouvelant ainsi de manière permanente le souvenir des pensées qui ont animé leurs existences, tout comme leurs faits, efforts et sacrifices. Ces mêmes âmes qui ont dépassé la vie humaine ne font-elles pas s'incliner avec une grande révérence ceux qui se rendent devant leurs sépulcres pour commémorer les deux dates qui ont encadré la période de leur existence parmi nous ou pour rendre hommage, comme il arrive parfois, à des dates qui ont été fastes pour les peuples ou pour le monde par le biais de faits qui ont jalonné les étapes de leurs vies ? Ceci est la meilleure démonstration de la survie de l'âme. Qu'est-ce que l'être humain pourrait demander d'autre pour bâtir sa grandeur, s'il se constitue, en évoquant ces hauts exemples, en un artisan infatigable et intelligent de sa propre vie ?

De la capacité individuelle, de l'effort, de la détermination et du dévouement dépend la hauteur atteinte dans l'édification du propre archétype au sein de la réalisation de cette œuvre personnelle.

LE FATALISME

Réflexions que suggère le concept logosophique



Il est bien connu que tous les êtres humains naissent en suivant un processus biologique naturel identique et qu'ils ont tous un destin commun. Bien entendu, cette affirmation est valable pour celui qui souhaite le suivre en empruntant le chemin logique et tortueux, du début jusqu'à la fin, mais cela ne veut pas dire que l'on ne peut pas changer ce destin, en s'éloignant du destin commun et en s'en forgeant un nouveau. Tous, sans exception, jouissent de ce privilège.

Étrangement, on observe souvent les gens se demander si le fait de changer de direction suite à une décision propre, ou d'améliorer une situation, ou de parvenir à un bonheur, ou d'obtenir un avenir meilleur, de manière inattendue, ne serait pas du pur fatalisme, c'est-à-dire, prédéterminé par la fatalité. Ceux qui pensent que tout ce qui leur arrive est prédéterminé par le fatalisme commettent la très grave erreur de se croire privilégiés par le destin, la chance ou un quelconque protecteur invisible.

Ainsi, étant donné qu'il est logique d'admettre qu'il n'existe de tel privilège pour personne, parce que s'il y en avait, il y en aurait pour tout le monde, ce fait ne peut jamais être attribué à des déterminations inéluctables du destin. Si nous réfléchissons bien, la question suivante se pose : grâce à quel mérite ou quelle prérogative ce destin inconnu appelé fatalité pourrait avoir favorisé un semblable ? Si nous supposons que c'est possible, nous admettons qu'il y a de l'injustice dans les lois suprêmes, lesquelles, il est sous-entendu, n'accordent jamais de distinctions aussi exceptionnelles.

Si nous examinons donc ce fait avec bon sens, il apparaît clairement que la fatalité n'existe que dans l'imagination de ceux qui ont tout fait pour croire qu'elle existe, de la même façon que les fantômes n'existent

que pour ceux qui y croient et vivent dans la peur en les voyant constamment apparaître partout.

Tout possède une raison qu'il est nécessaire de trouver pour découvrir le pourquoi, la racine de la question. Il est nécessaire d'habituer l'intelligence à analyser chaque chose, chaque fait ou chaque mouvement qui représente, ou est pour la raison, un motif de jugement.

Si nous élargissons le champ de recherche, nous voyons combien il est nécessaire de réviser de nombreux concepts qui, dans le monde commun, depuis longtemps, ont été acceptés sans contenir, en réalité, la vérité qu'on leur attribue. Si, face à un abîme, notre raison nous dit que nous allons mourir si nous nous penchons et nous nous laissons tomber dans sa pénombre, nous devons nous retirer ; mais si nous nous obstinons à ne pas voir le danger et, à cause de cette négligence, nous tombons, il ne faut pas attribuer cette chute à la fatalité. L'explication est simple : nous n'avons pas fait usage de la raison et sommes restés à la merci d'une force aveugle qui nous a entraînés dans l'abîme. Ce principe s'applique à toutes les choses.

Il est donc évident que le destin peut être modifié ; et plus encore, chaque être est responsable de son propre destin, surtout si on tient compte du fait que celui-ci est la conséquence de ses faits, pensées et paroles. Deux personnes de mêmes âge, ressources et condition peuvent-elles avoir le même destin si l'une atteint, grâce à son dévouement à l'étude, au travail et à son implication dans de nobles fins, une position élevée parmi ses semblables, tandis que l'autre expie ses erreurs derrière les barreaux ? Affirmer que oui équivaut à nier le libre arbitre et la volonté, dont chacun est maître.

Sans aller plus loin, tous les êtres ont l'itinéraire qu'ils doivent suivre quotidiennement tracé. Celui qui vient pour remplir ses obligations puis, une fois qu'il a terminé, revient chez lui pour se reposer, sans se préoccuper outre mesure, approfondit cet itinéraire avec les caractères servant à graver son destin. Il est bien connu que celui qui doit aller à l'université, à l'atelier ou vaquer à n'importe laquelle de ses occupations accomplit son destin quotidien, qui s'effectue parce que le devoir et les nécessités de la vie l'exigent. Mais, hors de ses obligations, et une fois cette nécessité comblée, il peut utiliser son libre arbitre comme il lui

convient, en profitant de ses heures libres pour forger petit à petit son destin au fil du temps. Si ce temps est gâché, s'il passe les heures et les jours à végéter, voici son destin commun, sans aucune variante ; mais s'il choisit le meilleur, s'il utilise son temps pour élargir ses possibilités et qu'il franchit petit à petit les étapes de progrès et de dépassement, son destin changera fondamentalement.

La fatalité y a-t-elle joué un rôle ? Aucun. Seuls la libre volonté individuelle et le libre choix ont œuvré. Le destin de celui qui ne sait pas reste toujours limité à un endroit au sein duquel il se déplace paresseusement. Le destin de celui qui sait est, en revanche, un endroit très grand, où il peut se mouvoir aisément. Le savoir logosophique l'a déjà expliqué avec d'autres mots : ce destin modifié en soi-même peut même se décupler en ouvrant le chemin à ceux qui sont derrière.

Il n'y a aucun être humain dans le monde à qui il est refusé une place sur terre. Partout où l'on se trouve réside la place que l'on occupe dans le monde. Et personne n'a osé enlever cette place à son semblable. Même après la mort on occupe une place. De sorte que chacun possède un petit espace dans le monde que personne ne peut lui enlever, un espace qu'il est possible de déplacer partout où l'on va, parce que c'est toujours celui-ci que l'on occupe, et quand on sait le remplir avec dignité, il est indubitable qu'on l'agrandit petit à petit de manière à pouvoir offrir par la suite de grandes places aux autres.

LA VIE INTERNE ET LA VIE DE RELATION



Beaucoup de choses ont été écrites et dites à propos du comportement ou de la conduite que l'homme doit avoir avec lui-même et en tant que membre de la société humaine, mais, en vérité, ce qui n'a pas été dit est de quelle façon il peut se conduire en lui-même, non seulement concernant la manière d'atteindre sa propre connaissance, mais également concernant la manière d'être guidé par celle-ci dans l'interprétation de sa façon de penser et de son sentiment.

Il est certain que la culture courante, l'éducation et le polissage social permettent de fixer des comportements et des normes de conduite qui rendent possible et agréable la relation avec les autres, mais ils n'informent pas l'être à propos de sa cohabitation intime avec lui-même.

Bien entendu, celui qui n'a pas cultivé avec un dévouement spécifique ses qualités et n'a pas pénétré un tant soit peu dans les profondeurs de son intimité ne comprendra rien ou que peu de choses concernant ce point, profond en soi.

Pour la majorité des personnes, chez qui ne s'est pas encore éveillé l'intérêt pour cette connaissance, cet être interne reste hors de leur perception, étant donné qu'elles ne trouvent aucun indice leur montrant une telle réalité et, parmi elles, il y en aura toujours quelques-unes pour sourire avec mépris en n'attribuant aucune valeur à ce type de réflexions. Néanmoins, cela n'enlève rien à l'importance que revêt cette connaissance, laquelle, d'autre part, contribue beaucoup à faire le bonheur de ceux qui parviennent à l'appliquer sans restrictions dans le cadre de leur propre vie.

Pour y arriver, ce qui n'est pas facile, la Logosophie enseigne qu'il faut prédisposer l'esprit, autant que nécessaire, à certaines conditions d'exception qui élèvent l'être vers une conception chaque fois plus ample

de la vie et du monde. Cela signifie qu'il n'est pas possible de juger avec un discernement ordinaire les contenus de nature supérieure dans les formes les plus élevées de la pensée. Il existe des différences substantielles d'appréciation. Le simple rapprochement d'une vérité, qui parvient parfois à insuffler des changements fondamentaux dans la propre vie, fait généralement expérimenter des sensations ineffables où l'anxiété et l'espoir, en maintenant par moments l'esprit en suspens, provoquent la crainte ou l'allégresse, dans une réciprocity alternée involontaire ; comme, par exemple, ces moments d'inquiétude qui précèdent une découverte, dans quelque domaine que ce soit.

L'âme frémit de joie ou de chagrin selon les circonstances qui entourent les faits les plus importants de l'existence. Ce qui est certain c'est qu'au-dessus de la vie ordinaire, froide et désagréable, se dessine très fréquemment une vie supérieure qui, en nous invitant à pénétrer en elle, nous offre un monde de stimulants et de doux espoirs.

Il est tout à fait naturel et indubitable que pour que cette pensée devienne réalité, il faille arracher au sphinx du propre destin le secret de son énigme. Comment ? En forgeant un nouveau destin tandis que réside en nous le mystérieux protecteur qui cachera notre secret aux autres.

Il est préférable de rechercher la vérité avec ardeur et ténacité plutôt que de périr comme ces êtres incapables dont les âmes exténuées par l'inertie ressemblent à des déserts desséchés par le souffle du simoun.

La vie interne possède une prérogative particulière et spéciale : le recueillement de l'être en lui-même ou, pour le dire autrement, la détente de l'âme au sein de son monde intime, où seul l'être a accès et où personne n'a le droit d'entrer par interdiction expresse de la Loi suprême. C'est pour cette raison que la sphère intérieure privée doit être sacrée et inviolable, car elle appartient exclusivement aux domaines de la conscience. Seule la propre volonté peut extérioriser une partie des réflexions intimes si elle souhaite les partager avec un semblable.

Ces pensées agréables pour l'esprit participent à tous les actes de la vie interne, puisque lorsque l'être se plonge en elle, c'est pour se

retrouver dans l'environnement chaleureux des tendres souvenirs, et que le fait de les revivre, tout en réconfortant, adoucit la vie et la remplit de bonté.

Et si cela se produit de manière répétée, les aspérités du chemin s'adouciront considérablement tandis qu'avec une ressource aussi appréciable on parviendra à rendre la relation avec les semblables plus agréable et cordiale.

LE VERBE DE L'ESPRIT ET LE VERBE DE LA MATIÈRE



Pour que l'humanité, en général, puisse dépasser ses lents processus évolutifs et créer ses défenses naturelles, il est indispensable qu'elle développe sa capacité consciente et sa capacité de discernement afin qu'elle puisse percevoir et profiter des enseignements qu'elle doit, nécessairement, extraire de chaque grande expérience qu'elle rencontre au cours de son long parcours. Cependant, ces capacités consciente et de discernement ne sont obtenues que par peu de personnes, par rapport à toutes les autres, qui représentent des centaines de millions d'êtres, et ces quelques personnes ont ainsi le devoir d'enseigner aux autres ce qu'ils n'arrivent pas à voir ni comprendre par eux-mêmes.

Le fait de partager avec les semblables les découvertes effectuées dans la recherche ou l'expérience, ou les vérités qui ressortent des faits ou événements, constitue ce que la Logosophie nomme « cours humanitaire », parce que c'est l'enseignement que les hommes d'intelligence illustre transmettent, dans des livres, journaux, revues et autres moyens de diffusion de la pensée, aux élèves anonymes, qui représentent la propre humanité.

Un fait mérite d'être mis en avant de par sa force suggestive et sa grande importance : celui qui concerne la différence substantielle qui existe entre le verbe de l'esprit et celui de la matière, c'est-à-dire, pour une meilleure explication, celui qui s'écoule animé par les forces du bien, de la vérité et de l'amour, et celui qui semble être poussé par la violence, la mystification et la haine. Le premier se développe dans les âmes et s'enracine dans la mente et le cœur humain. Il se caractérise par la nature de ses principes et la vertu de sa force spirituelle. Le deuxième s'impose par l'agression de la sphère intérieure, en violant les lois naturelles de la conscience.

Le verbe des grands précurseurs de l'humanité, et même des sages mineurs, vibre et se montre aujourd'hui, des siècles plus tard, avec un caractère éternel indéniable. En revanche, le verbe sombre, projeté avec tant d'astuce sur le monde entier pour tromper la mente humaine non préparée, est réparti en trois branches qui ont pris le nom d'« idéologies » et a été imposé par la violence, en portant atteinte à toute norme de bien, de dignité et de respect des droits sacrés du semblable. Ce verbe a menacé un instant, un instant dans l'immensité du temps, de détruire tout ce qu'il y avait de bon sur terre et de retirer à l'homme le rang supérieur qui le distinguait parmi les autres espèces qui peuplent le globe. Ce verbe bâtard, né de concubinages mentaux, règne durant un temps limité parmi les hommes et disparaît en se désintégrant dès que les forces du bien, qui soutiennent et conservent la pensée de Dieu sur terre, incarnée dans la figure humaine, réagissent et, en livrant une lutte courageuse et ferme, le vainquent en le condamnant à cesser d'exister dans le souvenir de tous.

En effet, le verbe de l'esprit, créé dans la conception mentale la plus pure, engendre des paroles qui forment des familles entières dont les qualités singulières révèlent l'existence de leur lignage. Ces familles de paroles se déplacent d'un point à l'autre, en se multipliant de génération en génération, soutenues par le souffle d'éternité qui les anime.

Malheureux sont ceux qui, en cherchant à se l'approprier, dénaturent sa vertu en essayant d'imposer par la violence ce qui est enseigné par le sacrifice, l'amour et la compassion.

L'humanité toute entière peut attester cette vérité avec la grande expérience qu'elle est en train de vivre dans cette période cruciale de l'histoire.

SUGGESTION CONCERNANT LE MOT SOUHAIT



Quand on essaie de définir les mots dans le but de pénétrer dans leur contenu le plus étendu et profond, on parvient à la conclusion qu'ils offrent des aspects curieux et variés qui se configurent en fonction des pensées qui les animent.

Un mot qui exprime un souhait, par exemple, renferme une aspiration, laquelle peut être définie ou indéfinie.

Souhaiter c'est vouloir quelque chose qui dépend de divers facteurs, dans lesquels interviennent des éléments, faits, circonstances qui, d'une part, renforcent le souhait et, d'autre part, lui offrent la perspective de sa réalisation.

On croit souvent que le souhait, en tant que tel, est permanent et non modifiable, cependant, ce n'est pas le cas, sauf si son accomplissement est de toute façon impossible. Il se modifie en fonction des situations qui lui sont liées, qu'elles soient favorables ou défavorables.

Le souhait provient d'une manifestation spontanée de la mente ou du cœur. Dans le premier cas, les pensées jouent un rôle très important, dans le deuxième cas, ce sont les sentiments qui jouent un rôle crucial.

Quand le souhait est prononcé dans le but de l'enraciner dans l'esprit, il augmente de volume au fur et à mesure que s'accroît la capacité à comprendre et ressentir de celui qui le promet en lui-même et il prend des forces lorsque se manifeste dans l'être la constance dans la détermination de le conserver jusqu'à atteindre son accomplissement.

Il existe souvent des souhaits qui se dissipent quand ils ont été atteints mais il arrive aussi, très fréquemment, que tandis que l'un d'entre eux meurt, un autre naît dans le prolongement du souhait antérieur. Prenons l'exemple de celui qui souhaite posséder mille pesos. Ce souhait reste vivant en lui-même jusqu'à qu'il parvienne à réellement

les posséder. Le souhait meurt à cet instant, tandis qu'un autre naît en exigeant dix mille, puis un autre qui demande cent mille, et ainsi de suite. On ne prend presque jamais en compte l'intention qui anime le souhait, à la base dans ce cas de l'acquisition de telles sommes, c'est-à-dire ce que la personne fera une fois l'argent en sa possession.

Nous voyons ainsi que le souhait comprend deux aspects : celui de la possession d'un bien et l'usage que l'on en fera, ce dernier étant, comme nous l'avons dit, communément oublié.

Le souhait qui a ses racines au tréfonds de l'être humain est profondément ressenti. Il y en a toujours un dans l'homme qui, on peut le dire, est le souhait mère : celui qui l'incite constamment à connaître ce qu'il ignore et à conquérir son dépassement le plus élevé.

Il faut toujours bien garder en tête, pour éviter que les souhaits ne se placent à la marge de la réalité, que ceux-ci doivent être inspirés par le bien, ce qui est juste et beau ; sinon, l'être sera surpris de nombreuses fois par les situations adverses que le propre égarement de sa pensée lui apportera.

Nous pouvons définir encore deux autres positions du souhait : l'active, qui permet sa réalisation par le biais d'une série d'incitations volontaires et involontaires, et la passive, qui dépend de faits occasionnels pouvant influencer sur son non-accomplissement.

Sachant ceci, chacun pourra se faire une idée concernant ce sujet et, en analysant ses souhaits, faire tout ce qui est en son pouvoir pour favoriser leur fin heureuse.

ASPECTS DE LA PSYCHOLOGIE HUMAINE

La sympathie



Parmi les multiples aspects qui constituent la psychologie de l'être humain se détache tout particulièrement celui qui a trait à sa manière d'être ; et nous choisissons celui-ci parce qu'il a une importance capitale dans la relation avec les semblables. Nous voyons ainsi, par exemple, que lorsqu'une personne est cultivée, affable et compréhensive, elle inspire partout de la sympathie ; en revanche, quand elle est renfrognée, intolérante, irréfléchie, impatiente ou rude, elle produit dans l'état d'âme des autres une certaine méfiance, qui se transforme immédiatement en antipathie.

La sympathie se conquiert en étant naturel, en extériorisant de la vivacité et de la bienveillance ainsi qu'en montrant une bonne disposition pour rendre agréable l'instant de sociabilité. Quand cela arrive, tous ceux qui sont reliés à celui qui est doté d'une telle condition se sentent pleins de vie, à l'aise et prêts à développer une franche amitié. La personne pessimiste, par exemple, fait fuir tous ceux qui la fréquentent, parce que tout pour elle est échec et négation ; elle vit dans l'amertume et paraît même prendre plaisir à transmettre son état d'âme lamentable aux autres.

Beaucoup pensent et disent souvent, lorsqu'ils remarquent que leur physionomie suscite l'antipathie chez ceux qui les côtoient, que Dieu les a fait ainsi. Ceci, en réalité, n'est pas certain, parce qu'il ne faut pas grand-chose pour la transformer et la rendre attrayante ainsi que sympathique. Il suffit de l'éclairer avec des pensées d'optimisme et une dose appréciable de bonne volonté dans l'exercice quotidien de ses extériorisations. N'a-t-on pas vu souvent des êtres laids par nature qui, parce qu'ils ont exalté au maximum leurs qualités, sont parvenus

à inspirer une profonde sympathie, en embellissant leur physionomie avec la grâce de leurs fines manifestations et en se rendant agréables par leur conversation plaisante et intéressante ? En revanche, on a également vu des êtres avec un beau visage devenir antipathiques dès qu'on les approche, parce qu'ils n'ont pas ce don de l'attraction personnelle, propre aux intelligences cultivées et aux personnes dotées de bonnes manières.

Dans la vie courante, les groupes se forment par l'affinité des idées, des intérêts et la similitude des manières d'être, mais plus que tout par l'attraction sympathique des uns et des autres, qui rend le cercle social agréable. C'est une vérité qui, même si beaucoup y restent étrangers, ne cesse d'influer avec une certaine force sur la vie des êtres.

Il faudrait donc conseiller ici de prendre l'habitude, lorsque l'on se lève le matin, en gardant en tête l'importance que revêt cette réalité, d'exercer son tempérament dans divers mouvements qui tendent à mettre en évidence une manière d'être agréable pour les semblables que l'on va fréquenter ; on parviendra de cette façon à supprimer les attitudes rudes, les gestes brusques et inconvenants ainsi que les gestes choquants, qui produisent toujours des réactions adverses chez le prochain. Chaque être préparera ainsi sa conduite quotidienne avec de véritables avantages pour sa tranquillité et son bonheur.

La sympathie est quelque chose que tous doivent cultiver ; grâce à elle, on parvient très souvent à des niveaux qu'il est impossible d'atteindre avec des formes d'expression qui portent atteinte à la cordialité humaine.

LA LOYAUTÉ



Parmi les multiples conditions variées qui déterminent la psychologie humaine se trouve celle définie par le mot loyauté. L'approfondissement de ce mot en recherchant dans son contenu les éléments qui nourrissent sa racine équivaut à pénétrer dans le sens et la portée profonds de la loi qui régit sa vie et sa force.

Les mots sont comme des pierres précieuses : dans les mains des enfants, elles sont simplement des pierres voyantes, ou juste des pierres ; dans les mains des adultes elles possèdent une valeur, on les apprécie et on désire même les posséder parce qu'elles brillent et ont de la valeur ; dans les mains des experts, elles ont encore plus de valeur : ces derniers les examinent et connaissent immédiatement leur nombre de carats et leur degré de pureté.

À l'instar des pierres précieuses, les mots présentent également un nombre de carats et un degré de pureté. Dans le mot loyauté, le nombre de carats peut être calculé en proportion de la confiance qu'il parvient à inspirer quand il s'incarne dans l'homme qui en fait un culte ; sa pureté est reliée à la bonté des intentions de celui qui vit une vie dans laquelle il se manifeste sans être dénaturé.

Tout ce qui peut être apprécié chez l'homme dans son degré le plus authentique est renfermé dans ce mot. Nous pourrions dire que c'est, pour résumer, l'expression de tout ce qu'il y a de vrai et de sain dans sa nature morale et psychologique.

Sans loyauté, il n'est pas possible de concevoir d'amitié entre des personnes ni de rendre réalisable une cohabitation permanente et sincère.

Les sentiments humains sont une manifestation de ce qu'il y a de sensible et de pur qui niche dans l'intime de chacun. Être loyal envers ses propres sentiments, c'est être fidèle à sa propre conscience. Quand on dénature le caractère du premier, on dénature également le second. Et même plus, s'il est certain qu'une partie de ce qui forme l'ensemble

des conditions humaines peut mourir, la loyauté devrait être la dernière à disparaître en tant que qualité de ce qui est propre.

On peut affirmer sans risque que l'une des causes primordiales des multiples infortunes humaines a toujours été le manque de loyauté dans les relations mutuelles. Les tromperies et les mensonges représentent deux tendances destructrices qui, de tous temps, ont porté atteinte aux bonnes dispositions de l'être.

Il est évident que pour parvenir à la position d'intégrité qu'exige la loyauté, il est nécessaire d'arriver à posséder une grande confiance en soi-même. Mais tant que cette situation n'est pas atteinte dans toute son extension, il sera très bénéfique de garder constamment en tête le degré d'importance que revêt la loyauté dans le concept général, car c'est l'élément le plus estimé et celui qui pèse dans le jugement de tous.

La loyauté est caractérisée en premier lieu par la conscience du devoir. C'est une profession de foi consciente que l'être fait au sentiment né d'une amitié ou d'une affection sincère et pure qui devient une partie de lui-même. De cette façon, il ne peut pas lui porter atteinte sans blesser profondément sa propre vie.

Les grandes âmes l'ont toujours compris, c'est pour cette raison qu'elles ont été loyales envers leurs principes, convictions et affections profondes.

Là où la loyauté existe règnent l'harmonie, l'union et l'ordre ; c'est tout le contraire là où elle cesse de se manifester.

La vie même de l'homme, on peut l'affirmer, est également soutenue par les lois qui lui ont donné une existence. Celles-ci nous montrent avec une singulière éloquence que la loyauté inaltérable des principes suprêmes se reflète dans la vie humaine comme une charité universelle. En effet, nous avons vu de nombreuses fois que, même lorsque l'homme ne les connaît pas, elles ont toujours été loyales dans l'accomplissement de leurs principes inexorables.

LES HAUTES FINALITÉS DE L'OBSERVATION



Quand l'être humain n'est pas familiarisé avec la connaissance du mécanisme mental et avec le rôle que jouent les pensées, il s'expose très fréquemment à commettre des erreurs, en provoquant des réactions qui tournent exclusivement à son désavantage. D'où la nécessité de prendre en compte toutes les circonstances et de ne pas négliger l'observation des pensées ainsi que de leurs mouvements dans l'environnement de la propre mente, afin que ces derniers ne passent pas inaperçus car, justement, lorsqu'ils échappent au contrôle, ils induisent généralement les inconvénients que nous avons mis en évidence. Il est très courant, par exemple, qu'un tel manque de contrôle se manifeste à travers la propre parole, en communiquant à l'entendement des autres tout le contraire de ce que l'on aurait souhaité exprimer. Ceci est, d'une certaine façon, une trahison interne et, à la fois, quelque chose de très désagréable pour celui qui écoute et qui observe ainsi qu'il n'y a pas une communication parfaite entre la parole et l'attitude.

Nous pouvons déduire de ce que nous venons de voir combien il est indispensable pour la bonne conduite personnelle de faire attention à l'observation des pensées et de leurs activités. Chacun doit devenir un élément sain d'observation ; mais pas uniquement pour une simple observation de l'externe, car celle-ci doit aller de pair avec une observation de l'interne, en observant ce qui nous est propre en même temps que ce qui est hors de nous-mêmes. Nous éviterons ainsi, entre autres, de tomber dans la critique malsaine, celle qui est provoquée par la manie de censurer les autres, sans se rendre compte qu'on peut être également le point de mire des semblables. En effet, généralement, celui qui agit ainsi attire sur lui l'attention de tous, qui l'observent pour voir s'il est apte à critiquer ou si, au contraire, il présente les mêmes défauts et déficiences qu'il met en avant chez les autres.

Pour l'éviter, il est nécessaire de rester toujours dans une position d'équilibre, que l'observation des personnes avec lesquelles on est en

contact soit identique à celle que l'on applique à nous-mêmes, et que celle-ci, à son tour, ait pour finalité de dépasser les conditions personnelles, c'est-à-dire, d'éliminer les propres imperfections. Ce que nous pouvons remarquer de vilain chez les autres est généralement notre propre portrait. Se mettre à cette place, penser de soi-même ce que l'on pense du prochain, nous obligera à nous préoccuper davantage de corriger les propres défauts et déficiences, plutôt que de souligner ceux des autres. Imaginer que ce que l'on trouve de vilain dans la physionomie, les attitudes et le comportement des autres se trouve aussi chez nous représentera une stimulation constante sur le chemin du perfectionnement. Si on constate ensuite que ce n'est pas le cas, tant mieux, nous aurons déjà accompli une grande partie du travail interne. Mais il ne faut jamais penser ceci si en réalité la situation est inverse, parce que celui qui le fait commettrait une erreur qui lui fera connaître de nombreuses déceptions et, bien entendu, beaucoup de peine.

Nous voyons régulièrement un fait qui, même s'il est étranger à notre personne, nous touche comme s'il y était lié. Nous faisons référence à celui dans lequel nous expérimentons une sensation désagréable ainsi qu'une certaine honte face à l'attitude ridicule d'un semblable. Cette situation survient de nombreuses fois. Si l'être humain pensait que ce semblable était lui-même, il est certain que, en voyant la situation dans laquelle cet être se place face au concept des autres, il ne tomberait pas dans la même faute, la même erreur et la même négligence.

C'est la véritable observation, l'observation que nous pourrions appeler scientifique. C'est ainsi que la conçoit la Logosophie : simple, claire et compréhensible pour tous. C'est également la parole pédagogique, qui enseigne de même aux autres, en les incitant à toujours cultiver la beauté sous toutes ses formes et, principalement, la beauté des attitudes mentales et psychologiques, afin de parvenir à celle du sentiment, le tout comprenant dans son ensemble la perfection intégrale, étant donné qu'elle englobe les aspects de l'être dans sa totalité.

Dans cette tâche d'auto-perfectionnement, au sein de laquelle l'observation occupe un champ si vaste, l'homme trouve des satisfactions intimes qui se renouvellent continuellement avec les sensations d'immense bien-être qu'apporte chaque conquête. Elle crée, en même temps, des semences de sympathie qui attirent le regard des autres, non

pas un regard hostile, rancunier ou contrarié, mais ce regard placide qui renforce tant l'état d'âme de celui qui lutte, en représentant à la fois un encouragement et un baume pour son esprit. C'est la récompense intime qui grandira encore davantage dans des manifestations de considération et d'amitié au fur et à mesure de l'avancée du progrès spirituel atteint. L'affection se déploiera ainsi tout autour, à l'inverse de ce qui se passe pour celui qui, au lieu de se perfectionner, sème la discorde et commet des erreurs et fautes de toutes sortes.

On peut ainsi supposer que l'on estime préférable de trouver dans chaque regard le signe de l'amitié sincère et non pas celui du mépris ou de l'indifférence, et que le fait de savoir que le travail interne de dépassement a une transcendance externe immédiate, en apportant des avantages inestimables, représente beaucoup d'importance pour la connaissance de soi-même.

Quand l'être a la sensation que la vérité est une force qui le remplit de vie, il la respecte et l'aime éternellement. C'est une vérité qui s'appuie sur la connaissance, qui fait expérimenter un bien-être sublime, qui donne de la force à l'esprit et de l'assurance à la parole prononcée, laquelle, à son tour, soutient et relève constamment le faible et le perdant, en faisant en sorte qu'ils surmontent toutes les situations adverses que l'homme doit traverser pour conquérir le bien recherché.

Pour finir, nous pouvons dire que tous les esprits courageux doivent lutter contre l'inertie, une tendance négative qui arrête le cours de la vie et qu'il faut vaincre en ayant recours à des efforts extrêmes et en accélérant le pas dans le but de récupérer le temps perdu, mais sans oublier que celui-ci fait trébucher parfois sur des difficultés, qui sont fréquemment insurmontables.

L'ESPRIT ET LE SPIRITUEL



Quand, dans le champ de l'expérience logosophique, surviennent des faits qui se répètent, mais dans lesquels interviennent rarement les mêmes personnes, même dans des circonstances similaires, il est naturel et logique que l'on trouve une explication qui satisfasse même les esprits les plus exigeants.

L'un de ces faits est celui qui survient quand les personnes entendent parler pour la première fois de la sagesse logosophique. On voit très souvent surgir immédiatement et spontanément dans leur état d'âme le geste sceptique, qui est accompagné d'arguments tous à peu près semblables, comme : « Qu'est-ce que la Logosophie peut ajouter à ce que nous savons déjà ? », « Que peut dire la Logosophie qui n'a pas encore été dit ? », « Que peut-elle nous apporter de nouveau ? », « En quoi peut-elle nous être bénéfique ? ». Ce à quoi vient généralement s'adosser : « La Logosophie doit être identique à telle ou telle théorie, ou tel ou tel système philosophique ». Il faut encore y joindre la méfiance avec laquelle les personnes écoutent ce que, étant nouveau, elles imaginent comme étant une espèce d'essai ou de théorie regroupant des idées à des fins de spéculation intellectuelle.

Ce sont ces préjugés qui ont retardé pour beaucoup l'union directe avec la sagesse logosophique et ce sont ces mêmes préjugés que la Logosophie a détruits et continuera de détruire avec la force de sa vérité et le pouvoir de sa logique inattaquable.



L'homme a tant manipulé tout ce qui concerne la connaissance de l'esprit et ce qui est appelé spirituel, et pendant tant de temps que, bien entendu, l'œuvre à réaliser n'est pas facile ni simple et la tâche de les remettre à leur place dans la sphère des concepts humains ainsi que de

rétablir l'évaluation exacte de leur contenu profond nécessitera beaucoup de travail, d'efforts et de détermination.

Nous avons vu, par exemple, le mélange indu du spirituel avec le phénoménal, le mystique et le religieux, ce qui a entraîné une confusion regrettable au détriment de tous. Le spirituel est ainsi pour la majorité des gens quelque chose d'abstrait et d'indéfini ; quelque chose d'opposé au matériel, c'est-à-dire au physique ; pour être plus clair, à tout ce qui concerne la vie de l'être dans ses aspects pratiques et concrets.

Cette position admise dans le monde courant ôte, naturellement, de la valeur et de l'importance aux préoccupations d'ordre spirituel que, indubitablement, chaque être doit avoir dans ses moments de réflexion intime. De sorte que tout ce qui est relié au spirituel ou à l'esprit proprement dit a été et continue d'être relégué au second plan, avec l'action aggravante du scepticisme qui entoure habituellement ce que l'on s'est mis à nommer les spéculations de l'esprit.

Cependant, la réalité est toute autre et la sagesse logosophique dévoile maintenant le véritable fond de cette question. Avec des ressources convaincantes, elle démontre que l'esprit de l'être se manifeste à sa raison par deux biais et expressions différents, lesquels communiquent entre eux et sont identifiés comme une propriété individuelle. Ces biais auxquels nous faisons référence sont sa mente, avec son merveilleux mécanisme psychique, et sa nature sensible, avec sa non moins extraordinaire force de perception et d'expansion.

Pour la Logosophie, l'esprit est ainsi, en tant qu'expression de la force psychique qui anime l'être, inséparable de ce dernier, dont l'existence réelle est indéniable et présente les caractères de la vie même. Le spirituel est, par conséquent, tout ce qui, en transcendant le commun de la vie physique, intéresse vivement l'intelligence humaine, étant donné que sa fonction primordiale, celle de l'intelligence, est de discerner le degré d'importance que chaque évènement produit en dehors de la sphère courante doit signifier pour le jugement propre.

En établissant ce discernement ample concernant les véritables valeurs de l'esprit et tout ce qui touche le spirituel, la connaissance logosophique explique l'erreur conceptuelle qui entoure cette question,

tout en exposant à la fois avec de solides fondements ce que, en réalité, doivent représenter pour l'entendement humain l'expression esprit et le terme qui en est dérivé, spirituel, avec lequel les gens ont l'habitude de définir l'extrême opposé du matériel.

Par conséquent, après avoir établi cette position qui, comme nous pouvons le remarquer, diffère de ce qui est communément admis, la Logosophie traite les problèmes de l'esprit en les considérant de nature aussi réelle, visible et palpable que les problèmes de l'être dans la sphère physique et matérielle.

C'est cette position, parmi tant d'autres, qui distingue et donne son caractère original à la connaissance logosophique, laquelle gagne jour après jour l'intérêt, la sympathie et l'adhésion de tous ceux qui, dans les domaines les plus variés de pensée, prennent contact avec la Logosophie. En effet, rien n'attire plus le cœur humain que la simplicité et la netteté des expressions, ainsi que la clarté et la profondeur des concepts, car tous apprécient, indiscutablement, de se déplacer en étant éclairés par la lumière du jour, grâce à laquelle il est possible de voir ce qui se trouve devant soi, plutôt que de cheminer parmi les ombres peuplées de fantômes, dus à l'erreur ou à la crédulité humaine, dont le monde est rempli.

ORIENTATIONS CONCERNANT L'EXPÉRIMENTATION DE LA CONNAISSANCE LOGOSOPHIQUE

Le bonheur



L'une des raisons pour lesquelles la connaissance logosopique conquiert l'esprit humain est le fait qu'elle repose sur des vérités immuables. De plus, elle cherche toujours à rapprocher l'être de la réalité de l'existence, en lui offrant la possibilité d'expérimenter et de percevoir par lui-même le fait certain qui configure toute connaissance provenant de la sagesse logosopique.

Par exemple, si nous prenons, après de nombreuses observations, un nombre important d'êtres, sans se soucier de leur position ou état, nous voyons que la majorité d'entre eux ne sait pas avec certitude ce qu'est le bonheur ni comment il est possible de l'atteindre, et encore moins de le conserver. Pourquoi ? Simplement parce que chacun de ces êtres vit, on peut l'affirmer, en étant absent de soi-même, c'est-à-dire, de sa propre vie et de sa propre réalité. C'est ainsi que passent inaperçus pour presque toutes ces personnes les faits et choses, car s'ils étaient présents dans leur connaissance, ils auraient une signification spéciale pour leur entendement et conscience. Qui se souvient de tous ses instants fugaces de bonheur et de joie ? Quelle importance concède-t-on à ces mêmes états ? Quelles traces laissent-ils dans l'esprit ? Quelles réflexions procurent-ils dans l'intelligence ?

Nous pensons que rares sont ceux qui pourraient répondre à ce que ces questions suggèrent. C'est peut-être dû au fait que l'être humain, même s'il semble réaliser tous ses actes consciemment, le fait sans la moindre assurance consciente, et peut-être est-ce pour cette raison qu'il passe la majeure partie de ses jours plongé dans les peines, agitations et amertumes de toutes sortes.

Nous savons que le bonheur adoucit la vie et la remplit d'espoirs et de grâce, mais lorsque la conscience de l'être reste étrangère au bonheur tandis que ce dernier approche, sa permanence dans le sentiment intime est fugace et le bien qu'il a pu offrir ou apporter s'estompe rapidement.

La Logosophie montre le moyen, non pas de parvenir au bonheur, mais de le créer en soi-même. Pour y arriver, il est tout d'abord nécessaire de corriger de nombreux concepts admis de manière erronée par la majorité des personnes ; des concepts qui, on peut le dire, ont mené à la confusion, au scepticisme et à l'insensibilité. Cette affirmation semble être confirmée par le fait que, au fur et à mesure que l'être s'est éloigné de son origine au fil des périodes et époques, il s'est retrouvé sous l'emprise de la pensée de séparation ; c'est-à-dire son détachement, en tant qu'unique être rationnel parmi toutes les autres espèces, de son Créateur, et sa déconnexion de tout ce qui devait constituer la propriété de sa vie. L'observation des faits que consigne l'Histoire l'atteste.

Qu'expérimentent les êtres humains durant leurs journées ? Rien ou très peu par rapport à ce qu'ils devraient expérimenter, étant donné que, comme nous l'avons dit, la majorité d'entre eux vivent en étant absents de leur monde interne et, par conséquent, de leur réalité.

Sentir le matin le bonheur de se réveiller, le ressentir parce que nous comprenons sa signification ; sentir de la même façon le bonheur dans notre travail et dans tout ce que nous réalisons la journée, ainsi que dans les pensées logées dans la mente, et le ressentir pendant les heures de repos, la nuit, c'est être conscient de la vie et expérimenter le bonheur parce que nous sentons battre en nous-mêmes la vie universelle.

Mais il faut savoir que tout ce que l'homme mène à bien pendant la journée ne le conduit pas à ressentir le bonheur décrit. Il faut créer la capacité consciente pour le percevoir. Comment ? En offrant à l'âme ce qui lui est agréable, ce qui, selon notre connaissance propre, la rendra heureuse. Lorsque nous augmentons ainsi le volume des possibilités d'un plus grand bonheur, le secret réside ensuite dans sa conservation, car nous connaissons bien le vide qui se produit chez l'être quand il cesse d'exister. Naturellement, il faut se concentrer pour cela sur le développement des qualités personnelles, le renforcement des sentiments les plus

tendres et l'identification à un idéal supérieur qui maintient toujours vivant le désir d'être heureux. Et sous l'égide de pensées de cette nature, nous trouverons les moyens de neutraliser et calmer les heures de difficulté, de souffrance ou de simple contrariété. L'important est de ne pas se laisser influencer par la pensée commune, qui ne comprend rien à ces choses et même s'en moque, bien que ce soit uniquement pour son propre mal.

On parvient à l'intégrité de l'être en réintégrant en soi-même l'usage plein et libre de ses facultés éduquées dans la connaissance supérieure. Ceci est une orientation de plus que la connaissance logosophique met à la portée des entendements.

CONCEPTION LOGOSOPHIQUE DES MOTS

La gratitude



Quand nous essayons de pénétrer dans le sens d'un mot avec l'objectif d'en extraire toute ou au moins une partie de son essence, nous avons la sensation d'entrer dans une grotte dont nous ne parvenons jamais à faire le tour et dans laquelle, alors que nous nous efforçons justement d'en faire le tour, chaque chose qui existe parle dans un langage mystérieux, que nous comprenons la plupart du temps mais qu'il n'est pas toujours possible d'expliquer.

Si nous élevons la pensée à la recherche d'un contenu plus profond du mot gratitude, nous nous rendons compte que notre propre vie est une dette contractée envers celui qui a créé l'existence humaine. Mais comme cette dette n'est jamais rappelée aux hommes, ceux-ci l'oublient et beaucoup d'entre eux se sentent plus créditeurs que débiteurs envers Dieu.

Ainsi, on l'invoque en demandant son aide divine dans les moments d'affliction ; ainsi, on l'invoque également pour qu'il résolve la plupart des difficultés de la lutte quotidienne. Tout le bien reçu de cette source intarissable est rarement gardé en mémoire et même si l'homme n'est jamais reconnaissant, il ne dissimule pas non plus son mécontentement quand ce bien n'arrive pas.

Voici comment ce qui devrait être de la gratitude se transforme en ingratitude et ce fait se répète époque après époque : on invoque Dieu pour nous sauver dans les moments difficiles ou angoissants, mais après ces instants d'urgence, il semblerait qu'il soit absent de la pensée humaine.

Bienheureux, indiscutablement, est celui qui se souvient du Créateur suprême dans ses moments de bonheur, celui qui, en faisant de cette

gratitude un culte, conserve son souvenir vivant et présent. Il ne peut y avoir de bonheur plus complet que celui qu'expérimente l'homme quand il invoque Dieu pour présider ses fêtes, ses joies et, comme nous l'avons dit, tous ses moments heureux.

Travailler et consacrer sa vie au bien pour le bien même, c'est offrir la meilleure preuve de gratitude à la Loi suprême de Dieu.

Parmi les peuples et les hommes, la gratitude a toujours été dédaignée, tandis qu'elle est considérée, on pourrait presque le dire, comme quelque chose d'étranger au tempérament humain, si enclin à la vanité et à l'orgueil. Néanmoins, quand elle se manifeste dans les esprits, la cohabitation avec le semblable devient douce, agréable et supportable. De la gratitude surgissent la noblesse et les sentiments les plus purs, étant donné que réside en elle le meilleur de la nature humaine. En effet, son opposé, l'ingratitude, engendre la déloyauté, la trahison et tout ce qu'il peut y avoir de vil au sein de la mente humaine.

La gratitude est l'une des vertus que l'homme rejette dans l'indifférence et l'abandon le plus complet. Nous n'allons pas trop loin en disant que c'est justement pour cette raison qu'il a connu et qu'il connaît tant de souffrances, car lorsque la gratitude est absente du cœur humain, les bons sentiments s'affaiblissent et l'homme court le risque d'attirer sur lui le mal occasionné par l'ingratitude.

LA LIBERTÉ, PRINCIPE ET FONDEMENT DE LA VIE



Le mot liberté prend aujourd'hui la plus grande importance. C'est l'expression que tous les peuples du monde utilisent pour définir leur plus grand souhait et leur plus grande aspiration pour le futur. L'oppression, l'esclavage et l'inclémence des idées régressives sous la domination des régimes totalitaires ont été si terribles que la liberté est devenue pour l'humanité tout un symbole. On lutte pour elle comme on lutte pour sa propre vie, car cette dernière perd tout son contenu moral et spirituel sans la liberté.

Néanmoins, pour parvenir au véritable sens ou, plutôt, au contenu essentiel du mot liberté, il est indispensable pour chaque être humain de savoir de la manière la plus large possible ce qu'il faut comprendre par liberté dans ses aspects fondamentaux, étant donné que celle-ci, en tant que principe, le montre et représente sa position au sein du monde.

Si on souhaite réellement obtenir une connaissance exacte de ce que la liberté est et doit représenter pour la vie, il faut la relier très étroitement au devoir et à la responsabilité individuelle, car ces deux termes d'un grand contenu moral constituent le levier qui anime les actes humains, en les protégeant de l'excès, toujours nuisible pour l'indépendance et la liberté de celui qui en est coupable.

La liberté est une prérogative naturelle de l'être humain. En tant qu'espèce supérieure à toutes celles qui peuplent la terre, l'homme naît libre, même s'il ne s'en rend compte qu'au moment où sa conscience lui fait expérimenter la nécessité de l'exercer comme unique moyen de réaliser les fonctions primordiales de la vie et la mission que chacun doit remplir en tant qu'être rationnel et spirituel. Mais, il est nécessaire de savoir que la liberté est semblable à l'espace et que de l'être humain dépend le fait qu'elle soit, comme ce dernier, plus étendue ou plus étroite.

Il arrive souvent, sans que l'homme ne le perçoive dans la majorité des cas, que la réduction de la propre liberté ne puisse être attribuée

qu'à soi-même. Tous les actes erronés, toutes les erreurs ou les fautes commises diminuent la liberté individuelle. Si, portés par la confiance d'une amitié, nous nous rendons librement dans la demeure d'un ami où nous bénéficions du plaisir d'être bien accueillis et de passer des moments agréables et que, à cause d'une déficience de notre tempérament ou caractère, nous commettons une faute qui le contrarie, nous perdons cette liberté. La situation est identique avec une institution ou n'importe quel autre lieu dans lequel nous avons la liberté d'entrer selon notre volonté quand nous nous voyons obligés de nous en priver à cause d'une mauvaise conduite ou de l'un de ces moments irréfléchis qui provoquent généralement des mécontentements. Le mauvais comportement est donc un motif constant de baisse de la liberté individuelle.

La connaissance est le grand agent équilibrant des actions humaines et, par conséquent, celui qui, en élargissant les domaines de la conscience, rend l'être plus libre, c'est-à-dire augmente le droit à une plus grande liberté, même si ce droit est conditionné par les hautes directives de sa pensée.

Ainsi, tandis que la connaissance confère une plus grande liberté à celui qui sait l'utiliser avec prudence et intelligence, l'ignorance la réduit, tout comme, nous l'avons déjà dit, les erreurs et fautes commises la réduisent ; l'être devient alors comme reclus, car parfois cette même réduction de ses libertés, de son propre fait, lui fait fuir toute compagnie, tandis qu'il se montre hostile et réticent à chaque fois qu'il a la possibilité de se réhabiliter.

Nous avons parlé de la liberté dans son aspect purement personnel, en la considérant du point de vue le plus proche de la vie dans son contact avec la réalité interne et externe, en omettant totalement tous les autres aspects dans lesquels elle présente d'autres appréciations. Le cas qui nous occupe n'a donc rien à voir avec la liberté dans le sens politique, religieux, etc., laquelle, du fait de sa propre nature, mérite une étude à part.

Ainsi, de quelque manière que ce soit, la liberté doit être conçue dans tout son volume, son importance et son contenu, et lorsque l'humanité comprendra dans quelle mesure elle doit l'utiliser, la conserver et la défendre, son véritable et sublime concept sera consolidé dans l'âme des hommes et le monde aura fait un grand pas en avant.

DEUX TENDANCES QUI DÉCOULENT DE LA PSYCHOLOGIE HUMAINE



Quand on analyse les pensées et les actes de la vie des êtres humains, deux tendances qui découlent de leur psychologie apparaissent immédiatement : l'une se manifeste en étant orientée vers le bien, la vérité et la raison, tandis que l'autre se prononce en faveur du mal, de l'erreur et de l'égarement. C'est ainsi que naît en chaque être le conflit qui promeut les questions les plus variées.

La première de ces tendances incite l'homme à découvrir la vérité, en lui faisant ressentir pour elle un véritable engouement ; la deuxième s'y oppose, en rendant constamment ce travail difficile. De la lutte constante entre ces deux tendances surgissent les motifs les plus divers d'étude psychologique, dont l'analyse révèle l'absence de contrôle propre concernant le développement des idées et les activités des pensées. Ainsi, alors que parfois l'homme agit avec la meilleure disposition d'état d'âme et une conduite élevée, d'autres fois, il prend le chemin opposé en apparaissant comme la négation de soi-même. Cette alternance, que l'on rencontre assez souvent, empêche la réalisation de beaucoup de ses meilleurs souhaits, car on a l'impression qu'il est constamment en train de défaire ce qu'il a fait.

La majorité des êtres, par manque d'une connaissance approfondie de cette question, finissent par rendre leur vie stérile et par supprimer, par conséquent, toutes leurs prérogatives. Dans de telles conditions, si on ne parvient pas à vaincre la tendance qui pousse vers le mal, on se retrouve incapable d'édifier un destin heureux. Et il est bien connu qu'en l'absence de stabilité dans la ligne de conduite à suivre et dans les jugements ou concepts soutenus, il n'est pas possible d'avoir une permanence dans l'être des choses stables, ce qui entraîne, inévitablement, l'incertitude, le doute et le scepticisme, qui provoquent une véritable désorientation.

Quand l'homme n'arrive pas à fixer en lui-même les positions qui définissent le cadre de ses propres aspirations, il est très facilement le jouet des circonstances et s'il ne parvient pas à comprendre l'importance que représente pour sa vie la connaissance des causes à l'origine des situations créées par les circonstances afin de se prémunir contre toute influence qui l'entraîne vers le mal, il ne trouvera pas la façon de s'en sortir. En revanche, quand il parvient à établir en lui-même une conviction enracinée concernant l'importance capitale que revêt le maintien d'une ligne de conduite invariable à propos des objectifs de bien qui se sont progressivement réaffirmés dans sa conscience, la vie devient stable et invulnérable aux assauts et agitations dus aux tendances étrangères à ces objectifs. Ce processus requiert, naturellement, une surveillance constante des propres pensées.

La conviction à laquelle nous faisons référence doit pouvoir empêcher jusqu'à la plus petite perturbation interne que pourraient occasionner les si nombreuses circonstances qui surviennent au cours de la journée pour éprouver la fermeté des résolutions intimes. Quand la confiance que l'homme accorde à ses propres décisions prime, il veille à ce que rien ne trouble le processus de ses réalisations, car il sait qu'il ne fera rien ou, plutôt, qu'il ne terminera rien si la force de la conviction qui devra le porter vers l'accomplissement de ses souhaits s'affaiblit en lui.

Pour résumer, la solution à cette question réside dans l'accroissement de la tendance de bien qui découle de chaque psychologie individuelle, tandis que l'homme doit réprimer, jusqu'à parvenir à son élimination totale, la tendance qui le pousse vers le mal. Vaincre dans cette lutte c'est trouver l'une des clés qui émancipent l'esprit de l'incertitude constante et angoissante dans laquelle il vit.

LE SENTIMENT, FORCE EXISTENTIELLE DE LA NATURE HUMAINE



Parmi les multiples aspects qui configurent la psychologie humaine, celui qui concerne la sensibilité est l'un des plus importants et de ceux qui ont le plus d'influence au cours de la vie.

Étant donné qu'elle touche particulièrement à l'intimité, l'étude approfondie de cette question mérite une détermination de tout ce qu'elle englobe. Ainsi, pour obtenir une compréhension plus claire et précise des valeurs qu'elle représente, il faut la séparer en deux catégories : la première comprend tout ce qui concerne le sentiment propre dans les relations avec soi-même, la seconde toute l'extension qui transcende l'orbite de la première. Dans les deux cas, la sensibilité s'affine, soit en ce qui concerne la manière dont elle affecte de manière privée et personnelle l'être, c'est-à-dire dont elle l'affecte directement, soit en ce qui concerne la manière dont elle affecte exclusivement les autres. La situation est identique avec les événements heureux, qui ont des conséquences agréables pour la vie.

Une circonstance, une opposition, un malheur, que ce soit par la perte d'êtres chers due à l'éloignement ou à un décès, que ce soit par la perte de biens, etc. produit des secousses sensibles logiques chez celui qui est blessé par de telles choses, car c'est sa propre conscience qui enregistre le fait qui l'a touché. Mais lorsque c'est une autre personne qui connaît une telle situation et que l'être ressent également un profond choc, le fait prend alors un aspect différent. C'est le cas qui motive notre étude, car nous considérons que c'est le plus important et celui qui éveille le plus d'intérêt du fait de sa particularité spécifique.

Quand on en arrive à ressentir, ou plutôt, quand on expérimente un sentiment de cette nature envers un autre être, un lien existentiel s'établit de fait, c'est-à-dire que deux existences sensibles se connectent ; ainsi, il se produit une espèce de prolongement de la vie de l'un chez

l'autre, étant donné que c'est comme si tout ce qui arrive à celui vers qui s'étend le sentiment arrivait également à celui qui expérimente l'effet sensible, ce dernier prenant d'autant plus d'intensité qu'il se manifeste par la force d'une affection et présentant une condition d'autant plus élevée que la pureté et le désintéret qui l'inspirent sont importants.

La nature humaine réagit habituellement par l'expression des propres sentiments lorsque d'autres êtres subissent une injustice. Dans ce cas elle se sent empreinte d'humanité et expérimente le chagrin que sa sensibilité même extériorise comme un signe caractéristique de solidarité avec ses semblables. Lorsque le sentiment se limite à des êtres déterminés, il s'établit, comme nous l'avons dit, un lien existentiel, c'est-à-dire l'extension du sentiment d'une personne vers le sentiment d'une autre personne. C'est la vie qui s'élargit, tandis que l'être expérimente en lui-même les souffrances, contrariétés ou joies qui apparaissent dans la vie de ceux qui sont reliés à son sentiment. C'est pour cette raison que nous tenons en grand estime tout ce qui concerne le sentiment.

Il est possible également d'établir des liens intellectuels, mais ces derniers ne sont rien d'autre que de simples formes de cohabitation commune. Le lien intellectuel peut néanmoins créer le lien sympathique, c'est-à-dire que les êtres ont effectué un pas de plus vers l'interne sous l'influence de la sympathie mutuelle, ce qui peut se traduire par un sentiment d'affection dont l'expression sensible est le nœud existentiel qui unit et prolonge la vie d'une personne chez une autre.

Ce que nous avons exposé donne un aperçu permettant de juger l'importance que revêt le sentiment chez l'être humain, et il démontre à la fois que le sentiment est une force existentielle devant être considérée comme faisant partie de la vie même. Si elle est affectée, la vie subira dans des proportions identiques la répercussion de l'altération produite. Ainsi, celui qui préserve ses sentiments de toute perturbation étrangère à sa sensibilité préserve également sa paix interne et le bonheur que leur existence apporte à ceux qui les cultivent avec amour et connaissance. La destruction d'un sentiment implique la destruction d'une partie de vie, laquelle aurait été animée par la force d'une affection qui, en elle-même, fait partie de la propre vie.

VÉRITÉ ET SAGESSE



Il est indéniable que la vérité unique, impondérable et suprême se trouve au-delà de tout ce qui est humainement concevable. Cette vérité est l'existence même de toute la Création ; par conséquent, c'est la raison d'être de tout ce qui est créé et, en tant que vérité suprême, c'est la pensée universelle de Dieu, qui se reflète ou va se refléter dans tous les fragments d'existence qui existent ou vont exister dans les corps cosmiques ou microcosmiques.

De cette vérité suprême et non mesurable découle une multitude de vérités, tout comme de la Sagesse découle une multitude de connaissances. Les vérités qui découlent de la vérité suprême ou grande vérité ont pour finalité, dans le cas de l'homme, de l'éclairer sur le chemin de sa réalisation humaine.

Étant donné que la vérité se projette directement sur la vie de l'homme et du monde dans lequel il vit, celui-ci doit la découvrir ici, là et dans tous les endroits où elle lui offre la possibilité d'être perçue, afin de la sentir et de la vivre. Mais, sans l'ombre d'un doute, il est certain qu'il doit se lier à la vérité comme on se lie à une famille, car de ce lien naîtra sa connaissance.

L'homme peut se rapprocher de la vérité en se liant aux autres vérités qui en découlent, en commençant par celles qui sont les plus accessibles pour son intelligence. Du lien obtenu avec chacune d'entre elles surgira en lui un degré supérieur de conscience, car il connaîtra alors quelque chose qui était auparavant étranger à sa conscience.

La sagesse, et, dans ce cas, la sagesse logosophique, est comme une famille mère, à laquelle il est nécessaire de se lier par le biais de sa descendance, c'est-à-dire par le biais des connaissances qui descendent d'elle. La phrase du grand Essénien « Par les fruits vous connaîtrez l'arbre » nous indique que par le biais de ces connaissances

il sera possible de connaître la source mère d'où elles proviennent, ou, ce qui revient au même, la sagesse.

Ce que nous avons exposé, même si c'est de manière rapide, présente l'aspect d'une description analytique sur ce que la vérité et la sagesse représentent pour le jugement logosophique.

L'homme agit et évolue en étant poussé par ses instincts, parfois, et par son intelligence et ses sentiments, d'autres fois, dans différentes directions, lesquelles, étant fréquemment opposées entre elles, lui font préférer des chemins qu'il doit par la suite parcourir dans un sens puis dans l'autre une infinité de fois. Ceux qui progressent dans le perfectionnement de leurs qualités et dans le dépassement de leurs conditions recherchent avec détermination le contact à chaque fois plus intime avec les vérités qui les protégeront contre les angoisses de l'ignorance et ils se lient à elles comme s'ils s'y apparentaient, car ils ressentent et agissent en harmonie avec ces vérités.

D'autre part, celles-ci constituent la défense la plus puissante pour l'être humain, car elles lui permettent de se sentir plein de force et d'assurance et il est bien connu que lorsque l'être n'exerce pas le contrôle de ces vérités, il expérimente tout le contraire. Mais ce n'est pas tout, tout comme la vérité défend l'homme, celui-ci, à son tour, quand il s'identifie à elle, la défend comme si elle appartenait à sa propre vie, de la même façon que la famille défend ses membres dans toutes les circonstances, tandis que ces derniers, à leur tour également, défendent la famille à laquelle ils appartiennent.

C'est donc la vérité qui défend l'homme, mais celui-ci doit également la défendre. Elle constitue sa défense, mais elle exige de lui qu'il soit son défenseur. Voici la loi, le principe inexorable que personne ne peut changer. Celui qui ne défend pas la vérité qu'il connaît et dont il se sert, la renie et ne pourra pas être défendu. Ce processus représente, de plus, toute une orientation pour la vie, étant donné qu'il prouve qu'il est nécessaire d'être loyal à tout ce qui est intimement relié au propre être, ce qui évite, en même temps, de tomber dans l'ingratitude.

LA RESPONSABILITÉ EN TANT QU'EXPRESSION DES VALEURS HUMAINES



C'est dans ces moments où l'humanité se débat dans de si nombreuses interrogations à propos du futur du monde que les discriminations concernant certains concepts ou contenus des mots sont le plus nécessaire, car c'est ce qu'exige la nature implicite de ce contenu. La responsabilité, en tant qu'expression des valeurs humaines est, précisément, l'une des expressions les plus importantes utilisées habituellement pour définir la fiabilité morale et matérielle.

Dans un premier temps, nous préciserons ce qu'elle représente pour le jugement courant et, dans un deuxième temps, nous expliquerons l'essence du mot dans son acception la plus étendue.

Dans le premier cas, la responsabilité possède différentes significations, qui, même si elles visent toutes le même point, diffèrent entre elles en fonction des situations et du rôle que la responsabilité y joue. Les devoirs et obligations qui correspondent aux activités respectives impliquent, quand on dépend d'autres personnes, une responsabilité. C'est le cas des employés, ouvriers et de tous ceux à qui a été accordée la confiance d'une fonction à accomplir, et c'est également le cas du soldat qui doit obéir à la consigne reçue. L'importance de la responsabilité augmente avec la hiérarchie et nous trouvons ensuite celle qu'assument les chefs et patrons, ainsi que tous ceux qui accomplissent des activités dont la fonction étend la responsabilité vers des valeurs de différentes sortes. Ainsi de suite et dans le degré respectif, la responsabilité se base sur la fiabilité morale, la capacité intellectuelle et la position économique de chacun.

Le mot en question présente un aspect plus étendu, nous pourrions dire qu'il se distingue, au fur et à mesure que s'élève la catégorie des fonctions humaines dans lesquelles il prend de la valeur. Chez les grands hommes d'état, aux sommets de la science et, de même, chez toutes ces figures qui gravitent dans le domaine spirituel, social et économique d'un peuple, la responsabilité atteint une signification élevée, étant donné qu'elle représente la garantie la plus éminente pour tous ceux qui les connaissent et leur accordent du respect, à l'intérieur et hors des pays auxquels ils appartiennent. C'est l'étendue de cette responsabilité qui leur concède cette autorité indiscutée dans leurs fonctions, qu'elles aient lieu dans le cadre de l'État ou de la spécialité dans laquelle ils se distinguent. Quand les dirigeants, par exemple, l'histoire le montre bien dans les faits qu'elle consigne, font preuve d'une responsabilité morale, sociale ou économique, et d'autant plus si les trois sont réunies, les peuples ressentent une véritable assurance concernant leurs destins, car personne ne peut mieux qu'eux, en tant que membres du même peuple, veiller sur le progrès et le bien-être du pays qu'ils gouvernent.

Cette acception du mot comprend également la responsabilité historique, qui se forge à travers toute une conduite et dans laquelle le prestige personnel, ensemble des conditions, qualités, œuvres réalisées, etc., finit par prendre parfois des aspects de consécration, en consolidant ainsi l'histoire du propre être qui l'a fécondée.

Autrefois, les rois et les hauts dignitaires des cours veillaient sur leurs actes comme sur leurs vies de manière à affecter le moins possible leur responsabilité historique. C'est la conscience de cette responsabilité qui a toujours inspiré leurs actions et a évité qu'ils oublient leur rang, en les empêchant ainsi de descendre dans le domaine des basses passions, où le sensualisme du pouvoir déchaîne les haines les plus sinistres.

La responsabilité signifie engagement, garantie d'honnêteté et capacité d'accomplissement ; elle comprend l'ensemble des valeurs que l'on possède ou représente ; elle constitue la constance qui légitime les actes individuels et leur donne leur aspect d'éléments propres.

L'INDÉCISION EN OPPOSITION AU LIBRE ARBITRE



Il est indéniable que tout être humain possède, par nature, le privilège du libre arbitre, mais la connaissance est nécessaire pour l'exercer, afin de pouvoir faire usage de la liberté qu'il lui confère, pour son bien et sans nuire à celle des autres.

Parmi les caractéristiques que nous remarquons généralement dans la psychologie de nombreux êtres et que nous pouvons tout à fait qualifier de déficiences se trouve celle de l'indécision. Cette caractéristique se trouve principalement chez les personnes dont les convictions ne sont pas enracinées par la connaissance ou qui n'ont pas suivi les enseignements instructifs qu'elles doivent extraire des expériences, ce qui les prive de l'exercice de la liberté.

Si nous analysons le cas de l'indécision, nous remarquons qu'elle provient souvent de causes étrangères à la volonté de l'individu. Celui-ci a, par exemple, l'idée de faire quelque chose, c'est-à-dire, qu'il a conçu cette idée ; il caresse ensuite, ou plutôt, il se sent caressé par l'illusion de l'idée réalisée, mais au lieu de se mettre à l'œuvre, il est submergé par la peur de ne pas savoir l'appliquer dans la réalité et, face à la vision de l'échec, il arrête ses pensées et restreint sa volonté. Cependant, l'idée est là, dans sa mente, et stimule le désir jusqu'à le pousser à l'action, laquelle est à nouveau retenue par d'autres pensées qui lui parlent de son incapacité.

Comment peut-on expliquer, dans ces conditions, l'exercice du libre arbitre ? Dans cette circonstance, l'individu est-il vraiment maître de sa volonté ?

L'indécision peut provenir de l'abstention dans le choix entre deux idées ou façons de procéder. Dans ce cas, quel rôle joue la raison si elle n'est pas capable de discerner laquelle est la plus adéquate ? Il est évident que la raison, pour agir, doit s'être nourrie de la connaissance de ce qu'elle doit juger. Sans elle, la raison s'affaiblit et devient, par conséquent, incapable d'exercer sa fonction de discernement.

Cette situation doit conduire la pensée à la conviction que la raison doit être soutenue par des connaissances étendues, tandis que l'intelligence élabore, pour sa part, les idées qu'elle soumettra ensuite à son jugement.

On dit communément qu'on a vaincu l'indécision parce que, dans une circonstance déterminée, on a choisi telle ou telle façon de procéder, et on a mené l'idée à l'action sans réfléchir davantage. Mais ce n'est pas ce fait qui éclaircira la question ou qui éliminera la déficience. En effet, l'indécision est considérée comme une résistance intime qui s'oppose à la réalisation d'un projet conçu ou à une détermination, ce qui n'est pas le cas, comme nous l'avons démontré, étant donné que, en réalité, il n'y a aucune résistance ; il s'agit uniquement d'une possibilité, dont l'utilisation nécessite la conviction préalable de l'assurance qu'offre l'idée à choisir. Dans une telle circonstance, la raison doit se prononcer ; si elle le fait, il n'y aura pas de paralysie des pensées, qui sont empêchées d'agir parce que la volonté de l'être ne leur donne pas de vie ni d'action.

La plupart du temps, l'indécision provient de l'insuffisance personnelle, c'est-à-dire, du manque de connaissance, d'éducation, car celui qui sait orienter ses pensées sait également, sans les contingences du manque d'assurance, comment et quand il peut réaliser ce qu'il projette dans sa mente.

Cette étude a pour but d'éclaircir le concept que doit représenter le mot indécision, car cela contribuera beaucoup à l'exercice du libre arbitre avec une conscience et une amplitude maximales.

DÉFICIENCES DU TEMPÉRAMENT HUMAIN

Inclination à la gêne



On remarque bien que l'une des déficiences les plus visibles et nuisibles du tempérament humain est l'attitude de gêne qu'adopte communément l'homme pour faire comprendre que ce qu'on lui demande, quoi que ce soit, lui occasionne de la contrariété.

L'être est en soi plongé dans son confort ; plus encore, on a l'impression qu'il voue un culte à ce confort. C'est pour cette raison, sans aucun doute, que tout le gêne et qu'il se sent peu enclin à penser, dire ou faire quelque chose qui l'oblige à interrompre son inactivité. Combien de choses ne pense-t-il pas ou ne fait-il pas pour s'éviter les gênes ; l'ensemble de toutes ces circonstances dévoilera avec le temps un grand vide dans sa vie, qu'il n'aura pas su remplir à cause de son attitude.

Si nous considérons cette déficience comme une anomalie du tempérament humain, qui opprime la volonté, nous verrons facilement qu'en l'éliminant, l'être se libère de quelque chose qui ne lui occasionnait que des préjudices.

Quand l'homme a une compréhension étendue de la vie et a dépassé les difficultés qui rendaient son existence amère, il est résistant, respecté et tolérant. La gêne parvient rarement à se manifester chez ces caractères qui ont déjà réussi à dominer les caractéristiques inférieures de l'impatience, l'intolérance et l'irascibilité.

Sans aucun doute, la tendance à être gêné pour n'importe quelle raison est due à un manque d'éducation ; non pas, précisément, de l'éducation reçue à l'école, mais de celle que chaque être cultive au cours de sa vie, lorsque l'observation et l'expérience montrent progressivement les facettes du caractère qui doivent nécessairement être améliorées.

La satisfaction d'une vie confortable n'est pas, bien entendu, très propice à l'élimination des contrariétés provoquées par la tendance manifeste à être gêné ; en revanche, la privation est généralement une bonne maîtresse dans ce sens, car elle permet que l'être soit plus accommodant que gêné, ce qui, à la fois, le rend affable et bienveillant.

Celui qui comprend que la gêne représente une intransigeance du caractère et remédie à cet inconvénient en permettant la survenue d'une bonne disposition déjà corrigé, on peut le dire, la ligne tortueuse suivie par de nombreuses personnes portées par cette caractéristique aussi peu agréable et édifiante.

La tendance à être gêné a beaucoup à voir avec la susceptibilité de l'être, étant donné que plus celle-ci se manifeste, plus les symptômes de la gêne apparaissent comme très difficiles à contenir. Le dernier conflit a montré que dans la défense commune, face aux dangers qui guettent tout le monde, personne n'a été gêné, le contraire aurait été ridicule, d'avoir à partager la même adversité et les mêmes rigueurs créées par la guerre. Cela met en évidence que le rapprochement dans les heures de douleur et de lutte humanise les êtres, en établissant une bonne disposition envers l'aide mutuelle.

Par conséquent, lorsque la gêne n'a pas de justification logique, elle en vient à représenter un relent d'intolérance qui, depuis des temps immémoriaux, a divisé les hommes en faisant en sorte que pâlisse la compréhension qu'ils doivent avoir de leur origine et nature communes.

LES DEUX RAISONS



Depuis des temps immémoriaux, survient dans le monde, ou plutôt dans le processus des relations humaines, une série continue de circonstances qui reproduisent quotidiennement et dans un nombre infini d'épisodes la même scène psychologique et, par conséquent, la même question, laquelle, on peut tout à fait le dire, a été et continue d'être la mère de toutes les questions. Nous faisons référence au conflit qui, avec une fréquence singulière, est suscité à chaque fois que, face à un fait ou à un épisode quelconque, ou même face à des conduites ou idées, surgissent deux opinions opposées, deux raisons qui luttent pour s'imposer, comme si ce qui est arrivé n'avait pas d'autre explication, justification ou interprétation que celle que chacun souhaite faire valoir en estimant que c'est la seule juste. Ce qui est curieux, c'est que cette situation survient à de nombreuses reprises parmi les êtres, notamment au sein des familles, et même dans les relations internationales.

Par exemple, lors d'une collision entre deux véhicules, chaque conducteur voit et considère l'accident presque toujours selon ce qui l'arrange, en rejetant la faute sur l'autre. Ce qui se passe dans ces cas-là est facile à expliquer : au moment du fait, les personnes à l'origine de la situation sont généralement prises au dépourvu ; dans une telle circonstance, elles oublient facilement la part de responsabilité qui leur revient, soit parce qu'elles n'ont pas effectué un mouvement important dans la conduite de leur véhicule, soit pour avoir estimé qu'elles avaient le privilège de passer en premier ou de freiner d'un coup.

Nous trouvons une opposition similaire chez ceux qui formulent une demande, que ce soit à un parent, un ami ou une simple connaissance, et pensent que cette demande, pour les diverses raisons qui leur viennent à l'esprit, ne peut être refusée. Mais celui qui reçoit la demande, qu'il s'agisse d'argent ou d'une autre aide plus ou moins importante, peut tenir compte dans cette circonstance de cas antérieurs durant lesquels il a dû rendre service à la même personne ou à d'autres à qui, pour quelque raison que ce soit, il n'a pas pu refuser. Il ne faut pas oublier, d'autre part,

que certaines demandes exigent du donneur des concessions qu'il n'est pas toujours prêt à offrir, parfois même au détriment du propre patrimoine ou du concept qui existe dans des amitiés, s'il faut recourir, à son tour, à celles-ci pour satisfaire la requête formulée. Il est certain que celui qui demande peut créer, pour les personnes à qui il demande de l'aide, des situations inconfortables, voire même difficiles, tandis qu'il ne s'en rend pas compte, car il ne s'occupe que de son objectif sans se préoccuper des gênes et troubles qu'il peut occasionner pour celui à qui il a transmis sa demande. Si une telle requête n'est pas satisfaite, on peut invoquer toutes les raisons possibles, mais elles ne coïncideront jamais avec celle de la personne qui juge avec un discernement arbitraire qu'elle a été déçue dans ses espoirs ou déductions et qui, par conséquent, considérera son ami ou parent comme mesquin et plutôt inhumain. À partir de ce moment, les relations, entretenues dans une paix, une considération mutuelle et un respect, seront altérées par ce fait. Qui a provoqué cette altération ? Qui a créé la mésentente et le refroidissement des relations ? Si on pose la question aux deux personnes, elles donneront toutes les deux des raisons opposées car, logiquement, elles auront interprété l'épisode conformément à leur propre point de vue.

N'arrive-t-il pas la même chose au sein des familles, lorsque chacun interprète selon son jugement les nombreux incidents qui surviennent fréquemment dans ce petit monde qu'est le foyer ? N'arrive-t-il pas la même chose dans les relations entre les peuples et les nations face à une exigence ou une thèse dont l'interprétation diffère à cause de la position opposée dans laquelle se trouve généralement la partie recevant la demande par rapport à celle qui a provoqué l'apparition du problème ? Et, dans les litiges, qui se comptent par milliers dans les tribunaux, ne voit-on pas également l'affrontement de deux raisons qui luttent pour s'imposer dans l'affaire ? Ne sommes-nous pas impressionnés et même convaincus lorsque nous lisons un plaidoyer qui détaille et affirme catégoriquement une vérité, et cette conviction ou impression ne se dissipe-t-elle pas dès que nous lisons l'autre plaidoyer, dans lequel, avec une éloquence et une force d'expression identiques, l'auteur soutient le contraire et donne la sensation d'avoir complètement raison ?

Quelle force, par conséquent, intercède ou intervient dans cette opposition quotidienne de raisons dans laquelle se débat la vie

humaine ? Quelle raison supérieure décide en dernière instance ? Nous avons déjà vu au fil du temps que le manque de raison, c'est-à-dire l'absence d'une raison avec une force exécutive, a presque toujours été chargé de régler ces questions, comment est-ce possible ? Il est facile de le comprendre. Chacune des parties qui a gagné ou perdu dans le litige ou conflit continue avec sa raison.

Seule une compréhension étendue et généreuse peut corriger l'erreur et modifier la propre raison dans les diverses circonstances qui forment l'ensemble des épisodes animant la vie. Généralement, on ignore, ou on fait semblant d'ignorer, que le jugement personnel n'est pas toujours exact et que celui du semblable peut être meilleur et encore plus juste. Si, lorsque nous jugeons les choses, nous essayons au moins de ne pas être aussi personnels, et en disant personnels, nous voulons dire pleins d'amour-propre, combien de différences pourraient être conciliées en faveur de la bonne harmonie qui doit régner dans les relations humaines. Mais, lorsqu'il s'agit de jugement propre, la vanité, qui est difficilement vaincue par la compréhension, maintient la position adoptée de manière irréductible. En général, c'est uniquement par l'intervention du sentiment que la raison peut être modifiée et qu'il est facile de parvenir à un accord.

Si nous étudions et analysons avec impartialité en admettant, dans la mesure de nos possibilités, bien entendu, la raison du contraire, sans affaiblir de cette façon la nôtre lorsqu'elle est basée sur des fondements réels, nous pouvons parvenir très fréquemment à des solutions propices à une compréhension plus exacte des points de vue qui concernent le jugement de chacun sur les faits. Il serait ainsi possible d'arriver à combiner les deux raisons pour en obtenir une seule et chaque partie verrait une accentuation de la responsabilité qui l'incombe concernant le fait en question.

Cependant, cet objectif semble être une chimère ou quelque chose d'inatteignable dans les relations humaines, en voyant l'augmentation constante des épisodes et événements qui se répètent quotidiennement et dans lesquels se présente toujours le même dilemme : deux raisons antagonistes ; deux façons opposées d'interpréter un problème, fait ou circonstance ; deux points de vue en apparence irréconciliables. Et ils sont d'autant plus irréconciliables

lorsqu'il y a des intérêts au milieu qui compliquent et rendent même presque impossible la survenue d'une conciliation des raisons dans laquelle triomphent le bon sentiment et le désir commun de concorde et de considération mutuelle.

LA CRISE DES CONCEPTS — LA VÉRITÉ COMME OBJECTIF



L'être humain est non seulement l'être le plus évolué parmi tous ceux qui sont connus et peuplent la Création, mais c'est également le plus étrange et celui qui tourne le plus en rond ; le plus étrange parce que ses caractéristiques ainsi que ses pensées varient constamment ; celui qui tourne le plus en rond peut-être parce que le monde tourne constamment autour d'un axe imaginaire.

Lorsque quelque chose lui semble intéressant, il lui assigne de la valeur, de l'estime, selon le degré d'intérêt qu'il éveille en lui ; mais dès qu'il ne s'y intéresse plus, il lui ôte toute la valeur assignée ; et il le fait avec toutes les choses, avec les amitiés, avec les parents et même avec soi-même. Nous avons observé, depuis longtemps et dans de multiples endroits, des personnes qui se qualifient à certains moments de très intelligentes et, dans d'autres, de sottes ; c'est-à-dire que selon sa conduite, l'homme se juge lui-même d'une façon ou d'une autre : s'il a vu juste, il est intelligent et apparaît face à ses semblables comme vêtu d'une tenue de soirée ; s'il se trompe et s'il observe, en outre, que son erreur est visible, il se sent honteux et, pour se justifier, dans une attitude de peu de compassion pour lui-même, il se présente comme bête. Je me souviens qu'à un moment j'ai dit à quelqu'un qu'il ne devait pas s'appeler ainsi, parce qu'il n'avait pas le droit de rabaisser l'innocent en lui ; en effet, c'est une pensée qui a été, indubitablement, la cause de l'erreur et il suffit de l'éliminer pour éliminer également le petit sot qui se trouve dans sa mente.

Avec la vérité, il se passe la même chose. Les individus et les peuples ont perçu la vérité dans la réalité des choses que la Création a présentées à leur jugement ; ainsi, c'est la vérité qui a permis d'attester la propre existence et c'est, de même, la vérité qui a permis d'attester l'existence de tous les autres. Cela a montré aux êtres humains qu'il fallait vivre dans la vérité et qu'il fallait communiquer à travers elle avec leurs semblables ; mais comme l'homme se lasse de tout, il s'est également lassé de la vérité et c'est alors

qu'a commencé sa descente, tandis qu'il cherchait dans la déformation des choses la justification de la falsification de la vérité, ce qui a marqué l'ouverture de l'ère du mensonge, de la mystification et de l'égarement.

Chacun a donné progressivement, de cette façon une nouvelle forme et un nouveau nom aux choses ; chacun a cherché à transmettre aux autres la conviction des avantages que cela lui apportait et, ainsi, aussi bien les individus que les peuples se sont trompés mutuellement dans leurs relations et leurs pactes. Mais ce mensonge est allé encore plus loin : les expressions ont changé pour la compréhension de ce qui, jusqu'à cet instant, constituait la base de toute paix, de nouveaux concepts sur les choses, ou plutôt des pseudo-concepts, sont apparus, et la vérité, auparavant naturelle dans la cohabitation humaine, est devenue dure et inexorable face à ceux qui l'avaient dénaturée. L'homme, au lieu de se corriger, a cherché sa défense dans la déformation. Ce que je dis vient de loin, raison pour laquelle il est chaque jour de plus en plus impératif et nécessaire de revenir aux véritables concepts des choses et à la source qui donne naissance à tous les principes.

Nous assistons aujourd'hui à une crise des concepts, à une crise mentale, dans laquelle soit les hommes reviennent à la réalité et choisissent la vérité comme objectif, soit ils se perdent dans le tourbillon auquel mène le mensonge et auquel il leur sera très difficile d'échapper s'ils ne se sentent pas très solides pour lutter et se défendre contre les liens que celui-ci tend pour attacher et limiter l'être.

Les hommes aiment avoir une bonne foi et il est certain qu'ils l'ont dans la plupart des cas, mais ils trébuchent sur le fait que cette bonne foi est surprise par le mensonge. Survient alors la réaction et, fréquemment, pour ne pas faire de mal, ils commencent par se tromper eux-mêmes en pensant que ce mensonge ne fait pas de mal et ainsi, sans s'en rendre compte, les uns et les autres entrent dans le courant qui les mène vers la perdition.

Nous avons vu que chez les hommes comme chez les peuples arrivent des choses identiques, et que lorsque cette bonne foi est trompée, la nature humaine réagit pour défendre son intégrité, qu'il s'agisse d'hommes ou de peuples. De sorte qu'aujourd'hui, face aux dures leçons reçues, l'humanité, si elle souhaite se sauver, doit adopter une seule position et la défendre avec toutes les forces dont elle dispose : revenir à la vérité sur le chemin de la raison, de la conscience et de la réalité. Et tout ce qui cherche à porter

atteinte à cette trilogie sur laquelle doit se baser la confiance dans le futur doit être contrecarré de manière énergique et rapide, comme si chacun avait l'impression qu'un poignard traître se trouvait près de son cœur.

Voici le dilemme actuel que connaissent les peuples du monde entier : soit on embrasse la vérité comme emblème de la confiance universelle, soit on renonce pour toujours à toutes les prérogatives qu'on peut avoir. Je pense que les autres intérêts ou problèmes sont secondaires et que c'est l'aspect qui doit être traité avant tout et résolu afin qu'il ne soit plus jamais altéré.

Il est nécessaire que l'être humain comprenne une bonne fois pour toutes que les ambitions et l'erreur ne conduisent à rien d'autre qu'au malheur et que, sur le plan des hautes discussions, dans lesquelles sont en jeu la paix des hommes, la civilisation et la vie de tous, il doit brandir sans aucune déformation le drapeau immaculé de la vérité, qu'il doit défendre en tous points et dans tous ses aspects. Il faut que chaque mot qu'il prononce soit un fragment de cette vérité, parce que si ce n'est pas le cas, les discussions seront mesquines et égoïstes et il n'y aura pas, contrairement à ce que toute l'humanité attend, de la grandeur dans les paroles, de la noblesse dans les intentions et de la pureté dans les désirs individuels et collectifs.

Qui d'autre qu'une personne se trouvant au-dessus de tous les hommes a enseigné cette vérité : quand les peuples vivent en harmonie et en paix, personne ne remet en question le bout de terrain sur lequel chacun se promène ou s'arrête pour se reposer ou édifier sa maison, et il y a partout des cœurs amis ainsi que des bras ouverts. Pourquoi cette vérité se noircit-elle autant pour qu'au lieu de bras ouverts nous trouvions à tout moment des poings serrés et des cœurs remplis de haines et de rancœurs ? Parce que l'homme habite sur terre il en est le maître absolu ? Sa propriété ne dure qu'un instant ! Il y a de nombreux endroits sur la planète où l'homme peut vivre, il peut parcourir des kilomètres et des kilomètres sans trouver personne qui le lui interdise. Pourquoi, donc, dans ces petites zones regroupées, comme des espèces inférieures, on restreint les droits et on consume l'existence, comme si là, dans ces misérables espaces de terre, l'homme devait payer avec sa vie la bêtise à laquelle l'a mené son éloignement de la vérité ? Les êtres humains sont-ils semblables entre eux ou existe-t-il parmi eux une espèce occulte qui, en prétendant être supérieure, cherche à réduire en esclavage ceux qui ne savent pas concevoir ce que signifie la liberté pour l'esprit, la liberté pour le cœur et la liberté pour la vie ? Remarquez toutes

les difficultés énormes qui entravent le travail des hommes qui souhaitent la paix, qui souhaitent l'ordre mais qui ne savent pas comment trouver le levier mystérieux permettant de faire bouger ceux qui, paralysés dans le mal, s'obstinent toujours à continuer de faire reculer la grande machine du monde plutôt que de la faire avancer ?

La leçon de cette dernière guerre semble ne pas avoir été suffisante, à en juger par les obstacles qui surgissent au fur et à mesure, car la bonne foi de ceux qui se sont confiés et se confient à Dieu continue d'être surprise. C'est le devoir de tous, sans aucune exception, de contribuer à la formation de grandes chaînes d'opinions saines, fortes et nobles, qui, en s'étendant de par le monde, arrivent à temps pour éliminer celles qui continuent encore de promouvoir la destruction. Il est nécessaire que des pensées fortes et vigoureuses soient lancées dans la lutte contre le mal, afin de le vaincre avant que ce mal ne cherche à nouveau à exterminer plus de vies humaines. Et si chacun porte cette parole à ses semblables et leur montre les dangers qui guettent à nouveau le monde en menaçant leur paix et leur bonheur, cela contribuerait considérablement à stopper la folie de ceux qui n'ont que des pensées d'obsession dans leurs mentes et qui ne comprennent rien lorsque cela ne satisfait pas leurs ambitions.



J'ai dit hier, et je l'ai également dit il y a quelques temps, que nous sommes arrivés à cet état des choses parce que les hommes ont cessé de penser et s'en sont remis à la pensée de leurs semblables ; mais comme tous ont fait la même chose, cette confiance a été trompée et, finalement, personne n'a rien fait.

À chaque fois que l'on discute de problèmes, de quelque sorte que ce soit, celui qui pense le moins est celui qui perd, parce qu'il recueille les graines, bonnes ou mauvaises, de celui qui, parce qu'il pense un peu plus, en bien ou en mal, a réussi à lui faire accepter ces graines. Où se trouve le jugement, où se trouve la raison pour discerner, pour discriminer le contenu ou la puissance que peuvent renfermer ces graines ?

Tout ceci nous mène, indiscutablement, à la conviction que l'homme doit se préparer mentalement, physiquement et moralement aux éventualités qui peuvent survenir, et il doit savoir qu'il se dirige vers le malheur et la mort si sa mente ne pense pas. Pourquoi alors que, lorsque nous traversons

une rue, nous regardons soigneusement à gauche et à droite pour voir si un véhicule arrive et nous nous arrêtons pour éviter qu'il ne nous renverse, ne faisons-nous pas la même chose sur le plan mental, où nous sommes constamment en action ? Pourquoi n'y agissons-nous pas de la même façon, en maintenant cette vigilance, cet esprit de conservation qui, dans ce moment, donne de la valeur à la vie, étant donné que, dans le cas contraire, c'est comme si nous traversions la rue sans regarder ce qui pourrait nous renverser ?

Cela signifie, par conséquent, qu'à chaque pas que nous faisons, quelque chose peut porter atteinte à notre vie, ce qui est tout à fait certain. Et personne ne pense que c'est une fatalité ou que le véhicule qui tue quelqu'un a été envoyé par un ennemi, non, rien de tout cela. Tout ce qui porte atteinte constamment à la vie de l'homme est le fait de la Providence pour le maintenir éveillé, pour qu'il sache veiller sur sa vie ; pour qu'il sache être maître de ce qui lui a été donné en propriété et qu'il sache également profiter de la gloire s'il parvient à survivre aux menaces et aux attaques de toutes sortes. C'est le mérite de celui qui évite qu'un véhicule ne le renverse lorsqu'il traverse les rues et les routes, qui évite d'être contaminé lorsqu'il passe par tous les environnements et qui a réussi à conserver intact son corps, ainsi que son patrimoine moral et spirituel, lorsqu'arrive la fin de ses jours. C'est pour cette raison que l'homme a reçu l'intelligence, la raison ainsi que les pensées qui l'aident à chaque instant.

Voici le génie de celui a créé l'Univers : tout donner, mais tout exiger pour que ce tout soit sauvé de la destruction.

Vous voyez ainsi la cause de tant de malheurs, de peines et d'amertumes, et vous voyez combien j'avais raison en vous disant qu'il fallait être conscient dans tous les instants, pour que cette conscience soit, en réalité, l'ange protecteur, celui qui, même sans le penser, nous fait tourner la tête pour regarder ce qui peut mettre en péril notre vie ; et c'est celui qui, à tout moment, même lorsque nous sommes distraits, nous fait réagir face à la proximité d'une atteinte à notre tranquillité, notre paix ou notre vie. À cet effet, la Logosophie enseigne comme évoluer consciemment, parce que c'est l'unique façon, et qu'il n'en existe pas d'autre, de parvenir à la véritable intégrité, de connaître la véritable valeur de l'existence.

Ainsi, par conséquent, les êtres humains, individuellement, ou les peuples, doivent toujours garder le regard et la mente alertes pour

préserver leurs propres vies de tout ce qui cherche à les détruire. Mais, la vie des hommes, comme celle des peuples, peut non seulement être détruite violemment, elle peut également être détruite graduellement lorsqu'il n'y a pas de défenses contre toutes ces atteintes qui, instant après instant, guettent l'homme, qui tombe vaincu par son incapacité à se défendre ou sort indemne et triomphe s'il sait regarder à temps et neutraliser le mal qui s'approche.

Le résultat de cette crise mondiale que je mets en évidence est à la vue de tous : personne n'a utilisé les ressources à sa disposition pour défendre et préserver ce qui lui a été donné en propriété, et le mal, en avançant, a pénétré par toutes les portes, comme pénètrent les épidémies, même si on ne les voit pas, en faisant des ravages sur leur passage.

Le monde vit depuis déjà quelques années à la merci des pensées qui se sont incarnées progressivement dans les mentes. Il se retrouve livré à une lutte mentale dans laquelle sont impliquées toutes les valeurs humaines : ou il vainc le mal, en éliminant les pensées qui l'animent, en les extirpant à la racine, ou celles-ci auront raison des mentes et des vies des hommes.

Il n'y a pas d'autres alternatives que la défense, par tous les moyens possibles, de la pensée qui soutient cette vérité profonde que je viens d'exposer. Et il faut souhaiter ardemment que surgissent chaque jour partout des mentes qui comprennent et s'engagent dans cette croisade contre les forces qui cherchent à mener l'humanité vers l'extermination.

Il est nécessaire de chercher le bien pour le bien même et de soutenir la vérité pour qu'elle protège et donne du courage dans toutes les luttes. Il est nécessaire que cette vérité préside à nouveau le monde, pour que la compréhension de tous soit un fait réel et non pas une fausseté, pour qu'il y ait de la noblesse dans les paroles et les faits et, surtout, pour qu'il y ait au moins un geste de gratitude envers celui qui, malgré tous les égarements humains, offre continuellement une opportunité de réhabiliter celui qui s'est nommé, sans l'être, le roi de la création.

Réfléchissez bien et de manière approfondie à ce que je viens de dire, car ce n'est pas le moment de vivre dans la négligence ou l'indifférence, c'est un moment de réflexion car c'est le plus critique qu'a vécu l'humanité.

LA GRATITUDE



S'il y a bien quelque chose parmi tout ce que l'homme peut connaître qui présente les aspects les plus variés, intéressants et riches dans sa configuration intégrale, c'est l'être humain même. Ses caractéristiques sont si multiples et diverses, l'étendue de l'étude de l'intelligence est si grande que nous pouvons tout à fait affirmer que, même après des siècles d'étude, il apparaît toujours en lui de nouvelles facettes à explorer.

Parmi tous ces aspects qui offrent un point de vue aussi intéressant étant donné la portée de leur signification, nous allons prendre en compte celui qui se définit comme une expression ou un trait caractéristique du sentiment nommé gratitude.

Qui se souvient de certains faits vécus qui, étant les plus agréables pour la vie, devraient rester perpétuellement frais dans la mémoire ? Très peu le font, la majorité oublie trop fréquemment les moments dans lesquels elle expérimente un véritable bonheur. L'instant dans lequel, avec la meilleure disposition de l'état d'âme, on aide un semblable, comme celui dans lequel, à l'inverse, on reçoit de l'aide, touchent profondément l'esprit. Dans ces deux cas apparaît le bonheur et l'action de véritables caractères émouvants prédispose à la gratitude : dans le premier cas, parce qu'on nous a permis d'aider, dans le deuxième, pour avoir reçu de l'aide. C'est tout à fait compréhensible si on prend en compte la fragilité de la vie et le fait qu'il existe, malgré tout ce que nous croyons posséder, une volonté supérieure à la volonté humaine qui peut permettre ou empêcher beaucoup de ce que l'homme vise. Il est cependant certain que l'instant de gratitude se dissipe et s'oublie peu de temps après la survenue de l'un des faits que nous venons de citer.

Nombreux, très nombreux et variés sont les cas dans lesquels, suite à cet oubli, l'homme se prive de la jouissance de moments de bonheur similaires, rendus possibles par une simple remémoration mentale. C'est ainsi qu'ils sont beaucoup, dans leur désir de se procurer ces moments de bonheur, à les chercher sur différents chemins, tandis que, par négligence ou ignorance, ils omettent de créer le lien qui leur permettrait de les atteindre. Ce lien n'est rien d'autre que celui qui provient d'un fait qui, de par sa propre nature, amène à l'expérimentation de la réalité d'un instant heureux.

Il est nécessaire, par conséquent, et même si c'est paradoxal de le dire, de créer un sentiment qui, par inanition, semble avoir été éliminé de ceux qui soutiennent le cœur humain : le sentiment de gratitude.

Quand l'homme est parvenu à un certain niveau de conscience et qu'il apprécie la force de cette vérité inébranlable qui surgit implicitement de ce que nous venons de dire, il sent que sa propre vie est due, en grande partie, à la gratitude. Elle est, traduite dans une langue imprononçable, une offrande intime et, à la fois, l'exaltation d'un souvenir qui maintient vivant avec la vie même l'instant dans lequel l'être expérimente un bonheur si agréable.

Si chacun cherchait en lui-même le souvenir des moments heureux et de tout ce qui lui a apporté du bonheur, il est tout à fait certain qu'il trouverait plus d'une raison pour enchanter son esprit en revivant des images chéries. Nous devons montrer une gratitude consciente envers le bien reçu, qu'il provienne de nos semblables, d'animaux ou de choses qui ont entouré ou entourent notre existence. Avec elle, nous parviendrons à détruire la fausse gratitude, qui est si commune et se limite à un mot ou une phrase exprimé avec plus ou moins de force. La gratitude consciente ne nécessite pas d'expressions externes et contribue à rendre l'existence heureuse parce que, grâce à elle, on caresse intimement le souvenir en l'identifiant à la vie. Comment ne pas montrer de gratitude pour tout ce qui a contribué au déroulement plus facile et heureux de nos jours ? Ainsi, le fait d'arrêter un instant la pensée sur ce qui nous a apporté du bien c'est lui rendre un juste hommage que l'âme ne regrette jamais, d'autant plus que, dans ces moments, la vie même semble avoir un autre contenu et l'être, comme s'il était poussé par une force titanesque sublime et pleine de tendresse,

se sent prêt à être meilleur. N'expérimentons-nous pas, lorsque nous rendons cet hommage de gratitude, un nouveau bonheur en sentant que le fait revécu fait partie de notre propre vie ? Il arrive tout le contraire chez ceux qui, en adoptant une autre conduite, méprisent celui ou ceux qui leur ont fait du bien, sans se rendre compte qu'ils arrachent ainsi des parties de leur existence, en brisant des pousses tendres qui pourraient se transformer plus tard en des bouquets de fleurs.

La gratitude, en tant que sentiment d'une valeur impondérable, semble être l'un des nombreux secrets que l'homme doit découvrir pour en extraire ce bien que, généralement, on cherche là où il n'est pas et, lorsqu'on le trouve, à qui on ôte de la valeur et qu'on oublie. La majorité des êtres humains croit que le bonheur présente une forme limitée et qu'on l'obtient ou qu'on le conquiert par un moyen surnaturel qu'il est nécessaire de découvrir ; tant qu'ils n'y arrivent pas, cette recherche devient une obsession constante. Cependant, le bonheur est quelque chose que la vie offre progressivement à travers une infinité de petits instants. Mais comme, en général, on tient peu compte de ces instants parce qu'ils sont courts ou petits, ils passent presque inaperçus pour la propre conscience. Alors que si on s'unissait les uns aux autres en revivant les faits pour mieux les apprécier, on verrait combien est grande l'ingratitude lorsque nous oublions si fréquemment ces parts de bonheur que nous avons si souvent expérimentées, sans jamais se rendre compte de ce qu'elles pouvaient représenter pour la vie.

L'homme recherche la nouveauté sans faire attention aux contrariétés qu'elle peut lui apporter. Il n'est pas possible de partir à la recherche du bien futur si on enlève de la valeur à celui qui a éclairé de temps à autre les jours de l'existence, car les deux, le passé et le futur, sont de nature identique. Nous pourrions ainsi, en conservant une image fraîche de chaque bien vécu, protéger l'esprit des conséquences de ce vide que ressentent ceux qui ne sont jamais satisfaits et qui se manifeste par un trouble et une angoisse qu'aucune ressource ne semble pouvoir calmer.

LA COLLABORATION, BASE D'UN FUTUR MEILLEUR



Quand on parle de collaboration, on interprète couramment ce terme comme un synonyme de servilité. Sans se questionner sur les raisons qui peuvent expliquer une telle interprétation, nous devons, de notre part et pour défendre notre propre pensée, indiquer que nous donnons à ce mot toute l'étendue nécessaire, afin que les fins élevées pour lesquelles il doit être utilisé ne soient pas diminuées par des appréciations mesquines. À cet effet, il suffira de souligner que toutes les lois universelles exercent leur influence sur les mondes dans une collaboration rythmique cosmique, comme si tout devait obéir aux desseins supérieurs d'une volonté qui se trouve au-dessus des volontés humaines.

La collaboration, dans le sens étendu et élevé du mot, implique une compréhension des circonstances, des nécessités, des exigences et de l'ensemble des facteurs qui régissent de temps à autre les situations que connaissent les peuples et les hommes, de manière collective ou individuelle, comme des impératifs de chacun des moments auxquels il faut rendre hommage car ils marquent les étapes franchies par l'humanité depuis qu'elle a commencé à parcourir les chemins du monde.

La collaboration doit également et nécessairement représenter, en tant qu'expression d'un haut principe de réciprocité, une communion des intelligences concernant les objectifs poursuivis, le souhait commun de servir une œuvre avec une grande ouverture d'esprit, sans égoïsme ni mesquineries, et sans chercher d'autres satisfactions que celles de la réussite quand on constate la fertilité de l'effort dans les résultats obtenus.

Dans ces périodes de susceptibilité, de crainte et d'intolérance, il est de plus en plus indispensable de stimuler l'esprit de coopération entre les peuples et d'encourager la bonne volonté dans l'effort pour l'obtention de solutions aux grands comme aux petits problèmes qui préoccupent et affligent tant les nations du monde entier. Cependant, cette collaboration, nous nous référons à l'esprit qui doit l'animer, doit s'étendre à tous les secteurs, à toutes les activités, en commençant par la propre famille, car de son bien-être dépend, justement, l'allègement des maux qui affectent la grande famille humaine.

Les réfractaires à toute collaboration, ceux qui résistent à la participation à tout effort utile et édifiant, retardent généralement l'entente qui est nécessaire pour la réalisation de l'objectif des entreprises nobles et constructives, qu'il s'agisse de gouvernements, de pays ou d'individus. Quelle que soit la pensée qui anime les uns ou les autres, il faudra chercher, et c'est vers ce but que doit toujours tendre l'effort de chacun, un point de jonction au niveau duquel les mains des hommes pourront se serrer dans l'intérêt du bien commun, car il ne faut pas oublier que nous tous, sans exception, que nous le voulions ou non, marchons vers un futur qui, indubitablement, sera doux ou cruel, selon nos actions.

OÙ COMMENCE ET OÙ SE TERMINE LE TEMPS



Pour celui qui n'a pas conscience de ses œuvres, qui ne se rend pas compte du passage des jours, des mois et des années, parce qu'ils sont tous pareils et parce qu'il n'y a pas eu de changements importants dans sa vie qui lui permettraient d'apprécier sa valeur, le temps commence avec sa naissance et se termine avec sa mort. Pour celui qui doit s'occuper de tâches importantes, le temps commence, en revanche, avec ses obligations et devoirs, et ne se termine pas tant qu'il ne les a pas accomplis ; mais comme de nouvelles tâches viennent toujours capter l'attention des personnes actives, le temps se prolonge indéfiniment pour ces personnes, tant que durent ces obligations et devoirs. Quand ces derniers cessent, un autre temps commence et il dépend de chacun qu'il soit mis à profit ou inutile. Il existe également celui qui est conscient de la valeur du temps et qui l'emploie avec sagesse ; pour lui, le temps commence avec chaque œuvre initiée et se multiplie grâce à son ingéniosité et sa capacité à en faire l'agent principal de sa vie.

Ainsi, le temps, qui est court ou limité pour certains, s'étend et se prolonge pour d'autres. Dans le premier cas, il semble se compter en jours tandis qu'il n'y a pas de mesure dans le deuxième, parce que les êtres ont dépassé le temps, ce qui leur permet de disposer d'un plus grand espace.

Pour plus de clarté, prenons l'exemple de deux personnes qui doivent effectuer un travail déterminé, auquel l'une consacre une journée et l'autre une semaine. La première aura six jours restants au cours desquels elle pourra effectuer d'autres tâches, tandis que la deuxième continuera de consacrer à ce travail tout le temps contenu dans une semaine.

Cependant, malgré ce que nous avons précisé précédemment, le véritable temps commence quand nous expérimentons la réalité de

l'existence consciente, quand l'homme découvre que sa vie se résume dans le temps et que de sa mise à profit intelligente dépend le fait qu'elle soit courte ou qu'elle s'étende dans des espaces de plus en plus grands, en fonction des dimensions de ses capacités créatrice et réalisatrice.

Il existe également un concept commun du temps, qui se caractérise par l'impatience et la précipitation. Certaines personnes n'aiment pas qu'on leur fasse perdre leur temps, mais elles ne tiennent pas compte du temps qu'elles perdent par leur propre faute. Le corps physique fait expérimenter des nécessités urgentes ; le temps, qui obéit à d'autres lois et se trouve en dehors de ce corps physique, attend que l'homme prenne contact avec lui. Je vais développer ce point pour faciliter votre compréhension. Si l'être humain n'a aucune préoccupation supérieure, le temps commence et se termine là où l'être le remarque. En tant que dénominateur physique, le temps est limité, mais lorsque l'homme ouvre sa vie au temps éternel, il pénètre dans les régions de la pensée vivante de la Création et absorbe la connaissance qui y est prodiguée.

Comme nous l'avons vu, le temps n'est pas identique pour tous les êtres humains même si ce sont tous des hommes.

Chaque connaissance que l'homme acquiert représente un gain de temps, tandis que le fait de n'en posséder aucune signifie qu'il y est attaché. En ce qui concerne celui qui manque de connaissances, le temps est limité par son ignorance même, car celle-ci empêche son extension et l'opprime, tant et si bien qu'il ne sait pas comment faire pour l'accroître. Le temps s'élargit, en revanche, au fur et à mesure que l'être s'éloigne des formes rudimentaires de son existence et qu'il s'ouvre à la vie supérieure en se nourrissant des connaissances qui rendent ses jours féconds, car le temps, en se prodiguant à ceux qui l'utilisent avec intelligence, s'étend sans aucune limite, et l'espace franchit des horizons de plus en plus éloignés.

L'ignorance oblige les êtres à se mouvoir dans de petits espaces de temps, car elle les force à tout dépenser dans des processus de compréhension très lents. La connaissance, au contraire, fait bouger une série de choses dans une proportion infime de temps et permet ainsi

de dépasser celui qui tourne en rond dans le même endroit sans réussir à sortir du chemin. Cela signifie que la connaissance peut se conjuguer en niveaux de temps et l'ignorance en niveaux indifférenciés de confusion.

Le temps, qui se prodigue à ceux qui sont capables, s'échappe de la vie de ceux qui n'ont pas cultivé leur intelligence.

La connaissance vivante fait expérimenter le temps en tant que valeur fondamentale de l'existence ; l'absence de connaissance oblige la vie à se dérouler dans un espace limité sans pouvoir aller plus loin.

C'est la connaissance, et rien d'autre, qui pousse l'homme à atteindre les finalités supérieures de sa vie, et c'est également elle qui le mène sur les chemins du monde toujours à la recherche de lui-même.

Chaque connaissance possède une graduation de temps, ce qui permet à l'homme de franchir les plans successifs de compréhension au fur et à mesure qu'il avance sur le chemin du perfectionnement.

Le temps est plus lent et dur lorsque l'homme se trouve dans les couches inférieures de la réalisation humaine, mais lorsqu'il s'élève, comme un résultat naturel du contact que la mente prend progressivement avec les vibrations supérieures de l'esprit dans les différents plans de la connaissance, le temps devient de plus en plus rapide et diaphane, et la conscience commence à obtenir la capacité de rétention du temps et de l'espace.

LA CONSCIENCE, ESSENCE DE LA VIE



Généralement, on entend parler de la conscience humaine de façon vague et même en lui ôtant l'attribut supérieur qui configure sa signification. Lorsque nous approfondissons le sujet, cependant, dans son acception la plus élevée, nous arrivons à la conclusion que c'est l'existence même, mais comme, chez de nombreuses personnes, cette racine s'est détachée, symboliquement parlant, de la terre qui la nourrit, nous la trouvons, comme les plantes parasites, en train de se nourrir par le biais de la vie d'autres racines et d'autres arbres. C'est pour cette raison que beaucoup de gens ont perdu la mémoire de leurs propres jours, c'est-à-dire le souvenir d'un nombre incalculable de choses qu'ils ont apprises pendant leur vie et qui pourraient leur servir de guide dans le futur, mais dont ils n'ont gardé aucun vestige dans leur mémoire parce que leur conscience en est restée étrangère.

La situation est toute autre lorsque la conscience, que nous avons nommée racine de l'existence, se nourrit de tous les éléments que lui offre la Création, dont elle a elle-même surgi. Les choses du passé vivent dans le présent comme si la vie les avait aimantées pour ne pas oublier un seul détail de tout qui pourrait lui être utile dans le futur. L'arbre qui a vu la lumière de milliers de jours, qui a été présent pendant des époques entières, ne peut pas raconter ce qui s'est passé au cours de ces périodes. L'homme, en revanche, témoin comme l'arbre des faits qui surviennent tout au long de sa vie, peut conserver le souvenir net de tout ce qui a entouré son existence et raconter ces faits. La conscience, animée par les connaissances qui y sont enregistrées, est d'autant plus prodigue dans sa réponse à l'appel de l'intelligence pour l'aider à se souvenir de ce dont elle a besoin que le développement du savoir réalisé par l'être est riche.

Nous apprécierons l'importance fondamentale de tout ce qui est gravé dans la conscience si nous prenons comme exemple le cas de deux êtres, l'un qui a passé sa vie sans rien faire ni penser et l'autre qui, pendant le même nombre d'années, a cultivé son esprit, en pensant et réalisant beaucoup de choses. Si nous pouvions lire ce que nous racontent ces deux vies, nous verrions qu'il n'y a rien d'écrit pour la première, comme si elle n'avait pas existé, tandis que nous verrions écrit avec des caractères indélébiles ce que la deuxième a pensé et réalisé. De même, nous pouvons compter en siècles, années, jours et heures la valeur de la vie, en prenant toujours pour base les deux exemples cités : celui de la personne qui ne fait ni ne pense rien et celui de la personne qui rend son existence fertile en s'efforçant d'être utile pour elle-même et l'humanité.

LES VALEURS RÉELLES DE L'HOMME



Plus d'un sage, malgré ses études approfondies, les connaissances qu'il a acquises et sa capacité mentale, a dû avouer son angoisse lorsqu'il n'arrivait pas à trouver un point d'appui permettant de soutenir ses convictions et de ressentir la certitude absolue de l'inébranlabilité de son jugement au milieu de l'activité incessante de toutes les choses qui lui tournaient autour.

Celui qui n'arrive pas à conserver l'assurance de maintenir intact tout ce qu'il a empilé silencieusement au sein de son être n'est un homme qu'en apparence, étant donné que, à l'instar de la girouette qui se trouve à la merci du vent, il est soumis à la mobilité des circonstances et, comme un être qui n'a pas réussi à fixer son identité, il erre d'un point à un autre sans trouver d'endroit sûr pour se reposer des fatigues dues à la lutte. Comme il n'a pas le contrôle total de lui-même, il risque constamment d'être le jouet des choses qui l'entourent. Son destin est donc incertain parce que ses pas sont incertains.

Il arrive communément que, lorsque l'être commet tant de bêtises, d'erreurs et d'infractions aux lois naturelles, il perde peu à peu son autorité sur lui-même sans que cela ne soit visible pour son intelligence et quand, dans un geste, dans un élan ou dans une impulsion de sa raison, il souhaite modifier sa conduite et être un peu meilleur, il se sent honteux envers lui-même, incapable, impuissant, soumis à la pression du souvenir de ses actes antérieurs et dominé, à la fois, par les pensées qu'il considérerait comme des amies et des conseillères au cours de sa vie. De sorte que l'être humain, comme nous l'avons déjà dit à d'autres occasions, n'est alors qu'un fragment d'homme. Il ne peut être qualifié d'entier que lorsqu'il est capable de montrer cette intégrité dans tous ses mots et faits.

Ce que nous avons exposé décrit, entre autres, le cas de ceux qui, après avoir parlé avec beaucoup de ferveur et d'assurance de la connaissance qu'ils ont acquise, se retrouvent réduits à néant avec ce qu'ils ont appris, en apparaissant dans toute leur pauvreté, lorsqu'arrive le moment de prouver la réalité de cette situation. Sans une seule connaissance qui enrichisse leur situation précaire, ils ne peuvent pas se défendre contre cet ennemi qu'ils ont eux-mêmes créé dans leurs imaginations égarées ; un ennemi implacable qui les poursuivra, en les mettant en déroute, jusqu'au dernier jour de leurs existences, parce que telle est la loi. Ils renvoient une image semblable à celle que décrit Dante dans « La Divine Comédie » : « Le pire des supplices est de se sentir mort sans parvenir à mourir, c'est de se sentir presque vivant en étant mort, et, tout en désirant mourir, de continuer de vivre ».

Prenons maintenant comme exemple le cas de celui qui reçoit en cadeau différents objets, vêtements, meubles, œuvres d'art et même de l'argent en espèces. Il vit avec tout ceci de manière confortable, en étant heureux et sans aucune préoccupation pendant une longue période. Un beau jour, quelqu'un lui dit que tout ce qu'il a reçu ne sert à rien, est faux, n'a aucune valeur, que celui qui les lui a donnés n'était pas leur propriétaire, etc. et, suite à cette suggestion, le malheureux jette tout ce qu'il a dans la rue. Ceux qui le voient penseront sûrement qu'il est fou, mais cela n'empêchera pas les plus vifs de se remplir les poches, en laissant sans rien celui qui a profité de tant de faveur et qui, parce qu'il a vécu jusqu'à présent dans l'aisance, n'a pas pensé qu'il sera nécessaire de payer un prix élevé pour acquérir à nouveau ce qui a été perdu. Voici une conduite qui illustre le cas de ceux qui engrangent des connaissances puis qui, pour quelque raison que ce soit, perdent confiance en leur valeur et les éliminent de leur conviction.

Peut-on qualifier d'homme dans la pleine acception du mot celui qui agit ainsi ?

Lorsque l'obtention de l'argent exige des efforts, c'est-à-dire, lorsqu'il est gagné à la sueur du front, comme ce doit être le cas pour chaque connaissance, celui qui l'obtient sait le conserver, car il ne commettra jamais la sottise de s'en séparer bêtement.

Ainsi, étant donné que chaque être se lie, dans sa vie de relation, à de nombreuses personnes qu'il fréquente soit de manière constante, soit de manière accidentelle, quel concept peut mériter auprès d'elles celui qui, un jour, se montre d'une façon et, le suivant, d'une autre façon ? Celui qui, un

moment, soutient une chose et, peu après, le contraire ? Quel concept peut mériter auprès des autres l'être qui n'a pas formé son patrimoine moral et intellectuel, qui n'a pas défini son identité personnelle et qui ne possède pas une physionomie propre, unique et inaltérable ? Dans ces conditions, il ne peut trouver chez aucune des personnes liées à lui la confiance et l'appui nécessaires parce que toutes, logiquement, n'ont pas confiance en son sérieux et remarquent son déséquilibre ; parce que toutes perçoivent son manque de fiabilité et y voient de la mutabilité et de la petitesse.

L'être en soi doit représenter un ensemble de valeurs physiques, morales, spirituelles et mentales. Si, au lieu de cet ensemble de valeurs, il ne montre qu'un éclat externe, tandis qu'il est vide à l'intérieur, comme du toc, qui ne pèse rien, quand il devra partir à la recherche de ses valeurs réelles, non seulement celles-ci auront disparues, mais il aura également disparu en tant qu'entité.

Imaginons un instant que ce même être réussit à inspirer une certaine confiance à d'autres personnes concernant les valeurs qu'il semble posséder, qu'il leur assure son amitié, sa loyauté et son aide dans toutes les circonstances, c'est-à-dire qu'il leur offre quelque chose qu'il n'a pas. Quand arrive le moment de tenir cette promesse, il disparaît : il n'était pas fiable et, dans de telles conditions, mal disposé à affronter les demandes d'autres personnes, il s'éloigne en prouvant ainsi qu'il ne détient pas non seulement l'ensemble de valeurs que nous avons mentionné ci-dessus, mais également celle qui lui aurait permis d'affronter la situation qu'il a lui-même créée. En revanche, celui qui possède réellement des valeurs et veille sur elles comme sur sa propre vie en les protégeant de toute cupidité malsaine et en les utilisant comme les lois l'exigent restera toujours à sa place et ne trompera jamais ceux qui viennent à lui à la recherche de ces valeurs. Même au milieu des urgences les plus difficiles, il disposera de celles-ci ainsi que de l'autre valeur : la valeur de faire face aux circonstances adverses de manière courageuse, forte, toujours debout, en étant fier comme la Nature même, qui l'est dans toutes ses manifestations ; fier comme elle parce que ses valeurs sont indestructibles, qu'elles ne pourront jamais lui être arrachées étant donné qu'elles font partie de sa vie et qu'elles ne seront jamais érodées au fur et à mesure des siècles étant donné qu'elles constituent l'ensemble des valeurs qui forment son individualité.

Nous avons expliqué dans cet article la raison de la peur, de la lâcheté,

des maux qui indiquent l'absence d'une valeur provenant, à son tour, du manque de toutes les autres valeurs énoncées.

CONCEPTS SUR LA POLITIQUE



On considère couramment que la politique est l'art de gouverner. Cependant, si c'était réellement le cas, on aurait déjà atteint, en vérité, la réalisation maximale du terme ; malheureusement, il existe à ce sujet une distance qui est maintenue dans de nombreux peuples de la terre sans aucune variante appréciable.

Dans le processus historique des sociétés humaines, depuis des temps immémoriaux jusqu'à présent, nous remarquons un intérêt identique et un désir identique d'atteindre les positions de direction, tandis que les organisations subissent le va-et-vient des luttes partisans. Chaque groupe politique se positionne et proclame à grands cris, face aux doctrines adverses, la qualité imbattable de ses candidats et chacun pousse par tous les moyens à sa portée la décision majoritaire qui lui permettra de triompher.

Pour être plus clair, la politique pourrait se définir comme l'art d'arriver au gouvernement, car la capacité de développer le processus de la propre mission jusqu'à parvenir au but visé dans le champ de la politique n'implique en aucune façon la capacité de guider le processus des autres.

Les hommes commencent à apprendre l'art de gouverner le jour où ils arrivent au pouvoir, à condition que les tâches, problèmes et conflits qu'ils doivent traiter et affronter leur permettent d'exercer librement, sans pressions étrangères à leur fonction, cet art difficile.

La politique suscite de l'hostilité et de la peur, qui quittent rarement le dirigeant, aussi bien intentionné qu'il soit, car les critiques ou idées opposées à sa gestion du gouvernement semblent empêcher l'extinction du tison des passions qui ont animé et stimulé les combats partisans en pleine effervescence électorale. Et il serait étonnant, voire invraisemblable, qu'un citoyen parvienne à la plus haute fonction publique sans s'être appuyé sur des forces populaires ou sans avoir contracté des engagements de diverses sortes, qui réclament ensuite le pouvoir

d'indiquer des tendances et des décisions. N'avons-nous pas vu fréquemment des partis politiques absorber la volonté du chef d'État, en lui imposant leurs décisions et ordres ? Et n'est-ce pas la peur d'être abandonné par ceux qui l'ont amené au pouvoir qui lui fait céder à leurs exigences ou à celles de ceux qui lui ont apporté leur concours ou l'ont aidé dans les moments critiques de la lutte ?

Le navire de l'État doit sillonner des eaux agitées par des courants tumultueux à chaque fois qu'un nouveau capitaine prend la barre et la situation est très grave pour un bateau qui brave la tempête en haute mer lorsque l'équipage commence également à s'agiter, soit par manque de vivres, soit pour des questions qui ne manquent pas et apparaissent, généralement, quand les situations deviennent indéfinies.

Céder constamment aux exigences des forces populaires qui prêtent leur soutien ne permet pas de les manipuler, de les orienter et de les diriger vers des finalités supérieures de gouvernement.

Lorsque l'intelligence parvient à dominer les forces aveugles afin qu'elles servent le bien général, comme, par exemple, celles qui génèrent les puissances électriques, surgissent immédiatement la clarté et l'ordre ; mais si, au contraire, ce sont les forces aveugles qui paralysent l'intelligence en la transformant en automate, rapidement règnent l'obscurité et le chaos.

Les mouvements citoyens se développent en franchissant des étapes dans lesquelles prédomine la passion partisane ; ce sont des forces aveugles qui convergent vers une seule direction : parvenir au pouvoir. Mais une fois ce but accompli, ces forces doivent devenir des forces intelligentes qui tempèrent et orientent toutes les autres vers une conciliation harmonieuse des intérêts généraux.

L'art de gouverner consiste donc en la réalisation d'une œuvre maîtresse en représentant dans le grand tableau de la vie nationale la perspective d'un avenir dans lequel se dessinent les efforts et souhaits de tous les habitants du pays, chacun dans la sphère de ses capacités, possibilités et activités. Tout secteur qui manquerait dans ce tableau, à l'instar d'une couleur que l'on n'arrive pas à avoir, appauvrirait sa perspective.

L'œuvre de gouvernement est très ardue et difficile, que ce soit par le type de problèmes à affronter et résoudre que par la multiplicité de

ces derniers. Le dirigeant, souvent pressé par l'urgence, qui ne laisse pas toujours le temps de mûrir les réflexions, se retrouve face à des dilemmes dont la solution l'amène au sacrifice de ses propres pensées ou points de vue.

La mente du dirigeant est comme son propre bureau : des allées et venues de gens (pensées) qui lui rendent visite pour laisser sur la table des méditations gouvernementales les problèmes et conflits qu'il doit étudier et résoudre. Nous pouvons la comparer à une grande pièce dans laquelle débouchent des conduites d'eau provenant de toutes parts et dans laquelle à peine on arrive à en fermer une qu'une autre s'ouvre, au point que des jets jaillissent parfois ici et là, sans que l'on ne parvienne à avoir le temps de les boucher définitivement. C'est peut-être pour corriger les erreurs commises à cause de la pression du temps et pour exercer avec plus de sagesse les fonctions de son mandat que chaque dirigeant souhaite rester encore plus longtemps au pouvoir.

Il est certain que l'art de gouverner est le plus compliqué ainsi que le seul avec lequel l'homme assume les plus grandes et importantes responsabilités. Cependant, cette tâche pourrait véritablement être allégée si le dirigeant recherchait la collaboration franche de son peuple, en lui offrant, bien entendu, les garanties les plus étendues pour exprimer sa libre opinion. Il est indubitable que, de cette manière, le citoyen qui assume le pouvoir gouvernera tout en découvrant de toutes parts des amis sincères ainsi que, de même, ses ennemis, lesquels lui permettront à leur tour d'affirmer ses convictions, si leurs critiques ne parviennent pas à lui démontrer ses erreurs.

Les gouvernements républicains ont ainsi le grand avantage de pouvoir sonder quotidiennement l'opinion pour perfectionner leurs idées de gouvernement.

Et, comme pour toutes les choses, ceux qui parviennent à dépasser l'art de gouverner laissent des œuvres exposées en permanence pour l'instruction et l'inspiration des générations futures.

PARTICULARITÉS PSYCHOLOGIQUES

Le sens critique – connaissance marginale



L'une des caractéristiques les plus prononcées du tempérament humain est celle qui domine les réactions de son sens critique. Nous observons très fréquemment combien l'homme est loin de remonter sa critique jusqu'aux niveaux élevés du juste, de l'exact et du tolérable. Il exerce habituellement cette faculté critique au détriment de la dignité d'autrui, et c'est ainsi qu'il émet des jugements légers sur la conduite, l'activité ou les idées du semblable.

Dans son souhait démesuré de se placer dans une situation de privilège face aux autres, l'homme se croit en droit de tout juger depuis un plan plus élevé, en diminuant, bien entendu, la taille morale de ceux qu'il ne peut pas supporter parce qu'ils sont plus haut que lui. Ainsi, la critique devient, en général, exagérée, et la bonne dose d'envie qui la résume dans la plupart des cas dépasse les bornes.

Pour nous, cette particularité psychologique est l'une des causes, peut-être la principale, pour lesquelles une grande partie des êtres humains échoue dans la vie, car ce même mal créé par ces êtres se retourne irrémédiablement contre eux, en transformant l'intolérance qui les habite en un bourreau implacable de leur propre existence. Et cette situation survient, précisément, parce que personne ne recherche en soi-même les causes qui contribuent à le plonger dans des situations aussi inquiétantes.

Tous les jugements adverses que l'homme émet envers son prochain portent en eux le germe d'un tort qui, tôt ou tard, portera atteinte à son propre concept.

Bien entendu, les personnes cultivées sont toujours mesurées dans leurs jugements et, avant de les émettre, essaient de s'en tenir à l'impartialité la plus stricte. Les hommes expérimentés savent que la critique est une arme à double tranchant qu'il est nécessaire de manier avec précaution pour ne pas se blesser. En revanche, les hommes peu cultivés, dépourvus de la moindre considération et portés par la passion, la brandissent avec un acharnement implacable.

Ce que nous avons exposé nous amène à comprendre combien il serait sain d'instituer un enseignement spécifique qui préparerait les jeunes à la pratique de ces connaissances, lesquelles, malgré leur si grande influence sur la vie humaine, sont restées jusqu'à présent à une distance considérable des préoccupations enseignantes et, par conséquent, ne se trouvent dans aucun texte d'enseignement officiel. Il est indubitable qu'une telle pratique, que nous appellerons pratique de la « connaissance marginale » parce qu'elle se trouve à la marge des connaissances communes, remplirait une fonction morale et sociale de grande importance, car elle permettrait à la jeunesse de se nourrir d'éléments véritablement constitutifs de son caractère et sa culture. Nous effectuerions ainsi un grand pas en avant dans la correction des imperfections, ou plutôt des déficiences, qui apparaissent derrière chaque action de l'individu.

Chaque fois que nous utilisons notre jugement avec la prudence établie par la loi humaine, nous devons faire passer à travers l'avis de ce jugement la pensée qui situe celui qui l'émet au centre de sa critique même. En tenant compte de ceci, nous devons convenir que si l'individu observe une personne commettre une erreur, il ne doit pas juger pour cela celui qui l'a commise, mais l'erreur même, afin de ne pas en commettre une également. Bien entendu, nous parlons ici au figuré, sans relier notre point de vue aux lois de la justice humaine, qui n'admettent que ce qu'elles jugent.

Il découle, également, de notre exposé initial que si l'un ou l'autre de nos semblables conquiert une position de choix, ce fait ne devra pas être une cause d'envie ou un motif pour rabaisser son mérite. Au contraire, il faudra chercher comment il a réussi à y parvenir et, si ce fut de manière accidentelle, penser qu'il est également possible pour un autre de l'obtenir de cette façon.

Il ne faut pas que l'homme essaie d'amoindrir le bonheur des autres avec une mesquinerie qui ne correspond pas à la noblesse de ses sentiments, parce qu'il diminuerait ainsi ses propres possibilités de l'atteindre.

Nous observons que la majorité des gens perd son temps à critiquer celui qui commet une erreur ou à envier celui qui n'en commet pas et arrive à obtenir des avantages dans ses situations ou positions. En effet, ils ne savent pas quoi faire ni comment occuper leur temps, ce temps qu'ils perdent pour des choses ayant si peu d'importance, étrangers à leurs obligations et à leurs devoirs envers eux-mêmes.

Nous pouvons déduire de ce qui a été exposé que la pratique de la « connaissance marginale », en favorisant la survenue de sentiments généreux, pousse, implicitement, à cultiver les belles qualités de l'esprit.

Il est nécessaire d'enseigner à la jeunesse, sans l'éloigner des études courantes, comment chercher de nouveaux stimulants féconds pour sa vie, en ouvrant les canaux de sa mente à toute connaissance qui facilite le libre développement de son initiative.

Si nous pensons que les êtres humains n'ont pas été placés sur terre pour qu'ils croissent comme les arbres, toujours cloués au même endroit, nous comprendrons qu'une finalité très supérieure les anime, tandis qu'ils doivent se déplacer d'un point à un autre et utiliser leur intelligence pour chercher la relation avec leurs semblables et le lien avec tout ce qui englobe leurs possibilités. Il est logique d'admettre, alors, que si les hommes ont été placés dans le monde avec une finalité, ce n'est pas pour les abandonner à eux-mêmes par la suite ; quelqu'un, au-dessus de toutes les volontés humaines, doit les guider en soutenant leurs vies. Si nous gardons ceci en tête, nous remarquons immédiatement que la vie prend un sens qu'il est nécessaire d'apprécier dans toute son extension.

La culture de l'intelligence dans un dépassement incessant permet d'ouvrir les canaux de la mente jusqu'à les connecter à toutes les choses qui intéressent la vie humaine. Il n'est donc pas du tout étonnant que, dans de telles conditions, l'être se sente attiré par l'accroissement de ses efforts dans le but que sa vie acquiert chaque jour de plus en plus d'ampleur et se prolonge jusqu'à l'infini.

Il n'est pas facile d'atteindre une réalisation si élevée, mais ce n'est pas pour autant qu'il n'est pas attrayant d'essayer, car même quand on ne parvient à escalader que de petites hauteurs, celles-ci seront toujours utiles aux fins de l'existence.

Pour ouvrir les canaux mentaux et les orienter vers ces objectifs élevés, il est nécessaire de plonger la mente, au moins à certains moments, dans

l'océan des idées, de penser de nombreuses choses et d'en choisir une afin de la suivre avec la pensée jusqu'à la réalisation du but poursuivi.

Il en existe de nombreux exemples dans le monde, de nombreux événements sont inscrits dans l'histoire. Pourquoi, alors, ne pas enseigner comment en extraire des conséquences utiles et heureuses pour la vie ? Si la jeunesse n'est pas guidée par la persuasion de l'exemple, elle continuera de progresser à tâtons, d'un côté à un autre, sans arriver, sauf dans de rares cas, à se diriger au milieu de la confusion qui règne.

Il est nécessaire, nous le répétons, que la jeunesse suive les exemples, qu'elle se guide grâce à eux, surtout grâce à ceux qui ont laissé l'empreinte la plus profonde sur les chemins du monde ; c'est uniquement ainsi que pourra surgir en elle la lumière de nouvelles inspirations.

L'amour du travail conduit, invariablement, à une vie prospère et remplie de possibilités. Celui qui ne fait rien ne peut pas expérimenter les moments heureux que connaît l'homme d'entreprise et d'initiative, car celui qui est en activité constante, celui qui fait toujours quelque chose trouve, même dans les petites choses, les satisfactions les plus tendres.

LE MÉCONTENTEMENT

La connaissance logosophique s'adresse à la vie même de l'être, à sa nature et à tout ce qui forme l'ensemble de ce qui lui est propre, c'est-à-dire, de ce qui lui appartient exclusivement. C'est la lumière qui éclaire l'esprit, mais il est nécessaire que cette lumière pénètre dans la mente sans être bloquée par les préjugés, qui empêchent tout éclairage. Celui qui offre un lieu minuscule dans sa mente pour la recevoir ne pourra pas espérer que sa lumière l'éclaire, mais celui qui ouvre sa mente pour qu'elle se remplisse de clarté ne tardera pas à profiter de ses bénéfiques.



Comment expliquer le fait que, alors que l'homme désire vivre, il tue graduellement cette vie, par négligence ou ignorance ?

Un ennemi, qui pénètre généralement en lui sans être vu, se charge de lui gâcher la vie et de faire en sorte qu'elle s'affaiblisse, perde des forces et même succombe, si l'être ne réagit pas à temps. Cet ennemi se nomme le mécontentement. Dans la présente étude, nous allons le mettre à découvert afin que ceux qui s'y intéressent puissent le juger, le condamner et même prononcer la peine de mort à son rencontre.

Il convient, pour mieux comprendre ce que nous allons expliquer, que chacun réalise un examen de soi-même, de ce qu'il est, de ce qu'il peut être et qu'il cherche, en outre, envers qui il est redevable.

Voyons : qu'est-ce que chacun souhaite sans y avoir pensé ? Vivre. Personne ne peut le nier. Tous, même sans y penser, souhaitent vivre. Pourquoi ? Pourquoi l'être estime-t-il tant cette vie qu'il souhaite conserver ? Parce qu'il sent dans sa partie la plus intime ce quelque chose si tendre, si grand, quand, pendant un instant, il est conscient de vivre. Ne ressent-il pas dans ces moments une joie indescriptible ? N'expérimente-t-il pas de la tristesse quand il est malade et de la joie quand il recouvre la santé, la santé qui apporte la vie et la vie qui

apporte le motif de l'existence dans ce monde ? Par conséquent, pourquoi être mécontent ? Contre qui ? Contre soi-même ? Y-a-t-il une raison de l'être envers les autres ?

Nous avons affirmé de nombreuses fois dans ces pages que la connaissance logosophique protège contre tous les risques, les dangers et contre tous les ennemis. Elle les dévoile à la vue de chacun et enseigne comment les éliminer, ce qui représente déjà un grand pas vers le bonheur et la paix. C'est une orientation claire pour la vie et elle représente la rencontre de l'être avec soi-même. L'expérimentation de la réalité de cette rencontre et de la sensation agréable liée à la perception des forces de la propre existence œuvre comme un stimulant puissant de la volonté et permet de voir jusqu'où nous sommes habiles dans l'exercice de la propre intelligence. Par conséquent, le mécontentement ne peut pas persister chez l'être qui reçoit la lumière de la connaissance et expérimente les bénéfiques apportés par celle-ci. Lorsque la confirmation de vérités qu'il croyait impossibles et inexistantes lui fait vivre des moments heureux et lui permet de trouver en lui-même des vertus, dispositions et qualités, quand il sent s'éveiller en lui des sentiments nouveaux et quand il perçoit la force d'une vie auparavant inconnue parce qu'il lui manquait la conscience de cette nouvelle forme d'existence qui exalte son être dans ses meilleures valeurs et vertus et le fait vibrer par-dessus tout le commun, il ne peut y avoir de mécontentement en lui. Les jours de triomphe, de joie, de bonheur et de paix vécus seront déjà plus que suffisants pour calmer ses inquiétudes et l'aider à supporter n'importe quelle contrariété. C'est pour cette raison que l'on peut tout à fait dire que la connaissance donne la vie ; cette vie que chacun s'enlève à cause du mécontentement, qui, quand il se manifeste, ne fait rien et ne laisse rien faire.

Mais revenons à l'être qui, sans aucune ressource ni défense, est dominé par le mécontentement et plongé dans une incompréhension regrettable. Dans une telle situation, on a l'impression qu'un fantôme noir l'enveloppe en l'empêchant de voir, entendre et sentir ce qui est beau, agréable et juste. Il supporte et est, à la fois, insupportable ; étant donné que tous les êtres humains, par nature, recherchent la joie, la paix, le bonheur et la bonne humeur, ils préfèrent s'éloigner immédiatement quand le mécontentement apparaît chez quelqu'un, en fuyant sa présence. Nous ne voulons pas dire ainsi que l'homme doit, nécessairement, être toujours content, mais

nous pensons que le manque de disposition pour la bonne humeur ne doit pas induire l'apparition en lui du mécontentement. Quand ce dernier prend possession de l'être, il devient chronique, et quand il parvient à cet état, rien ne permet de le dissimuler. L'être pourra être joyeux pendant un moment, mais uniquement en apparence, parce que le mécontentement sera en train de régir sa conduite. C'est pour cette raison qu'il faut le considérer réellement comme étant un grand ennemi de l'état d'âme personnel, celui qui fait échouer beaucoup de personnes dans leur vie et celui qui détourne constamment l'homme de son chemin.

Le mécontentement n'est pas du chagrin ni de la mauvaise humeur ; ce n'est pas non plus un moment irréfléchi. Non, le mécontentement est autre chose : c'est quelque chose qui s'infiltré lentement dans l'être, quelque chose qui, sans qu'il le sente, prend petit à petit possession de sa mente et de sa volonté. Ce n'est pas le produit d'un instant, il accompagne l'être partout parce qu'il a fait de lui sa proie et qu'il ne l'abandonne pas avant d'en avoir fini avec lui.

Le mécontentement est un poison psychique qui agit comme un stupéfiant ; la connaissance logosophique, en revanche, est un antidote psychologique. Celui qui l'applique à soi-même se retrouvera libéré de cet ennemi gênant, libéré de ses entraves et c'est uniquement alors qu'il pourra conserver sa liberté interne comme elle est et doit être conservée.

Celui qui, à un moment, se sent mécontent doit utiliser sa raison et se demander pourquoi il a du ressentiment et quels bénéfices cela lui apporte. Ce processus le conduira à de nombreuses réflexions et à se formuler de sérieux reproches lorsqu'il remarquera en lui-même une telle anomalie psychique.

Si nous analysons les causes possibles du mécontentement, nous trouverons qu'elles n'existent pas dans la réalité, car un tel état d'âme provient d'un affaiblissement prononcé de la volonté qui, à son tour, obéit à l'influence prédominante de pensées qui inhibent l'intelligence. Le fait, par exemple, de croire que tout est inatteignable ou irréalisable, de juger invariablement les choses avec scepticisme ou de regarder avec les yeux du préjugé chaque mot ou acte du semblable définit cet état anormal qui caractérise le mécontentement. Si, au contraire, face à une circonstance, un fait ou un but quelconque, nous concentrons notre état d'âme vers

l'objectif d'éviter tout égarement, le poids mort, accablant et angoissant du mécontentement sera éliminé, précisément, grâce à l'action décidée de la pensée, stimulée et soutenue par le changement expérimenté, aussi bien réconfortant que prometteur.

L'homme dit très fréquemment : « Je pourrais avoir ceci ou cela et je ne l'ai pas ». Il faut qu'il s'efforce de l'atteindre ; entre-temps, sa pensée sera en activité pour essayer de l'obtenir et, en même temps qu'il le fait, la possession sera en lui parce que sa volonté se dirigera vers elle, et il se retrouvera en train de profiter de la possession tandis qu'il cheminera vers sa réalisation. Mais s'il ne fait rien parce qu'il est mécontent, la possession ne viendra pas à lui, car, sans sa sollicitude, il éloigne lui-même toute possibilité de l'atteindre.

De sorte que rien ne justifie le mécontentement. Celui qui l'expérimente se retrouvera déconnecté de l'auteur de son existence et réclamera quelque chose qu'il a lui-même écarté de lui. Est-ce qu'il savait en naissant comme il serait et ce qu'il posséderait ? L'homme doit se regarder lui-même ainsi que les autres et, en le faisant, expérimenter la sensation agréable qu'il vit, pense et est capable de contenir la vie en lui-même grâce à sa conscience, sans laquelle il ne pourrait pas se souvenir de ce qu'il a été ni de ce qu'il a fait, même la veille. Parce qu'il est indiscutable que tout le passé de l'être humain est contenu dans la conscience et cet emmagasinage de vie avive le feu inextinguible de la propre existence, étant donné que c'est la permanence de la vie dans la vie même. Mais si la vie à vivre, qui devra être également contenue, ou plutôt conservée, dans la conscience, est revécue, exaltée, elle pourra se manifester d'une autre manière, tandis que l'être expérimentera d'autres joies et sentira surgir en lui la connaissance de la raison d'être de son existence.

Il faut que l'homme essaie de faire en sorte que cette vie future que devra contenir la conscience soit bien meilleure que sa vie antérieure, parce que si c'est le cas, lorsqu'il l'évoquera, il expérimentera en se remémorant un véritable bonheur et il vivra grâce au souvenir actif une vie tandis qu'il continuera de vivre son existence.

Quand l'homme aura bien appris ces leçons données par la connaissance logosophique, il se sera assuré d'avoir un futur heureux car rien ne peut comme le savoir favoriser le développement heureux de la vie humaine.

PRINCIPAUX CENTRES CULTURELS LOGOSOPHIQUES PARTOUT DANS LE MONDE :

ÉTATS-UNIS

Miami

2640 Hollywood Blvd, Suite 112

Hollywood – FL 33020

Téléphone : 1-954-894-0936

New York

304 Park Avenue South, 11th Floor

NY – 10010 – Téléphone : 1-212-590-2307

MEXIQUE

Mexico

Huatusco, 35 – Planta Alta

Col. Roma Sur – C.P. 06760

Téléphone : 52-5-5584-6836

ARGENTINE

Buenos Aires

Av. Coronel Díaz, 1774 – 1425 – Buenos Aires

Téléphone : 54-11-4822-1238

URUGUAY

Montevideo

Avenida 8 de Octubre, 2662 – C.P. 11600

Téléphone : 598-2-480-0710

VENEZUELA

Caracas

Av. Libertador – entre Palmas y Acacia

Ed. Yetesa, 1-B1- La Florida – 1050

Téléphone : 58-212-978-2049

ESPAGNE

Barcelone

Calle Comtes del Bell-lloc, 133 - Entlo. 4º - 08014

Téléphone : 34-93-490-2172

ISRAËL

Kfar Saba

Hakikar 4th Floor, Office 23 – P.O.Box 776 Kfar Saba 44106

Téléphone : 972-9767-2434 / 9765-2549

Natanya

Hanegev 3

P.O.Box Ana Frank 2 Petach Tikva 49311

Téléphone : 972-9861-9206 / 3922-7877

BRÉSIL

Belo Horizonte

Rua Piauí, 742 – CEP 30150-320, MG

Téléphone : 55-31-3273-1717

Brasília

SHCG/Norte Q.704 – CEP 70730-730, DF

Téléphone : 55-61-3326-4205

Florianópolis

Rua Deputado Edu Vieira, 150 – CEP 88040-000, SC

Téléphone : 55-48-3333-6897

Rio de Janeiro

Rua General Polidoro, 36 – CEP 22280-001, RJ

Téléphone : 55-21-2543-1138

São Paulo

Rua General Chagas Santos, 590 – CEP 04146-051, SP

Téléphone : 55-11-5584-6648

AUSTRALIE

Sydney

P.O.Box 2258 Carlingford – Court NSW 2118

Téléphone : 61-2-9873-6463

COLLECTION DE LA
REVUE
Logosofia



*“ C’est au cœur de
l’Amérique que se
construit le futur
de l’humanité. ”*

